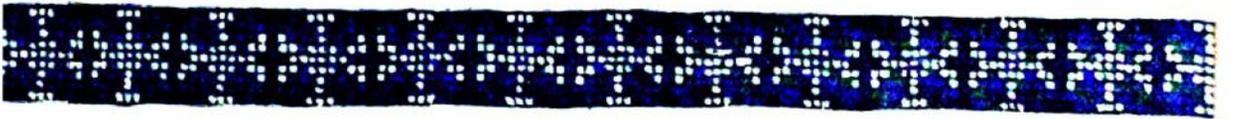
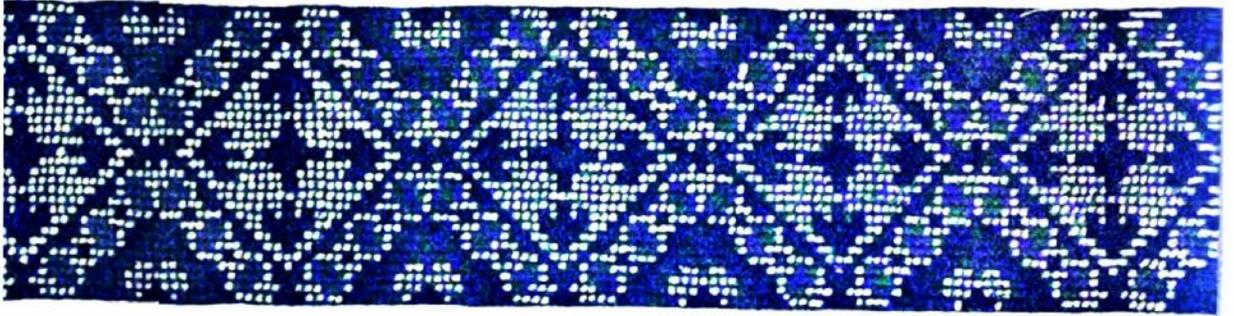
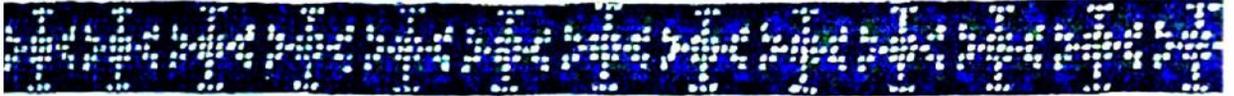


1^{re} Année.

FEB 17 1915

Nos 4-5

Octobre-Novembre 1915



POUR ÉCHANGE

La Revue Ukranienne

Prix : 3 francs.

Mensuel publié par le Comité Ukranien

Directeur : EUGÈNE BATCHINSKY

□ □ □

LAUSANNE, IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE

Publications qui peuvent être commandées à la rédaction de la "Revue Ukrainienne",

A. Journaux.

Les trois premiers numéros de la *Revue Ukrainienne*, à fr. 2.—
Le premier volume avec contenu des articles, à fr. 5.—
Les numéros 1-61 *Ukrainische Nachrichten*, à fr. 0.30
Les nos 1-48 *Messenger de la Ligue pour la libération de l'Ukraine*, à fr. 0.30
Nos 1-2 *Robitnitcbiyi Prapore*, à fr. 0.15

B. Livres et brochures.

En ukrainien.

Ce qu'il faut connaître sur l'Ukraine russe, à fr. 0.15
T. CHEVTCHEUKO. «Kobsar» v. I et II, à fr. 1.—
DOROCHEUKO. Un siècle et demi de la pensée politique ukrainienne, à fr. 0.10
Prof. M. HROUCHEVSKY. Comment vivait le peuple ukrainien, 2^e éd., à fr. 0.50
B. LEPKI et V. SIMOVITCH. L'histoire de la littérature ukrainienne, à fr. 0.20
D^r V. LEVITZKY. Comment vit le peuple ukrainien en Autriche, à . . fr. 0.20
D^r V. SIMOVITCH. «Veliki Loch» de Chevtchenko, à fr. 0.30
D^r V. STAROSSOLSKY. L'élément national et social dans l'histoire ukrainienne à fr. 0.15
D^r V. TEMNITZKY. Les légionnaires ukrainiens, à fr. 0.25
D^r L. TSEHELKY. La cause de la guerre, à fr. 0.10
— l'Ukraine indépendante, fr. 0.25
B. ZAKLINSKY. Ce que tout Ukrainien doit savoir fr. 0.20
Pays de Kholm. Confins occidentaux du territoire ukrainien, à . . . fr. 0.30
Sept chansons, pour légionnaires ukrainiens, à fr. 0.25
PARVUS. Défense de la démocratie contre le tsarisme, à fr. 0.15
J. HILKA. La guerre et le problème du prolétariat ukrainien, à . . . fr. 0.10
N. HANKIEVITCH. L'internationale socialiste et la guerre, à fr. 0.20
D^r M. LOZYSKY. Fondation d'une province ukrainienne autonome en Autriche, à fr. 0.80
S. TOMACHIVSKY. La Galicie. Essai politico-historique, à fr. 0.20

En anglais.

BEDWIN SANDS. The Ukraine, 1^{re} édition, à fr. 3.50

Prof. M. HRUSHEVSKY. The historical evolution of the ukrainian problem, à fr. 1.25
G. F. STEFFEN. Russia, Poland and the Ukraine, à fr. 1.—
V. STEPANKOVSKY. The Russian plot to seize Galicia, à fr. 1.—
S. RUDNITSKY. The Ukraine and the ukrainians, à fr. 1.—

En italien.

D^r S. RUDNITZKYJ. L'Ucraina e gli ucraini, à fr. 0.50

En allemand.

Prof. M. HRUSCHEVSKYJ. Die ukrainische Frage in historischer Entwicklung, à fr. 0.50
D^r L. CEHELKYJ. Der Krieg die Ukraina und die Balkanstaaten, à . fr. 0.40
— Die grossen politischen Aufgaben des Krieges im Osten und die ukrainische Frage, à fr. 0.60
G. CLEINOW. Ukraina und die Ukrainer, 2^e éd., à fr. 0.50
HOFRAT D^r J. PULUJ. Ukraina und ihre internationale politische Bedeutung, à fr. 0.90
OBSERVATOR. Maske Weg! Ein Blick hinter die Koulissen der Polnischen Politik, à fr. 0.55
D^r jur. M. LOZYSKYJ. Dokumente des polnischen Russophilismus, à fr. 1.60
— Wie die Polen ihre Freiheit verstehen, à fr. 0.50

En bulgare.

D^r L. TSEHELKY. Elle ne délivre pas, elle opprime (= Russie), à fr. 0.20
— L'Ukranisme est-il une intrigue allemande? à fr. 0.60
Prof. M. HROUCHEVSKY. Aperçu de l'histoire ukrainienne, à fr. 0.15

En roumain.

Z. ARBURE et D^r L. TEGHELKY. Rusia tarista, à fr. 0.25

En tchèque.

H. BOCKZKOWSKI. Ukrajina a ukrajinska otazka, à 1.—

En turc.

D^r L. TSEHELKY. L'Ukraine, la Russie et la Turquie, à fr. 0.60

En suédois.

D^r L. CEHELKYJ. Ukraina sveriges bortglömda bundsförvant, à . . fr. 0.25

LA REVUE UKRANIENNE

Paraît tous les mois.

Rédaction et Administration :

Chemin de Mornex, 17

Directeur :

Eugène de BATCHINSKY

ABONNEMENT { *SUISSE*: 12 mois 20 fr. ; 6 mois 12 fr. ; 3 mois 7 francs
 { *Etranger*: 12 mois 24 fr. ; 6 mois 14 fr. ; 3 mois 8 fr. 50.

Prix du Numéro { *SUISSE*: 1 fr. 50 Prix des annonces
 { *Etranger*: 2 francs à convenir avec l'Administration.

Téléphone 43.92 :: Compte de Chèques postaux 11.906

Sommaire : *A. Jouk.* Paroles et actions. — *N. N.* Les Russes en Galicie. — *E. B.* Les institutions nationales ukrainiennes pendant l'occupation de la Galicie par les Russes. — *Evêque Niçon.* Les aigles et les corbeaux. — *U. K.* Un Polonais défend les Ukrainiens. — *Docteur M. Lozynsky.* Comment les Polonais comprennent leur liberté. — *A. J.* Pays de Kholm et de Volhynie. — *Eugène B.* Abrégé de statistique sur l'Ukraine. — *Prof. N. Kostomaroff.* Deux nationalités russes. — *G. Brocher.* Un propagandiste ukrainien. — *Dr M. Lozynsky.* Michel Pavlyk. — Revue des Revues. — Bibliographie. — Chronique. — Documents. — Nouveaux livres et journaux. — Livres à vendre. — Revues ukrainiennes. — Appel. — Annonces — *Hors-textes :* Photographies. — Contenu du 1^{er} vol. *Revue Ukrainienne.*

A. Jouk.

Paroles et actions.

« Nous luttons pour la libération de tous les peuples en général, de tous ceux qui sont menacés d'absorption et d'oppression, sans exception de nationalité ou de religion. Nous combattons pour les droits des nationalités en général, pour le principe national en politique dans toute son étendue » (Prince Eugène Troubetzkoï. « La guerre et le problème mondial de la Russie ». *Rousskaya Mysl.* Décembre 1914).

« La Russie a déjà plusieurs fois versé son sang pour délivrer des peuples de la domination étrangère, sans rien chercher d'autre que la défense du droit et de la justice. La Russie veut une seule chose, que chacun de vous, peuples d'Autriche-Hongrie, puisse se développer et vivre dans le bien-être, conservant l'héritage précieux de vos pères, la langue et la religion. » (Extrait du manifeste du Grand-duc Nicolai Nikolayevitch, aux peuples de l'Autriche-Hongrie).

Quand les représentants de l'empire russe prononcent de si belles paroles, empire qui s'est agrandi par l'absorption de plus de cent nationalités étrangères, on se demande qui l'on veut induire en erreur par ces beaux discours et qui pourrait y ajouter foi. Et pourtant ces paroles sont acceptées en Russie et chez les Alliés comme une *justification* et comme le *but* de la guerre.

Quant à la Russie, le but principal et immédiat de la guerre a été la conquête de la Galicie. Le généralissime russe, le Grand-duc Nikolai Nikolayevitch, outre le manifeste aux peuples de l'Autriche-Hongrie, a aussi publié un manifeste séparé au peuple « russe » de l'Autriche. Dans ce manifeste il n'est soufflé mot de la conservation de l'héritage précieux de « vos » pères, mais de l'accomplissement du programme du duc de Moscovie, Jean Kalyta, c'est-à-dire de la réunion de toutes les terres russes, de l'union de la « Russie asservie » au reste de la Russie. Dans quel but a été entreprise cette « réunion » des prétendues terres russes, c'est ce dont parle le théoricien du nationalisme et de l'impérialisme russes les plus récents, M. Peter von Struve, dans des articles de sa revue *Rousskaya Mouisl* : « L'annexion de la Galicie est indispensable pour la guérison intérieure de la Russie, car l'existence en Autriche d'un peuple petit-russien a donné naissance et a entretenu chez nous ce qu'on appelle la « Question ukrainienne ». Et c'est vrai. La vie d'un peuple petit-russien en Autriche a en effet aidé à la renaissance du peuple ukrainien en Russie et n'a pas laissé de repos aux hommes d'État russes et à la fraction nationaliste russe.

Pensez donc ! En Russie du Moldave jusqu'au Finois, dans toutes les langues, tout se tait comme le dit le célèbre poète national ukrainien, Taras Chevtchenko. Et le peuple petit-russien, au milieu d'une centaine d'autres, sert d'engrais à la culture russe et à la raison d'État russe, mais là, dans ce manteau d'Arlequin, qui s'appelle l'Autriche, quatre millions d'Ukranien vivent et veulent vivre pour eux-mêmes, tandis que trente millions de ce peuple petit-russien, demeurant en Russie, vont chercher chez eux un exemple à suivre. En réalité il a de quoi s'effrayer. Il ne fallait pas même reculer devant une guerre afin, une fois pour toutes, de mettre fin à la question ukrainienne par le démembrement de l'Autriche, par l'annexion de la Galicie et par la transformation des Petits-Russiens de Galicie dans ce même engrais de la culture et de la raison d'État russes. Dans ce cas pourquoi se cacher derrière le voile de l'héritage précieux de nos pères, pourquoi se servir en vain du mot de libération et des belles phrases sur le combat pour les droits des nationalités.

Quatre millions d'Ukranien, ou, comme von Struve s'exprime, d'un peuple petit-russien, grâce à la constitution de l'Autriche, ont atteint un haut degré de culture intellectuelle sur des bases nationales ukrainiennes et ont gagné une influence politique considérable, comme facteur national politique, indépendant. Les Ukranien de la Galicie orientale et de la Bukovine occidentale ont environ 3000 écoles primaires nationales avec la langue ukrainienne (petit-russienne) comme langue d'enseignement, cent lycées officiels, entretenus aux frais de l'État et plus de dix établissements d'instruction secondaire entretenus par des particuliers. Il y a des chaires ukrainiennes dans les universités de Lvof et de Tchernovitz et la question de la fondation d'une université

ukranienne spéciale a été il y a longtemps déjà résolue en principe par le gouvernement autrichien. Les Ukranien d'Autriche ont fondé de nombreuses sociétés savantes, sociétés d'instruction, sociétés humanitaires, sociétés de gymnastique, d'économie sociale et agricole, de coopérations, etc., comprenant des centaines de mille membres.

Les Ukranien de Galicie et de Bukovine, de même que les autres peuples de l'Autriche jouissent des droits d'une nation. A la suite d'une longue lutte, ils ont obtenu des représentants dans les corps législatifs du pays. Ceux-ci ont enfin réussi à faire discuter le projet de faire une province autonome des territoires de Galicie et de Bukovine habités par des Ukranien.

Sous l'influence de la Galicie, le mouvement national ukrainien en Russie a commencé à prendre un grand développement au milieu des trente millions de notre peuple, surtout après la révolution de 1905, époque où la Russie eut enfin un régime constitutionnel ! La presse ukrainienne et les sociétés d'instruction nationale, qui étaient éclos en ces temps-là à foison, furent bientôt interdites, ou bien sous l'influence de la piètre constitution russe, n'ont pu continuer qu'une vie misérable. La guerre enfin a mis un terme à leur existence. En poursuivant tout ce qu'il y avait d'ukrainien, en ne reconnaissant à ce peuple aucun droit, et même en leur refusant l'autorisation de s'appeler Ukranien, la Russie en même temps avec un zèle particulier et en dépensant d'énormes sommes, par toutes les voies souterraines, elle a entretenu les renégats au milieu de certaines couches intellectuelles en Galicie, qui se nomment russophiles, elle subventionnait leur presse, fondait des écoles, des internats russes et ainsi préparait le sol pour l'occupation future du pays, dans le but de détruire ce Piémont ukrainien.

Cette occupation se réalise, l'armée russe eut dans ses mains la province pendant presque six mois et elle détruisit tout ce qu'il y avait d'ukrainien dans le pays, mais à présent il n'y a plus qu'une infime partie de la Galicie entre les mains des Russes. Les Ukranien ont pu respirer librement et ils espèrent bien que les « libérateurs » ne reviendront jamais.

N. N.

Les Russes en Galicie.

I. — PRÉPARATIONS

La Russie préparait depuis longtemps non seulement la conquête militaire, mais aussi la conquête politique et intellectuelle de la Galicie. Il y avait un tas de personnes occupées dans ce but non seulement en Russie, mais en Galicie.

En Russie, l'« Association de bienfaisance galicienne russe », avec ses succursales de Petrograd, Moscou, Kief, Odessa et d'autres villes, se vouait surtout à la Galicie. L'association, par des écrits et des conférences, instruisait le public sur la « Russie asservie » et recueillait des contributions pour subventionner les associations russophiles de Galicie et les étudiants qui voulaient s'occuper dans un sens russophile. L'« Association de bienfaisance slave », des « Comités slaves », des confréries religieuses et diverses autres associations dans toutes les autres villes de Russie avaient le même but.

De hauts dignitaires, ecclésiastiques et militaires, en étaient membres. A la tête de ce mouvement était le comte Vladimir Bobrinsky, qui visita la Galicie et y faisait une propagande active en faveur de la Russie.

En Galicie même la cause de l'union avec l'empire russe était défendue par le parti russophile. Malgré la dissension intestine, car à ce parti appartenaient les Vieux Ruthènes, ainsi nommés, et les Nouveaux russophiles, les deux groupes dans leurs programmes se déclaraient en faveur de l'union avec la Russie et développaient dans cette direction une activité inlassable, qui s'étendait sur divers territoires et montrait une bonne répartition du travail. Les institutions russes influentes et bien subventionnées, l'« Institut Staupigia » et la « Narodny Dom », représentaient la tendance conservatrice, faisant montre dans leur activité de principes religieux et moraux (elles possédaient aussi le droit de patronage dans la nomination des curés) et évitaient toute agitation trop ouverte. Elles réclamaient la russification par leurs publications, dans lesquelles elles s'efforçaient de monter la langue sur un modèle russe et surtout par des bourses pour de jeunes gens qui étudiaient en Russie.

L'« Obstchestvo Katchkovskaho » se servait aussi comme manteau de la devise morale : « prie, apprends, sois sobre », mais elle introduisait la langue russe dans ses publications, prêchait franchement l'union avec la Russie et les salles de lecture de la société à la campagne étaient des centres de propagande russe. Des associations de la jeunesse comme « Droug », « Jizn » (une union de femmes) et d'autres servaient sans se cacher le but russe. La presse, richement subventionnée par la Russie (*Prikarpalskaya Rouss* et le *Golos Naroda*) s'y employait aussi. Récemment on avait accordé une grande attention à l'éducation de la jeunesse. Dans tous les internats russophiles l'enseignement en russe devint obligatoire, des maîtres russes furent appelés en Galicie, des bibliothèques russes furent fondées. Le même but était aussi poursuivi par des organisations patriotiques, des brochures secrètes et des journaux pour la jeunesse. Pour tenir leurs enfants éloignés de toute influence ukrainienne, les parents envoyaient leur progéniture aux écoles polonaises, où la jeunesse jouissait de la faveur des professeurs russophiles. L'agitation orthodoxe qui devait servir de pont à la russification était développée, en Amérique, parmi les émigrés au moyen de pèlerinages à Potchayev et par l'entremise de quelques ecclésiastiques qui avaient réussi à trouver une position ferme en Galicie.

Si ce travail en faveur de la Russie a pu se faire si longtemps et avec tant de succès, c'est que les russophiles étaient en faveur auprès des partis russes, des autorités autonomes et même auprès du vice-roi. Les russophiles des deux teintes, en 1908, à l'occasion des élections à la Diète, ont eu un conciliabule avec le Conseil national polonais, secret qu'a trahi le président de ce Conseil, Thaddée Cienski, dans une interview accordée au reporter de la *Neue Freie Presse*. Les russophiles obtenaient des

assurances à propos de leurs associations, du support du pays pour leurs intentions et l'impunité pour leurs actions pendant les élections. Ce conciliabule a eu lieu avec la connivence et même la coopération du stathalter de triste mémoire, le comte André Potocki, qu'une mort violente attendait. Son successeur, le D^r Bobrzynski, n'osa, pas pendant longtemps, pour défendre les intérêts polonais, rompre avec les russophiles et il protégea même un groupe russophile, ce qu'il avoua lui-même dans un discours à la Diète.

Ces dernières années la Russie avait de zélés défenseurs dans les groupes nationalistes polonais. La haine des Ukranien et la peur de l'Allemagne ont poussé les Polonais dans les bras de la Russie. Le parti polonais le plus populaire, savoir les nationaux démocrates (panpolonistes), a amené une orientation russe et préparé l'opinion publique par son organe *Słowo Polskie* et par d'autres moyens à la conquête de la Galicie par les Russes. La sympathie et l'attachement des Polonais pour les russophiles ont été dévoilés dans le procès contre Bendasiuk et comparses, accusés de haute trahison en 1914 ; les prévenus furent acquittés, contrairement aux intérêts de la monarchie autrichienne, mais d'accord avec l'entente polono-russe.

II. — ADMINISTRATION

Lorsque la Russie, en août et septembre de l'année passée, occupa la Galicie, elle trouva un sol très préparé. Malgré cela, au commencement, l'administrateur russe ne sut pas s'engager dans le bon chemin et montra dans ses mesures de graves inconséquences.

Le premier gouverneur de la Galicie, Serge Chérémétief, se tourna immédiatement vers les cercles polonais qui faisaient les yeux doux à la Russie et commença sa politique bienveillante pour les Polonais. On colla partout sur les murs le manifeste du grand-duc Nikolai Nikolaywitch sur le rétablissement de l'Etat polonais ; des proclamations furent publiées à Lvof et dans les provinces, en polonais et en russe ; on ouvrit des écoles polonaises à Lvof. Cette politique était trop partielle, Chérémétief dut se retirer. Il fut renversé par les russophiles. Le nouveau chef de la Galicie, le gouverneur général comte George Bobrinski, a représenté un autre programme. Avant tout, dans son programme du mois de septembre 1914, il déclarait que le but de sa politique serait la russification, que la Galicie était un pays russe, qu'il voulait y introduire la langue russe, les lois russes et l'organisation russe. Dans ce programme il mettait entièrement les Ukranien de côté ; aux Polonais il promettait des droits dans la Galicie occidentale.

Le gouverneur a reçu les russophiles dans une audience spéciale et les a invités à collaborer à la transformation intellectuelle du pays. Au point de vue religieux, le comte Bobrinski s'est prononcé pour une tolérance complète. Ses paroles parurent assez libérales en Russie, les Polonais furent déçus et les russophiles triomphèrent. Le comte Bobrinski dut recevoir comme organes de l'exécutif des employés de divers ministères et des députés à la Douma, appartenant aux partis de la droite. Parmi ces messieurs il y en avait quelques-uns qui étaient au fait de la situation des affaires en Galicie et qui avaient visité auparavant le pays, comme N. D. Tchikhatchev, rapporteur à la Douma sur la séparation du gouvernement de Kholm, N. Ostrogradski, agent du ministère du commerce à Vienne. Comme employés chargés de certaines missions, on avait aussi des russophiles, comme le D^r M. Glouchkevitch et S. Labenski. Comme

interprètes et secrétaires du haut commandement du district, on ne nomma que des russophiles ; à Lvof, par exemple, les russophiles furent même représentants du haut commandement du district. Plusieurs ministères ont envoyé leurs délégués faire des études en Galicie, ils parcouraient tout le pays. Parmi eux il y en avait quelques-uns qui étaient nés en Galicie et avaient émigré en Russie, comme le délégué du ministère de l'intérieur Drahomiretzki. Un riche matériel pour le gouvernement était préparé par le Roussky Narodny Sovét (Conseil national russe), organisation centrale des russophiles en Galicie. Les Polonais de Lvof, surtout les nationaux-démocrates, informaient les autorités sur les questions qui touchaient de plus près les Polonais.

III. — LES ÉCOLES

Les écoles devaient devenir un véritable instrument de russification. Elles étaient dirigées par Tchikhatchev, aidé par le fameux S. Bendasyouk et le D^r Yavorski, natif de Galicie, professeur au Gymnase de Kief, qui était revenu à Kief, par le fameux russificateur Plesky, et cinq inspecteurs scolaires. On s'occupa d'abord de préparer des élèves pour les écoles russes. A Lvof, Tarnopol, Sambor, Stanislaviv, on ouvrit des cours de langue, de littérature et d'histoire russes et de pédagogie qui devaient durer trois mois et étaient destinés aux maîtres d'école galiciens et aux candidats au certificat d'instituteurs. Les maîtres étaient des professeurs aux écoles normales et aux lycées des provinces ukrainiennes, accoutumés aux méthodes d'enseignement dans les écoles pour non Russes. Les auditeurs de ces cours avaient la pension gratis et étaient pourvus de livres. Les élèves étaient assez nombreux, 40 à 60 personnes par cours ; la majorité, russophiles et Polonais, ont subi avec succès les examens. Plus tard on décida l'ouverture de tels cours dans d'autres villes, mais l'offensive autrichienne a empêché la réalisation de ce projet. Le succès des étudiants ne fut pourtant pas satisfaisant, car ils n'ont pu approfondir le sujet. Il fut donc résolu d'ouvrir à Pétrograd des cours spéciaux, sous la direction de M^{me} Lochwitzka-Skallon. Les frais devaient en être supportés par la « Société de bienfaisance russo-galicienne ». Un cours de cette espèce fut aussi donné à Kief. De cette façon deux buts étaient atteints ; on formait des candidats instituteurs qui, en Russie, sont difficiles à trouver faute d'intellectuels et l'on démoralisait la profession de maître, car beaucoup s'étaient présentés par besoin et beaucoup même avaient passé à l'orthodoxie.

Les écoles russes n'étaient pas nombreuses. Le ministère de l'instruction publique s'est déclaré disposé à fonder 10 écoles populaires, c'est-à-dire 5 écoles maternelles pour cours supérieurs et 5 à la campagne. A cet égard le Saint Synode a été plus actif, il a fondé 50 écoles. *Aucune école moyenne* avec enseignement en russe ne fut ouverte. Quelques directeurs russes d'écoles moyennes avaient obtenu l'autorisation d'ouvrir des écoles libres, mais la guerre en a décidé autrement. Le Conseil national russe s'est aussi occupé à fonder des lycées et des écoles normales, mais sans subventions du gouvernement il ne put rien établir. Un placet fut envoyé au gouvernement à Pétrograd, mais les demandes des russophiles étaient si outrées (200 000 roubles pour le commencement seulement) que la pétition fut négligée. Le gouverneur général a autorisé l'ouverture d'école privées, mais à condition que dans chaque classe la langue russe et l'histoire russe fussent enseignées. Quelques écoles polonaises se sont inclinées et ont adopté cet enseignement.

Pour l'avenir, il fut décidé de n'ouvrir d'écoles polonaises que dans les villes ; dans les campagnes on ne fonderait que des écoles russes. Les écoles ukraniennes, *sans exception, seraient fermées*. La langue ukranienne ne serait plus considérée que comme un patois, qui ne serait employé que pour faciliter l'enseignement au commencement. Pourtant ce projet fut aussi abandonné.

Pour la Galicie russe seulement des écoles russes ! voilà la ligne de conduite des autorités russes. Il faut avouer que cette politique aurait pu fortement influencer la situation nationale et intellectuelle du pays.

IV. — L'ORTHODOXIE

On s'est servi aussi de l'Eglise orthodoxe comme instrument pour faire de la Galicie un pays russe.

Le gouverneur général Bobrinski, lors de son entrée dans son emploi, avait annoncé une tolérance complète, l'orthodoxie ne serait pas imposée. Ce n'est qu'au cas où les trois quarts des habitants d'un endroit demanderaient à être admis dans le giron de l'Eglise orthodoxe qu'un pope serait nommé dans cette commune. Au cas où le curé uniatsien tiendrait à sa secte, l'église resterait propriété des Uniates, même si toute la communauté devenait orthodoxe. Cette tolérance fut reçue avec approbation par la presse progressiste russe, mais on vit bientôt que ces promesses du gouverneur général étaient vaines, c'étaient seulement des bulles de savon.

En réalité, il en fut tout autrement. Il est possible que le comte Bobrinski ait été disposé à mettre son plan à exécution, mais dans cette voie il a trouvé des obstacles sérieux en haut lieu, c'est-à-dire au sein du Saint Synode. Celui-ci, fidèle à ses traditions, avait décidé d'imposer l'orthodoxie. L'archevêque Euloge de Volhynie, connu par son fanatisme et ses tendances russificatrices, fut envoyé en Galicie. Il regardait la Galicie comme un pays anciennement orthodoxe, où l'union avec Rome n'avait été introduite que par des moyens artificiels. Il entra de force dans les églises uniatsiennes, s'empara par la violence des cures et des paroisses pour des popes orthodoxes, lorsque celles-ci étaient abandonnées par leurs pasteurs par suite des événements de la guerre et faisait preuve de haine contre le catholicisme. Les prêtres ukraniens furent considérés comme suspects, suspendus, et à leur place furent nommés des russophiles orthodoxes. C'est de cette manière que l'orthodoxie fut introduite dans plus de 100 paroisses, nombre peu important en comparaison des 2000 paroisses uniatsiennes. Parmi les prêtres uniatsiens, 15 seulement ont passé à l'orthodoxie. Le plus grand mal que subit l'église uniatsienne, c'est que le métropolitain comte A. Scheptytski fut arrêté par les Russes et transporté en Russie ; l'évêque Tchekhovitch fut enfermé dans la forteresse assiégée de Peremichl et mourut bientôt après la reprise de la ville ; le troisième, l'évêque Khomychin attendait hors du pays. Le Consistoire de Lvov était incapable de prendre une résolution, de sorte que les Uniates restèrent sans guides. Cependant il faut reconnaître que les Uniates ont fait preuve d'une grande force de résistance, surtout dans les endroits où les Ukranienens avaient seuls de l'influence, l'orthodoxie fut rejetée non seulement pour des motifs purement religieux, mais parce qu'elle était un instrument de russification. Une année après l'heureuse occupation du pays, déclarait le comte Bobrinski dans une interview donnée à Pétrograd, l'ennemi n'aura aucun avenir. L'immense majorité des Uniates passera à l'orthodoxie, les autres à l'Eglise romaine et la chose sera faite. Mais ce discours était prononcé *pro foro externo*. Les autorités et les promoteurs

de l'orthodoxie durent s'avouer que leur cause n'était pas en bonne passe. Des connaisseurs de la situation de l'Eglise ont reconnu dans la presse que les prêtres uniates ont le dessus dans la discussion avec les ecclésiastiques orthodoxes, parce qu'ils ont fait des études universitaires, tandis que les prêtres orthodoxes n'ont qu'une éducation théologique inférieure. Les délégués du ministère de l'intérieur Drahormiretzki et Pétrov sont très sceptiques à l'égard des succès de l'orthodoxie, ils étaient même furieux contre les russophiles, qui ont trompé le gouvernement russe en prétendant que l'orthodoxie trouverait en Galicie un terrain tout préparé. Lorsque la plus grande partie de la Galicie fut retombée entre les mains des Autrichiens, les Russes ont vu que leur politique dans les affaires religieuses avait échoué misérablement. La cause pour laquelle les Russes n'ont pu se maintenir dans le pays nouvellement conquis doit être attribuée avant tout à l'intolérance nationale et religieuse. Cette idée est confirmée par une lettre de l'archevêque Nikon aux « libérateurs » de la Galicie. La preuve que cet échec a été très péniblement ressenti en Russie, c'est que le procureur du Saint Synode, le principal fauteur de la propagande orthodoxe, a dû se démettre de son emploi au mois de juillet 1915.

V. — LES PAYSANS

Pour gagner la faveur du peuple, on employa le moyen ordinaire en Russie, le rouble. La Galicie fut toujours un pays pauvre, les événements de la guerre ont ruiné la plus grande partie du pays. Il faut lui venir en aide, c'est ce dont les autorités russes ont profité. On fonda à Lvof le Comité central de secours, pour venir en aide aux populations. A la tête du comité était le comte Bobrinski, les membres en étaient tous des russophiles déclarés. Les comités des districts étaient partout russophiles, seulement à Kalich il y avait aussi des Polonais, probablement des Démocrates nationaux. L'organisation se donnait comme but de gagner des partisans de la Russie et de la russophilie.

Les secours étaient accordés aux communes dont la population était connue pour russophile; dans d'autres communes on accordait des subsides aux individus qu'on pouvait acheter pour un but russophile. Le comité dépensa des sommes énormes en blé, farine, sucre, sel et en distribution d'argent. Les rapports officiels reconnaissent qu'on a réparti pour plus d'un million de roubles. Même les organes subalternes du comité reçurent sans aucun récépissé des sommes de quelques centaines de roubles; les personnages en vue ont dû recevoir de petites fortunes.

En outre la réforme agraire et fiscale fut mise à contribution pour gagner les sympathies des paysans, qui forment, en Galicie, le gros de la population. Les délégués des ministères qui ont examiné les faits ont introduit les amendements suivants au projet :

1. Décharger les paysans et mettre le poids des impôts sur les grands propriétaires fonciers.
2. Les paysans dont les biens ne sont pas suffisants doivent recevoir de la terre aux dépens des grands propriétaires. Une partie de ces terres serait confisquée aux dépens des propriétaires qui ont quitté leurs propriétés. Le parcellement serait confié à la banque des paysans.
3. Les droits civils des juifs seraient limités, car ils exploitent la population rurale et monopolisent l'industrie et le commerce.

Les réformes sont restées au stade des études et des préparatifs; néanmoins ces travaux préliminaires ont éveillé l'attention sur la question

la plus sensible dans les affaires de Galicie et si le gouvernement russe avait réellement pu appliquer ces réformes, il aurait gagné la gratitude des paysans galiciens. Les réformes dont on avait pris l'initiative allaient plus loin que les désirs des paysans et dans l'intérêt de l'avenir, on ne peut pas les négliger.

Lorsque les Russes quittèrent la Galicie on fournit des passeports à tous ceux qui voulaient partir avec les Russes. Les paysans russophiles en ont fait un grand usage, car ils espéraient qu'en Russie on leur distribuerait des terres et qu'ils y seraient à leur aise. Mais ils virent bien vite que ces espérances étaient mal fondées. En route déjà, on vola aux fugitifs leur bétail et tout ce qu'ils possédaient. Ils durent gagner la frontière à pied, en mendiant. Bientôt le bruit se répandit que le gouvernement ne supporterait les fugitifs que pendant quinze jours, 10 kopeks par jour et une livre de pain par jour ! Après ce terme les réfugiés durent se nourrir eux-mêmes. Ils étaient reçus avec haine et mépris par les paysans de la frontière. Cette attitude a fait comprendre aux malheureux combien leur espoir était faux et elle a mis fin, pour un temps du moins, à l'agitation russe.

VI. — LES QUESTIONS NATIONALES

L'administration russe en Galicie a tendu toutes ses forces pour extirper le *mouvement ukrainien* en Galicie. Elle pensait que la russification du pays n'était pas possible tant que les Ukranien conserveraient leur influence sur la masse des paysans. Tant que la Galicie resterait indemne la Russie ne pourrait arrêter le développement du séparatisme dans les provinces russes habitées par les Ukranien. Dès le commencement de la guerre on prit des mesures restrictives contre les Ukranien, les journaux dans leur langue furent supprimés, le port des couleurs nationales fut interdit, le *Kobzar* de Chewtchenko confisqué et les Ukranien les plus distingués emprisonnés. La même chose, mais sur une moindre échelle, eut lieu en Galicie. Le lendemain de l'occupation de Lvof, tous les journaux ukranien durent disparaître, il fut même interdit d'imprimer des annonces en ukranien, sans parler des livres. Toutes les associations ukranien furent fermées, quelques-unes, sous la pression durent arborer le drapeau russe. Toutes les écoles ukranien dans les villes et villages furent aussi fermées — pour seize jours, — puis vinrent des mesures oppressives contre les intellectuels ukranien. Dans toutes les associations et institutions et chez les hommes les plus distingués, on fit des perquisitions. On arrêta des Ukranien employés, professeurs, maîtres d'écoles, prêtres, marchands, paysans, ouvriers, étudiants, lycéens, des hommes et des femmes. Le nombre des prisonniers monte à plusieurs centaines, mais on ne peut dire le nombre exact, car beaucoup d'arrestations furent tenues secrètes. Pour excuser cette manière d'agir, les autorités se sont plusieurs fois, dans leurs communiqués, plaintes du manque de fidélité des Ukranien. Le comte Bobrinsky a déclaré dans un discours qu'il prononça à Pétrograd, que toutes les nations de la Galicie étaient bien disposées envers la Russie, à l'exception des Ukrainien qui lui restaient hostiles. Dans tous les projets d'organisation du pays, justice, politique, écoles, église, etc., les Ukranien étaient laissés de côté sous la vieille maxime russe : « Les Ukranien n'ont jamais existé, n'existent pas et ne doivent pas exister ». Mais la force irrépessible du mouvement ukrainien, malgré toutes les persécutions, a pu se faire jour. L'Ukranisme en Galicie ne fut nullement écrasé, au contraire, il exerça une grande influence

sur les soldats ukraniens de l'armée russe, qui parcouraient le pays par milliers. La presse russe étudia dans de nombreux articles la question ukranienne, qui fut ainsi plus discutée qu'elle ne l'avait jamais été. Les mesures de russification furent vivement critiquées dans la presse progressiste. Après la retraite de Galicie, l'opinion publique attribua cette perte aux persécutions auxquelles les Ukranienens avaient été en but, voir la lettre de l'évêque Nikon, déjà mentionnée.

Un tout autre traitement était la part des Polonais en Galicie. On avait publié le manifeste du grand-duc Nicolas Nikolayevitch, qui avait gagné les bonnes dispositions des Polonais. Le gouverneur Cheremetyev faisait ouvertement une politique amicale envers les Polonais. Sous l'ère de Bobrinsky cette amabilité, par égard pour les cercles nationalistes russes, fut un peu réprimée, pourtant le gouverneur faisait en toute occasion preuve de ses bonnes dispositions envers les Polonais.

Dans le camp polonais on célébrait comme un triomphe l'orientation russe. Non seulement les panpolonistes, mais toute la société polonaise montrait ses sympathies pour les Russes. La légion de la Galicie orientale s'est dissoute parce que les légionnaires refusaient de marcher contre la Russie pour l'Autriche. Les représentants des partis polonais dans leur manifeste du 10 novembre 1914, demandaient à la jeunesse de se retirer de la légion de la Galicie occidentale, parce que la lutte contre la Russie était contraire aux intérêts polonais. Cet appel a été signé même par l'ex-vice-roi de Galicie, Leon Pininski. Le distingué député Théophile Merunowicz a demandé à l'Autriche de renoncer à la Galicie en faveur de la Russie et de la future Pologne. Les organes des panpolonistes : *Slowo Polskie* et *Zjednoczenie* ont ouvertement annoncé l'alliance polono-russe.

Pour cette prise de possession, on a accordé aux Polonais toute sorte de facilités en Galicie orientale, par contre la Galicie occidentale devait être annexée au royaume de Pologne, sous le sceptre du tsar russe. Le gouverneur général dans un de ses derniers discours a fait connaître ce revirement à l'opinion publique polonaise, avec grande approbation.

Tous les Polonais austrophiles se sont enfuis de Galicie, dit-il, ceux qui sont restés sont des amis de la Russie, beaucoup flottent encore, mais ils finiront par se mettre du côté des Russes, dans l'intérêt de leur nationalité. Pour ces mérites on a promis aux Polonais d'annexer la Galicie occidentale au royaume de Pologne, et d'accorder aux populations polonaises de la Galicie orientale des droits nationaux. Après l'entrée des troupes autrichiennes, la plupart des leaders russophiles se sont retirés en Russie, seul le comte Léon Pininski a eu le courage de rester à Lvof et d'aller saluer le chef de l'armée autrichienne.

Les russophiles ont supporté la Russie en tous points, ils ont même rendu de bons services à l'Okhrana. La direction était entre les mains du Conseil national russe, à la tête duquel était le Dr Dudykiévitch. Le Conseil était en relations directes avec le gouverneur général et décidait la ligne de conduite que les autres associations russophiles devaient suivre. Il y avait des commissions pour diverses branches, secours mutuels, écoles affaires ecclésiastiques. Parmi les autres associations, « l'Obstchestvo Katchkovskahô » était active à ouvrir des salles de lecture, d'autres sociétés remettaient leurs réunions, attendant des subventions. Elles devaient surtout se vouer aux écoles, mais le manque de subsides arrêtait leur essort. Le Conseil travaillait aussi pour l'orthodoxie qu'il propageait par ses organes, la *Prikarpatshaya Rouss* et le *Golos Naroda* ; d'au-

tres associations russophiles firent des démarches pour faire passer à l'orthodoxie l'institut Stauropigia, mais on n'en eut pas le temps. Comme nous l'avons déjà dit, les « comités de secours » étaient entre les mains des russophiles, c'était le nerf de la guerre, qui animait toute l'activité. Au début, les russophiles étaient en étroites relations avec le comte Bobrinsky, et le Dr Dudykievitch passait même pour le conseiller du gouverneur.

On remarqua un refroidissement dans ces rapports. Les aspirations des russophiles allaient trop loin, ils voulaient prendre en mains l'administration du pays, ils critiquaient les décisions du comte Bobrinski, faisaient une politique à eux ; ils tombèrent en disgrâce auprès du comte, mais ils trouvèrent des partisans dans le comte Vladimir Bobrinski et l'évêque Euloge, pour ébranler par des intrigues la position du gouverneur. Un différend éclata entre les deux partis. Le gouverneur général fut le plus fort, il montra aux russophiles et à leurs partisans qu'il était maître de la situation. La *Prikarpatshkaya Rouss* fut confisquée et interdite quelque temps. Un sermon fanatique de l'évêque Euloge et quelques passages du mémoire du Conseil national russe sur les écoles furent censurés. Le rédacteur du journal militaire de Lvof, *Lvovskoye Voyennoye Slovo*, attaqua les russophiles en termes violents, en les appelant loups déguisés en moutons, traîtres à leur propre peuple. Les personnes protégées par le Conseil national furent renvoyées des commandements de districts et le Dr Dudykievitch ne put pas se présenter au Nouvel-An à l'audience. Les russophiles étaient sur le point de sombrer, quand l'offensive autrichienne força les deux partis à se réconcilier.

E. B.

Les institutions nationales ukrainiennes pendant l'occupation de la Galicie par les Russes.

1. **Académie des sciences Chevtchenko à Lvof.** A l'entrée des troupes russes à Lvof, les soldats et les officiers ukrainiens de l'armée russe ont acheté à la librairie de l'Académie un grand nombre de livres ukrainiens, mais surtout le *Kobzar* de Chevtchenko, disant qu'ils voulaient mourir avec ce livre sur le cœur. Le 22 septembre 1914, les autorités russes firent fermer cette librairie et en emportèrent les clefs. La pétition de la direction de cette librairie demandant de pouvoir continuer le commerce fut repoussée. A la fin de février 1915, des gendarmes firent une descente dans la librairie, mais n'ayant pas de clefs, ils enfoncèrent les portes et en s'en allant les laissèrent entr'ouvertes. Dans cette perquisition ils n'emportèrent *presque* rien, mais le directeur de la librairie, M. Dermal, fut arrêté dans l'appartement du professeur Hrouchevski, président de l'Académie, qui fut déporté au fond de la Russie, à Simbirsk. En février 1915 on fit de nouveau une perquisition en même

temps dans la librairie, dans la bibliothèque, à l'imprimerie, à la reliure, au musée et chez tous les locataires des immeubles appartenant à l'Académie Chevtchenko. De la bibliothèque on emporta des livres pour les soumettre à la censure ; le délégué du ministère de l'intérieur, Dragomiretzky, les fit transporter en Russie. Heureusement pour la bibliothèque, au commencement de la guerre on l'avait presque toute transportée de la rue Tchernetzka N° 26 dans un autre local, où on l'avait simplement jetée en désordre, faute de temps, et ainsi elle ne fut pas touchée par les Russes.

On mit les scellés au musée après la descente. Des riches collections se rapportant aux Houtzoulis (Ukraniens des Carpathes), on enleva les plus beaux spécimens d'anneaux historiques, de cognées anciennes, de mousquets à silex précieux, et d'autres choses.

Parmi les collections de faïence, on brisa un bon nombre d'objets. Dans la belle collection d'œufs de Pâques, on en brisa aussi beaucoup.

La perte la plus sensible fut infligée à l'imprimerie de l'Académie. Le 14 novembre 1914, l'autorité militaire publia un ordre par lequel toutes les imprimeries de Lvof devaient demander une licence ; s'abstenir de cette démarche équivalait à la confiscation. Mais la confiscation de l'imprimerie ukrainienne était résolue d'avance, probablement, par les Russes. Le 25 décembre le directeur reçut un refus délibéré de la part du colonel de gendarmerie. La reliure de l'Académie ne fonctionna plus à partir du 5 novembre, comme la typographie. Les Russes ne firent que détruire tout le matériel des ateliers de reliure.

Le censeur Soukhotine passait souvent dans l'imprimerie avec un gendarme, sous prétexte de demander s'il n'y avait rien à soumettre à la censure. Dans la nuit mémorable pour les institutions ukrainiennes (17-18 février), on fit une rafle des Ukranien de Lvof, alors on fouilla les maisons et l'Académie des combles jusqu'aux caves. On cherchait des câbles et partout on enfonçait les portes, on abîmait les serrures et on mettait tout sens dessus dessous. Pour que personne ne vît les dégâts, on brisait tout et l'on mettait les scellés. Le 16 avril 1915, la gendarmerie russe transféra, sans la permission du propriétaire, l'imprimerie et la reliure au capitaine de l'État-major Narkevitch pour y imprimer le journal russe *Lvovskoye Voyennoye Slovo*. Il écarta tout le personnel de ces institutions, pour le travail il avait ses employés. Toutefois il se servit des stocks de papier, d'encre, etc., et même il faisait sa correspondance avec le papier et les enveloppes portant l'adresse de l'Académie, en y imprimant seulement les armes russes et en caviardant la raison sociale ukrainienne.

Le rédacteur du *Voyennoye Slovo* a changé le règlement de l'imprimerie en transformant le travail de jour en travail de nuit. On fouilla tous les coins et recoins de la typographie, de la reliure et des dépôts. Dans les casses on mêla tous les caractères, dans la reliure on s'amusa avec les cisailles et les coupeuses, de telle façon qu'on abîma en tout petits morceaux tous les livres de commerce de la société et tous les reçus. Avec la bibliothèque et les manuscrits du Dr Tomachivsky on fit un tas de débris. Au départ précipité des Russes de Lvof, le rédacteur du *Voyennoye Slovo* ordonna d'enlever et d'expédier en Russie les trois meilleures machines à imprimer ; mais comme on n'eut pas le temps d'emballer les trois machines, on se contenta de la plus neuve, et quant aux cinq autres on commanda de les détruire. Heureusement le machiniste qui avait reçu cet ordre était un Ukranien, qui les démontra de telle manière qu'on put, plus tard, les remettre en ordre.

Le concierge de la typographie réussit à extorquer aux soldats une partie des vis des machines qu'ils avaient enlevées. Le rédacteur eut soin d'enlever les meilleures courroies neuves de la machine qu'il enlevait et fit jeter les vieilles dans un coin. Dans les bureaux de l'imprimerie on déchira, on jeta les documents, on confisqua les éditions des livres d'école et les ouvrages illustrés ; les manuscrits destinés à être édités par l'Académie ont disparu également et n'ont pas été retrouvés. En même temps que la machine, le rédacteur Narkevitch enleva toutes les armoires, les bureaux et les fauteuils du bureau. L'Académie a souffert une perte de plusieurs dizaines de mille couronnes.

Tous ces renseignements sont tirés d'une déposition de M^{me} Pankjevitch, qui dirige à présent la librairie de l'Académie, et du D^r Ivan Kripiakévitch qui est en train de mettre en ordre ce qui reste de la bibliothèque de l'Académie (voyez le *Vistnik Soyouza Vyzvolénia Ukrainy*, N^{os} 33 et 34, et le feuilleton du D^r Stchourat, N^o 37 du journal *Dilo*).

2. Maison commune des étudiants ukraniens. Les Russes ont laissé les traces les plus ineffaçables de leur passage dans la maison académique (construction magnifique à deux étages où les étudiants vivent et prennent pension), dans la rue Soupinsky, laquelle a maintenant l'apparence d'une étable fort mal tenue ; la plupart des vitres sont en morceaux, toutes les serrures ont été arrachées, toutes les portes ont été brisées, partout des débris, des ordures ; les murs, les escaliers, tout est noir de saleté, en un mot tout porte les traces du passage des hordes asiatiques. Au moment de l'invasion, un assez grand nombre de soldats s'y trouvaient. Pour qu'ils pussent tous s'y loger, on jeta tous les meubles afin de faire de la place. Ensuite, avant le départ, on vola tout ce qu'il y avait de meilleur avec les malles et les effets des étudiants. Dans les bibliothèques des différents cercles d'étudiants, on fit des perquisitions complètes et tout ce qui s'y trouvait fut enfermé dans un grenier. Dans ce grenier on pouvait trouver tout ce qu'on voulait : la bibliothèque de la société d'étudiants Hromada, des manuscrits, les comptabilités, des livres du cercle de juristes, la bibliothèque du cercle de géographie et de sciences naturelles, les éditions de la société musicale Lyra, du matériel d'imprimerie, des papiers du bureau de l'Académie, des bustes de Chevchenko, d'Oganovski, des photographies, etc.

Après ces perquisitions, qui eurent lieu en février, on arrêta pendant quelque temps presque tous les gardiens de la maison, au moment où les soldats détruisaient ce qu'il y avait de bon, ils n'épargnèrent pas même ce que possédaient ces pauvres gardiens. Ils prirent toutes les collections et les mémoires ethnographiques irremplaçables qui avaient été recueillis pendant de longues années par le D^r Gnatiouk, membre de l'Académie ukrainienne et de l'Académie des sciences de Petrograd, et ses camarades de la Commission ethnographique, de même que toute sa correspondance, etc. Toutes ces richesses ont été anéanties, perte immense pour la science ! (Voir le journal *Oukraïnske Slovo*, N^o 81).

3. Société « Prosvita » (société d'éducation populaire). Le 6 novembre 1914, après les perquisitions, le local de la société fut scellé, pourtant on n'y abîma rien et rien ne fut enlevé. Seulement l'autorité ordonna au rédacteur Balitzky, sous peine d'amende, d'y arborer le drapeau russe. Ce Balitzky fut arrêté avec d'autres Ukranien. Le curateur de cette maison, le prof. M. Yatzkov, dut payer 333 roubles de contribution. La société Prosvita fut fermée jusqu'au samedi 7 août 1915.

4. Société pédagogique ukrainienne. La présidente de cette société, M^{me} Konstantina Malitzka, professeur, fut arrêtée pendant la nuit du 17-18 février 1915, et depuis on l'a gardée en prison ; on la transporta au fond de la Russie avec le D^r Okhrimovitch et le D^r Schoukevitch et d'autres. En général cette société ne souffrit pas trop de l'invasion moscovite. La maison de la société, rue Mokhnatzka N° 12, n'eut pas de dégâts. Les fournitures scolaires ne furent pas non plus abimées, probablement parce que les inspecteurs russes avaient inspecté plusieurs fois les salles de cette maison et voulaient y établir des écoles russes, mais le temps leur manqua.

5. Musée national ukrainien fondé par le métropolite comte Cheptitzky. Les Russes n'ont enlevé que les archives métropolitaines ; on a mis sous scellés la correspondance de l'écrivain Pavlik, mais on n'eut pas le temps de l'emporter. Le directeur du musée, le D^r Svientitzky, fut arrêté par les Russes qui le déportèrent en Russie. Nous n'avons pas encore reçu de renseignements exacts sur ce qui s'est fait dans le musée lui-même.

6. Dniester. Société d'assurance générale. A l'arrivée des Russes, les russophiles commencèrent à répandre le bruit que toutes les associations ukrainiennes seraient fermées ; à cause de cela, ils conseillaient aux membres de la société Dniester de ne pas payer les primes. Ce qui, sous la pression russe, a causé des pertes énormes à cette société.

Le 4 octobre 1914, un arrêté du gouverneur russe défendit, sous peine de trois mois d'emprisonnement ou de 3000 roubles, à toute société ou compagnie commerciale de fonctionner sans avoir obtenu une autorisation spéciale.

La direction de la banque après avoir reçu un renseignement non officiel que cet arrêté ne concernait pas les assurances, considérant le triste exemple d'autres associations ukrainiennes similaires (Soyouz gospodarsko-torgovely Spilok) qui, après l'arrêt du gouverneur, avait reçu en réponse à la demande d'autorisation un *non* formel. — Fermez votre stupide politique mazzepiste !

Après cela la Dniester, pour ne pas attirer l'attention des autorités, de même que d'autres institutions polonaises et juives, continua son activité sans autorisation, quoiqu'elle trouvât de plus en plus d'obstacles.

Les percepteurs de primes et les comptables des assurances ne pouvaient exercer leurs métiers parce que le laisser-passer pour aller en province, donné par les autorités russes, n'indiquait pas le but et qu'à cause de cela ils pouvaient à chaque instant être arrêtés pour espionnage. Les commandants des arrondissements de Jovkiv, Peremichliany, Jidatchiv, etc., ont même défendu oralement ou par écrit de payer des primes à la Dniester.

Beaucoup d'employés de la Dniester furent arrêtés et transportés en Russie. En même temps les feuilles d'impôts pleuvaient, les chefs des russophiles, Doudékévitch et Valiavski, pour prouver leur impunité, se présentèrent à la direction de la société et réclamèrent un local pour le journal russophile : *Prikarpatskaya Rouss*, menaçant, en cas de refus, de faire occuper la maison par la gendarmerie. Il est vrai que ceci n'eut pas lieu, mais pourtant les autorités militaires firent plusieurs fois des démarches pour transformer la maison en hôpital militaire ou en caserne, demandant chaque fois par quelle autorisation la société existait encore.

Pendant la nuit du 18 février 1915, on arrêta avec d'autres notables les directeurs de la Dniester, le D^r Fédak, le D^r Okhrimovitch et Tzaré-

vitch. Ensuite, le 3 février, le journal moscophile la *Prikarpatzkaya Rouss* publia un article venimeux : *Les légionnaires mazeppistes*, où l'on représentait la banque Dniester comme une association purement politique, etc. Le résultat de cette dénonciation fut l'apparition de trois gendarmes à la direction, lesquels voulurent vérifier l'autorisation. Là-dessus les employés montrèrent l'avis du commandant de la ville, Skallon, et leur dirent de demander les autres détails aux directeurs emprisonnés.

Ces démarches vexatoires avaient pour but d'attraper la Dniester et de trouver un prétexte pour dissoudre la société. Le 11 mars, vers 11 heures du matin, apparut au local de la Dniester le colonel de gendarmerie Loukianof avec des commissaires de police et un bon nombre de sergents de ville qui fermèrent toutes les issues et, sans s'adresser à personne de la direction, chassèrent tous les employés dans une chambre en les menaçant de leur tirer dessus au cas où ils ne resteraient pas tranquilles, puis on fouilla tout le monde, on enleva toutes les clefs des portes et des coffres-forts, sans compter l'argent qui s'y trouvait, on scella les portes, on mit des sentinelles partout et on emmena la plupart des employés chez eux, avec une escorte, pour faire des perquisitions.

Le résultat fut l'arrestation de M. Zenon Rutkovski, chef du bureau de la direction et directeur du Bazar de l'Union, le D^r Vassili Stassiouk, technicien-assureur et employé de la société Carpathia, M. Mandzia, étudiant en droit, employé de la société, Gritzia Orestchina, employé, et M^{lle} Eugénie Bassaïvna, dactylographe.

On emmena au dépôt, à 8 heures du soir, toutes ces personnes arrêtées, puis à 11 heures à la prison dans la rue Bathory, où on les enferma chacun avec des prisonniers de droit commun.

Néanmoins, pendant plus de trois mois, les employés qui avaient échappé à la rafle continuèrent les affaires de la société, malgré les scellés et au nez même des sentinelles. Les agents et les membres qui venaient chercher l'argent ou des lettres trouvaient visage de bois, mais derrière, la compagnie existait tout de même. Les autorités, policiers et autres, poursuivaient les Ukraïens dans les rues et les maisons, nuit et jour, comme des chiens.

Ce n'est que le 12 juin, lorsque l'armée autrichienne était aux portes de Peremichl et quand on évacua à la hâte Lvof, que le gouverneur nomma une commission présidée par Labensky et composée de deux gendarmes, de deux employés et du D^r Fédak, qu'on venait de relaxer. On fit ouvrir les coffres-forts et on compta le numéraire des dépôts, etc. On dut mettre en pièces le coffre-fort du D^r Britane, dont on avait égaré la clef pendant la perquisition. On signa un rapport et l'on fit voir que tout avait été trouvé en ordre ; on remit le tout entre les mains de la société. Puis on résolut de transporter le siège de la société à Kief avec le directeur Britane, et dans ce but on emballa tous les livres, toutes les valeurs et on remit le tout à la police. Néanmoins, comme on n'avait pas trouvé de numéraire appartenant à la société et que l'argent monnayé était peu important, le 17 la commission changea d'idée et l'on fit rendre à la société ses livres et ses valeurs, on emporta seulement les livres d'épargne et les papiers de valeur de la société Prosvita, des dépôts montant à 258.000 couronnes. Après cela on ne s'inquiéta plus de la Dniester et on ne scella plus les bureaux, mais le 18 juin on arrêta le D^r Britane, l'inspecteur Kouzmitch, et on les emmena par ordre d'étapes, le lendemain on leur adjoignit le directeur Fédak. Le personnel qui restait à l'évacuation prit les affaires en main et constata les pertes. Le coffre-fort

enfoncé et la disparition de 15,705 couronnes et 66 centimes, et de plus le numéraire appartenant personnellement au Dr Britane et dont on n'a pu retrouver un compte exact. Dans tous les bureaux on avait fait disparaître les couteaux, les plumes, les crayons, le papier, etc. Dans quelques bureaux on avait enlevé les serrures, dans d'autres on avait perdu les clefs, les cachets, les sceaux, six fauteuils en cuir du cabinet du directeur, les tapisseries, les livres de caisse, les timbres-poste pour 10 couronnes, on avait détruit un tas de pupitres et mis sens dessus dessous les documents.

7. Magasin de la société ecclésiastique Dostava. Ce magasin a continué les affaires tout le temps et n'a pas souffert de très graves pertes. On enleva pourtant les drapeaux des sociétés de gymnastique et de pompiers.

8. Société de commerce pour toute la Galicie. — Narodnia Torhovlia. Le principal magasin à Lvof, faisait de bonnes affaires et donnait un dividende. Les moscophiles qui grâce à la conquête se trouvaient au pouvoir, menaçaient la Narodnia Torhovlia de la faire fermer si l'on n'expulsait pas de la direction certains membres qu'on remplacerait par des partisans de la Russie, promettant si on les écoutait non seulement de laisser subsister la maison, mais même de lui faire obtenir des contrats de fournitures, gros de millions. Néanmoins le directeur refusa d'accéder à ces ordres et attendit la délivrance de ses tuteurs intrus. Les branches de cette maison en province ont terriblement souffert de l'invasion. Jusqu'ici on a reçu les renseignements suivants : la maison avec les magasins de Sniatine a été incendiée ; les magasins de Siannok, de Mistiska, de Brody ont été complètement pillés ; à Stry, Drohobitch, Horodenka, Stanislavof ils ont été partiellement pillés. Le magasin de Rogatine a été brûlé. Tout cela est l'œuvre des troupes russes.

A la direction de la société, la gendarmerie fit des perquisitions ; n'ayant rien trouvé, elle arrêta cependant le directeur Zayatchkivsky. De plus on transporta en Russie le gérant du magasin de Tarnopol, M. Tourine, les adjoints du directeur Streltchik et Pavliouk, et aussi les employés Sobtchichine, Borodaïkyévitch et Barna.

A Sambor on arracha la plaque commémorative du centenaire de Taras Chevtchenko et on exigea 10 roubles de la société en récompense de ce travail.

Pendant l'occupation russe la société paya aux dépositaires, malgré le moratoire, plus de 130 000 couronnes. (Voir *Dilo* N° 41.)

9. Société de développement de l'agriculture. Silski Hospodar. Il restait peu d'employés et les autorités russes leur commandèrent, comme aux autres sociétés, d'interrompre leurs travaux, mais ensuite les laissèrent faire. On ne pilla pas et on ne détruisit rien dans le local de la société, parce qu'un employé y habitait avec sa famille. Les employés n'osaient pas entreprendre du travail de peur que du temps des perquisitions quelques documents ne fussent égarés. Leur condition était très pénible, car ils ne recevaient aucun salaire.

10. Pensionnat de l'Association pédagogique ukrainienne. a) Rue Virmenska. Ici les autorités russes organisèrent un asile pour les fugitifs. Les meubles ne furent pas enlevés, mais demandent une remonte.

b) Rue Hchanovska. Depuis le mois de janvier il servit de caserne, tous les meubles furent enlevés pour être donnés à l'hôpital fondé par l'Union des villes de Russie. On ne laissa que la liste des choses prises, pour lesquelles on promit de payer.

11. **Ecole Boris Grintchenko.** Elle fut occupée tout le temps par les ouvriers militaires, la moitié des choses furent abimées, surtout beaucoup de pupitres. Les murs furent souillés dans les classes et les corridors. (Renseignements reçus du D^r Batchinsky et de A. Paneyko.)

Evêque Nikon.

Les aigles et les corbeaux.

Un évêque russe orthodoxe défend les Ukranien.

Dans le journal *Birjevyia Vîdomosti* de Petrograd (n° 14983, du 24 juillet vieux style 1915) l'évêque Nikon a publié un long article consacré à la cause ukrainienne, en réponse à une pasquille du fameux Menchikof, du *Novoye Vrémia*. L'évêque Nikon, de Krasnoyarsk en Sibérie, est originaire de la Grande Russie, mais ayant officié longtemps en Ukraine, il a eu l'occasion de bien connaître le peuple ukrainien et sa situation. S'étant attaché cordialement à ce peuple, il est devenu un défenseur de ses droits et de ses revendications. Rappelons le projet de loi présenté par l'évêque Nikon à la Douma, demandant des écoles ukrainiennes et l'usage de la langue ukrainienne dans les tribunaux. Cette conduite honnête et franche de la part d'un haut dignitaire de l'Eglise a eu la malchance de déplaire à messieurs les chefs du synode, partisans des bandes noires, on l'a envoyé en disgrâce d'Ukraine en Sibérie. On voit jusqu'à quel point était montée la haine du synode contre Nikon, par le fait qu'on lui a enlevé la possibilité d'accomplir son mandat de membre de la Douma d'empire ; sans la permission spéciale du synode, aucun ecclésiastique ne peut quitter son poste et paraître à la Douma, et tandis que tous les évêques et prêtres réactionnaires obtenaient facilement l'autorisation d'aller à la Douma, l'évêque Nikon ne put obtenir la permission de partir pour Pétrograd. Il est intéressant de faire remarquer que cet évêque n'est pas un libéral en politique ; aussi la voix de cet honnête conservateur en faveur de l'Ukraine a d'autant plus de poids. Ainsi l'évêque n'avait qu'un moyen de faire connaître ses opinions, la presse. Nous reproduisons l'article en entier. (*La réd.*).

« Je viens de lire l'article véridique de Menchikof sur les violences allemandes en Russie, sur l'influence que la culture importée d'Allemagne a eu sur la vraie culture russe et sur notre peuple. En lisant l'article de Menchikof, on se rappelle involontairement les paroles d'un auteur : « Les hommes, comme les roseaux, s'inclinent sous le souffle du vent ». Telle est l'idée qui m'est venue à l'esprit en lisant l'article du n° 14091

du *Novoye Vrémia*. Il y a des moments dans la vie des peuples où malgré tous les raisonnements et tous les dangers, on ne peut s'empêcher de crier : Qu'est-ce que vous faites, halte ! Depuis quelques temps se sont ouverts sous nos yeux un tel horizon, tant d'événements inattendus en Galicie, que du cœur oppressé de tout Russe qui aime sa patrie s'élève un cri irrépressible de détresse à la vue du péril pour la Russie et la Galicie. Celui qui a suivi notre guerre en Galicie, n'a pu qu'admirer les hauts faits de nos héros dans les Carpathes.

« Mais quand les aigles continuaient leur avance victorieuse ils étaient suivis d'une nuée de corbeaux... Les aigles héroïques travaillaient à la grande œuvre de la réunion des Slaves, et les corbeaux dans la personne du comte B., de l'archevêque E., de MM., B.S...Tch... etc. — ils sont innombrables, tous ces nationalistes russes — se hâtaient de construire une nouvelle province russe, dans un pays étranger. Et voici que tombent comme d'une corne d'abondance, des instituteurs russes, des écoles russes, un évêché orthodoxe... et les institutions ukrainiennes, écoles, lycées, salles de lecture, bibliothèques, tout est fermé. Menchikof rappelle la sagesse populaire : bien mal acquis ne profite pas — quand il parle des Allemands et des Russes — mais il faut se souvenir à temps de la profondeur de ce proverbe, pour qu'à la fin la culture russe ne paraisse pas aux Ukranien aussi myope que la culture allemande dont on a farci les Russes. C'est une chose bien pénible, bien regrettable de voir que les nationalistes russes, depuis bientôt 300 ans, chantent des sérénades aux Ukranien pour les russifier et que ce n'est que l'opiniâtreté des simples, malheureusement pas des intellectuels, qui sauve la nation ukrainienne en Russie d'une complète décadence et de la désintégration.

« La nation ukrainienne, quelque modeste qu'elle soit, a droit à l'existence, d'après les déclarations mêmes du publiciste ; elle a le droit de défendre son indépendance et sa culture nationale. M^{me} Alexandra Effimenko, à propos des écoles ukrainiennes, a dit : « Permettez aux Petits Russiens, à l'égal des autres créatures, d'étudier dans leurs propres écoles ! » Et au lieu de cela que voyons-nous ? J'ai longtemps vécu et travaillé en Ukraine et j'en ai remporté le sentiment le plus triste du résultat de l'activité des écoles russes dans ce pays ; c'est encore passable dans les écoles où l'instituteur sait l'ukranien, mais, là où le maître est un vrai Russe « Katsap », les enfants ne comprennent presque rien et détestent l'étude. On a beaucoup répandu d'encre là-dessus, on a longtemps discuté, et le résultat, tout de même, dans l'Ukraine russe, c'est l'échec de la russification. M. Menchikof devrait retirer ses paroles : « La Russie n'impose sa culture à personne ». Les écoles russes ont tellement gâté l'Ukranien et son intelligence que le fils ne reconnaît pas son père et ne sait pas ce qu'il est lui-même, ni ce qu'il devrait être. L'Ukranien est condamné sans utilité à nager entre deux rives de la culture. Il est déjà fait à ce malheur ; pourtant, s'accoutumer à une maladie, cela ne veut pas dire qu'on n'en souffre pas, et l'Ukranien conscient, pas du tout Mazeppiste, souffre dans l'Ukraine russe.

« Mais laissons l'Ukraine et volons à la suite des corbeaux qui voulant se faire passer pour des aigles ont cherché à organiser l'Ukraine autrichienne. Et là les nationalistes de toutes les formations, dont le nom est légion, oppriment une nationalité étrangère, la nationalité ukrainienne. Ces héros (!) ne s'inquiètent pas des traditions séculaires des Ukranien d'Autriche, qui ont conscience d'eux-mêmes, et qui sous le joug autrichien-hongrois, d'après les paroles de leur grand poète, ont

appris qui ils sont, qui étaient leurs pères, et par qui ils ont été enchaînés. Autant les Ukranien de Russie pataugent dans la saleté et l'ignorance, sans pouvoir emprunter aux écoles et à la civilisation russes ce qu'elles ont de bon, se contentent de singer les autres en portant une veste et une casquette au lieu de leur costume national, autant l'Ukranien d'Autriche, ayant ses écoles, ses lycées, son université, ses salles de lecture, ses bibliothèques, sa presse, etc., se regarde justement, consciemment, comme une nation slave indépendante.

« En Autriche, les Ukranien, tout en souffrant du joug économique, avaient du moins la chose la plus précieuse dans la vie : leur mère, la Galicie, avec ses antiques coutumes, sa langue, ses écoles. Ces Ukranien d'outre frontière, malgré l'oppression terrible des Polonais et des Juifs, pouvaient pourtant vraiment dire qu'ils ont accompli la volonté dernière du poète martyr, Chevtschenko :

Etudiez, mes frères,
Pensez, lisez,
Apprenez ce qui vient d'ailleurs,
N'oubliez pas ce qui est à vous.
Celui qui oublie sa mère
Est puni par Dieu.

« Au point de vue de la culture, les paysans ukranien d'Autriche sont infiniment supérieurs à l'Ukranien russe ; ils racontent avec sympathie et amour, dans leur propre langue, à leurs enfants, les temps antiques de l'Ukraine, son histoire courte mais glorieuse ; ils leur parlent des fils des Zaporogues, donc ce que pas un de nos paysans n'a jamais entendu ¹.

« Et voilà que cette armée de corbeaux russes est descendue sur la Galicie, à la suite des troupes glorieuses ; et voilà qu'ils se mettent à tout organiser à la façon des corbeaux. Les interdictions commencèrent à pleuvoir, on ferma les institutions ; comme des champignons, on vit sortir de terre des écoles russes, des prêtres orthodoxes, des paroisses ; on avait même déjà projeté des évêchés, des métropolites. Non, corbeaux, chaque peuple demande des traitements respectueux. Une nation n'est pas une plaque de gramophone sur laquelle on peut imprimer toute espèce de mélodie ; chaque sentiment national doit être protégé, non insulté. C'est une sainte vérité, et il est bien triste que nos nationalistes russes oublient cette vérité et, tout en chantant les nationalités, oppriment les nationalités. Menchikof verse des larmes (il est toujours phraseur), sur la nocivité de la culture allemande pour le peuple russe, et lui-même, et avec lui les nationalistes, agissent injustement envers leur petite sœur, l'Ukraine. Celle-ci, à l'étranger et en Russie, demande des écoles, des établissements d'instruction publique, et il faut l'aider à développer sa culture intellectuelle. Alors le mouvement mazeppiste, si mystique, perdra de sa force. O nationalistes, ne tenez pas le peuple dans l'ignorance. Le peuple ukranien s'éveillera un jour et vous dira : « Qu'as-tu fait de moi, mon frère ? Où sont mes enfants, ma chère langue, où est la justice, où est ma mère Ukraine ? » Et nous, que lui répondrons-nous ? Ces corbeaux ont tout dévoré !...

¹ Note de la rédaction de la *Revue Ukrainienne*. — Les souvenirs de l'évêque se rapportent à un temps déjà éloigné ; depuis quelques années le niveau intellectuel du paysan ukranien s'est sensiblement élevé.

« Et le peuple russe prendra sur lui-même le péché le plus pesant (non seulement un individu peut pécher, mais toute une nation aussi) s'il refuse à l'Ukraine la satisfaction de ses besoins les plus inéluctables et, avant tout, s'il ne lui accorde pas des écoles dans sa propre langue. Alors le grand frère perdra en même temps que son petit frère, la possibilité de se développer en même temps que lui et paisiblement. On ne peut priver un peuple de respiration, il faut laisser le peuple ukrainien respirer, vivre et se développer, c'est ce que demandent la nécessité, l'honneur, la justice, la raison et la conscience.

« Et vous, corbeaux de la Russie, organisateurs de l'Ukraine russe et autrichienne, quoique vous fassiez, vous ne ferez rien du tout de bon. Ne volez pas derrière les aigles, ne les empêchez pas. Eux sont la gloire de la Russie, vous, vous en êtes la honte. Eux ce sont des aigles, des héros, vous, vous êtes des corbeaux et des acteurs sans cervelles, de malheureux « sauveurs » de la patrie. »

V. K.

Un Polonais qui défend les Ukranien.

Au milieu du déluge de livres politiques qui inonde de nos jours le marché des livres, il faut accorder une place spéciale aux études de M. Lempicki, député à la Douma d'Empire, représentant éminent des Polonais en Russie¹. Cet ouvrage se distingue des autres par les sérieuses études qui y sont faites, par l'énoncé clair de la question polonaise, de sa signification dans les temps, des problèmes politiques et nationaux que la guerre actuelle a fait naître ou mûrir. Ce livre mérite une attention spéciale par l'objectivité du traitement des nationalités qui ont appartenu une fois à la république de Pologne et dont l'indépendance nationale est constamment attaquée par les représentants de l'idée nommée « Pologne historique », lesquels regardent ces peuples et les territoires qu'ils occupent comme le domaine incontestable de l'expansion nationale polonaise.

Voici l'idée fondamentale de son ouvrage que l'auteur exprime en ces mots :

« Pour l'équilibre et la paix durable de l'Europe, la création d'un Etat polonais n'est pas suffisante; il y faut, le long de la

¹ *Grand Problème international* par MICHEL LEMPICKI, député à la Douma d'Empire, publié par l'Agence polonaise de presse, à Rapperswil, Lausanne 1915, 108 pages, in 8°.

ligne géographique entre l'Occident et l'Orient, tout un rang d'états-tampons, libres mais en même temps unis entre eux, pour représenter une force politique indépendante et non un jouet entre les mains de ses voisins. Autrement dit, une fédération de peuples autonomes : Polonais, Lithuaniens, Ruthènes, Blancs-Russes, Esthes, Lethes. Finlandais, est nécessaire, une union politique des diverses nationalités dont l'existence est aujourd'hui menacée, délivrées et liées pour l'avenir, par l'intérêt commun et vital de conserver leur individualité, possédant en même temps les ressources et les forces pour la défendre et la développer. »

Ces déductions de l'auteur sont d'autant plus intéressantes qu'elles viennent de la plume d'un publiciste polonais. Elles représentent le plan de l'établissement de l'équilibre des Etats politiques au centre et à l'est de l'Europe et la solution de la question nationale pour les grands et petits peuples qui n'ont pas leur propre Etat et vivent sur les confins entre l'Orient et l'Occident.

Pour nous, en ce moment, nous trouvons un intérêt particulier dans la lettre jointe à cet ouvrage et intitulée « Lettre d'un Polonais au Grand-Duc de Russie Nikolas Nikolayevitch », lettre qui, par son contenu, sert d'illustration aux idées politiques de son auteur et à celles de l'auteur du livre, à propos du manifeste adressé par le Grand-Duc aux Polonais, aux Ukranien et aux peuples de l'Autriche-Hongrie.

En parlant du rôle historique de la Russie dans le monde slave, l'auteur anonyme de cette lettre adresse au Grand-Duc les paroles suivantes :

« Vous proclamez le Grand Tzar protecteur bienveillant de tout le monde slave, défenseur de la liberté, mais, le protecteur qui s'impose lui-même, sans consulter les vœux de ceux qu'il se met à protéger, n'est plus un protecteur qu'on désire, mais un conquérant qu'on craint d'autant plus quand, dans le passé, il n'a montré que des sentiments opposés à celui de la bienveillance sincère.

Attribuer à l'empire russe l'idée slave, comme motif de sa politique, c'est se moquer de l'histoire. Daignez seulement, Altesse, jeter un coup d'œil impartial sur le passé et le présent de votre Etat, et vous verrez que l'idée slave n'y était et n'y est pour rien ».

En conclusion nous nous permettons de reproduire in-extenso les endroits de la lettre qui se rapportent aux Ukranien. Ils sont importants par leur contenu car ils touchent un point malade dans la politique des tzars russes, qui aiment à s'appeler les défenseurs et les libérateurs du slavisme et aussi parce que tout cela est dit au Grand-Duc par un Polonais lui-même.

» Et les Ruthènes gréco-uniates, qui habitent, les terres de l'ancienne Pologne, se sont-ils révoltés, ne fût-ce qu'une fois? Non, et cependant ils devinrent l'objet de persécutions religieuses dont les atrocités rappellent les premiers temps du christianisme.

Le gouvernement de Kholm, créé et séparé du royaume de Pologne en dépit des traités internationaux, retentit encore des sanglots de son peuple martyrisé et du crépitement des fusillades, avec l'aide desquels on le baptisait en orthodoxie. La confession gréco-uniata, garantie officiellement par les empereurs, n'existe plus officiellement dans l'empire russe; il vaut mieux y être un criminel qu'un gréco-uniata.

» Après les Polonais ce sont les Ruthènes, que vous voulez gagner à votre cause; mais ils ont aussi des raisons sérieuses pour réfléchir et pour hésiter. Ni l'histoire des derniers siècles, ni les relations d'aujourd'hui ne peuvent les attirer, et vous étiez obligés, en vous adressant aux Ruthènes de la Galicie, d'évoquer le souvenir de la communauté slave des temps éloignés de plus d'un millier d'années du moment présent. Mais, Altesse, dans ces temps-là, il n'y avait que des principautés ruthènes et l'empire grand-russe des Tzars n'existait pas encore; or, depuis qu'il s'est constitué, il a toujours été l'ennemi déclaré de l'idée nationale ruthène, qu'il croyait, à tort ou à raison, capable d'ébranler, grâce au grand nombre de Ruthènes, l'unité politique de l'état, fondée sur la domination exclusive de la nation grande-russe. Tandis qu'en Autriche les Ruthènes sont regardés comme une nation autonome et jouissent par conséquent de tous les droits politiques, en Russie on leur a créé une position bien singulière. On leur a dit tout nettement: vous n'êtes pas une nation mais seulement une branche de la nation grande-russe; votre langue n'est qu'un idiome populaire, indigne même d'être admis dans les écoles primaires. D'après cette opinion la destinée des Ruthènes étant de devenir grands-russes le plus tôt possible, il ne pouvait pas même être question, sous le spectre des Tzars, des droits nationaux ruthènes. Jusqu'au dernier moment chaque effort des Ruthènes pour conserver et développer leur nationalité a été, non seulement l'objet de railleries hostiles d'une partie de la société grande-russe, mais un crime politique qui attirait, de la part du gouvernement impérial, de sévères châtimens sur les coupables et de douloureuses représailles à la nation; encore cette année-ci (1914) on leur a défendu de fêter le jubilé de leur poète national, Schevtchenko, mort depuis des dizaines d'années. Aux Ruthènes qui veulent rester Ruthènes et revendiquent leurs droits nationaux, on a donné le surnom méprisable de « fils de Mazeppa », damné pour toujours par l'église orthodoxe russe¹. Maintenant votre Altesse a donné le nom de « peuple fraternel » aux Ruthènes de la Galicie, qui sont au plus haut degré jaloux de leur nationalité et la défendent avec une grande passion. Le langage est nouveau pour le présent; malheureusement il rappelle celui des promesses

¹ Mazeppa était le chef des Cosaques qui ambitionnait, au commencement du XVIII^e siècle avec le concours de Charles XII de Suède, voulait établir un état ruthène indépendant.

faites jadis aux Ruthènes de la Pologne pour les en détacher et les Ruthènes d'aujourd'hui ont plein droit de se demander, si ce langage est vraiment le début d'une nouvelle direction de la politique impériale, devenue favorable à leur cause nationale, ou si plutôt il n'est qu'une caresse trompeuse au moment où la force militaire *grande-russe* met en ruine le Piémont ruthène en Galicie».

En général le volume de M. Lempicki est précieux car il épuise à fond la question polonaise, en relation avec la reconstruction de l'Europe sur des bases plus justes et plus vraies. Il est aussi intéressant comme appel aux petits peuples et aux peuples opprimés, en leur montrant qu'ils doivent chercher leur salut dans la collaboration mutuelle et dans la reconnaissance des droits nationaux les uns des autres, sans essayer de s'agrandir, de se fortifier aux dépens des nationalités voisines plus faibles et moins développées...

Michel Lozynsky, docteur en droit.

Comment les Polonais comprennent leur liberté.

I. — Regard rétrospectif. — „Liberté polonaise“

La Pologne fut une fois un Etat grand et puissant.

Mais sa grandeur et sa puissance ressemblaient à celle de la Russie actuelle. Le royaume de Pologne était grand et puissant parce qu'il avait réussi à subjuguier d'autres peuples, les Ukrainiens, les Russiens-Blancs, les Lithuaniens, et à ériger sa grandeur et son pouvoir sur leur oppression.

Mais, comme cela est arrivé dans une série d'Etats construits sur la subjection d'autres peuples, la Pologne a aussi hâté son destin. Le premier coup mortel porté au royaume de Pologne fut le soulèvement de l'Ukraine sous Bogdan Khmelnitzky qui réussit à arracher¹ une bonne partie de ce pays au Royaume de Pologne. Un siècle plus tard (1772) eut lieu le premier partage

¹ Pour se protéger contre les efforts que tenteraient les Polonais pour reconquérir ce qu'ils auraient perdu, l'Ukraine a conclu une union réelle avec l'empire moscovite. Fréquemment la Russie fut aidée par les Polonais dans ses efforts pour mater les Ukrainiens. Ainsi le traité d'Andrussov en 1667 partageait l'Ukraine entre les Polonais et la Russie. Dans la guerre qui éclata entre le roi de Suède Charles XII et Jean Mazeppa hetman d'Ukraine d'un côté, et le tzar Pierre-le-Grand de l'autre et où les Ukrainiens cherchaient avec l'aide de la Suède à se séparer de la Russie, la Pologne était alliée à la Russie, ce qui a contribué à la victoire de la Russie à Poltava en 1709, laquelle a décidé du sort de l'Ukraine.

de la Pologne, puis le second (1793) et enfin le dernier (1795) alors le royaume de Pologne disparut de la carte d'Europe.

La participation aux guerres de Napoléon contre les trois puissances qui s'étaient partagées la Pologne (Autriche, Prusse et Russie) et les soulèvements contre les Russes en 1830, 1831 et 1863 (les soulèvements contre l'Autriche et la Prusse en 1848 furent écrasés dans leurs germes) n'ont pu changer de sort.

Les mouvements appelés « polonais » sont désignés dans les cercles libéraux d'Europe comme « luttes polonaises pour la délivrance » et les Polonais sont célébrés comme « un peuple de lutteurs pour la liberté ». Mais cette désignation ne correspond pas entièrement à la vérité sur les efforts polonais, car le but des soulèvements polonais n'était pas seulement la libération du peuple polonais de la domination étrangère et la fondation d'un Etat polonais dans le territoire ethnographique polonais, mais le rétablissement du royaume de Pologne dans ses limites historiques, c'est-à-dire un royaume qui comprendrait l'Ukraine, la Russie-Blanche et la Lithuanie outre la Pologne. Ce n'était donc pas une guerre de libération, car le but des Polonais n'était pas de délivrer les peuples soumis une fois au royaume de Pologne, de leur assurer une existence nationale libre et indépendante, mais uniquement de les enlever à la Russie pour les soumettre à nouveau au royaume de Pologne¹.

Les idées qui dominaient les soulèvements polonais était une *compréhension particulière de la liberté*, l'idée que la liberté polonaise ne pouvait être une liberté complète, réelle, que si elle signifiait aussi la domination sur les peuples qui ont appartenu une fois au royaume de Pologne.

Ainsi lorsque les Polonais parlent de leur droit à la liberté ils y font entrer le droit de dominer les peuples anciennement soumis au royaume de Pologne; lorsqu'ils parlent de la libération de la Pologne, ils veulent dire que, sur tout le territoire de l'ancienne Pologne, on établira un Etat, où les Polonais auront le pouvoir en main.

Bref, la liberté polonaise, c'est la liberté de dominer les autres peuples, c'est-à-dire les Ukraniciens, les Russiens-Blancs et les Lithuaniens, pour les opprimer.

Cette compréhension de la liberté polonaise n'a nullement été affectée par le développement historique du XIX^e siècle qui a

¹ Les Polonais ont poursuivi ce but non seulement par leurs soulèvements, mais dans toutes leur politique. Ainsi en Autriche ils ont su profiter des libertés constitutionnelles de telle façon à créer en Galicie un Etat polonais presque indépendant où la minorité polonaise qui ne compte que les 46 % de la population domine la population ukranienne qui habite en masse compacte la partie orientale du pays et les autres nationalités. [Juifs 11 %, Allemands 1 %].

Voyez pour les détails la brochure: *Création d'une province ukranienne en Autriche*, par Michel Lozynsky, publié par le Conseil général ukranien. Berlin 1915. K. Kroll, édit. — surtout au IV^e chapitre: *La Galicie sous la domination polonaise 1861-1914*.

amené avec lui la reconnaissance générale du droit des nationalités à la liberté nationale. Les Polonais ont toujours pris soin d'invoquer à chaque occasion la liberté nationale, mais seulement pour eux; au contraire, ils considèrent que les peuples une fois soumis à la Pologne commettent un attentat contre ses droits nationaux, lorsqu'ils réclament la pleine liberté pour eux et résistent à la domination polonaise. La meilleure preuve de ceci nous est donnée par la politique polonaise pendant cette guerre mondiale.

II. — Conception polonaise de la délivrance de la Pologne par la guerre mondiale actuelle.

La guerre a trouvé la nation polonaise remplie d'un grand désir, la délivrance et le rétablissement de la Pologne. Mais quand à la manière de l'obtenir, les idées des Polonais là-dessus sont divisés en deux camps.

L'un composé de tous les partis légaux de la Pologne russe (parti réaliste conservateur, panpolonistes et démocrates) et les deux plus forts partis polonais en Galicie, savoir les panpolonistes et les Padoliens réunis, se fondant sur le manifeste du généralissime russe qui annonçait la délivrance de la Pologne du joug germanique (c'est-à-dire autrichien et allemand) et la réunion en un tout libre sous le sceptre russe, a proclamé son adhésion à la Russie et déclaré que la Pologne voulait être un rempart du monde slave et surtout de la Russie contre le Drang nach Osten germanique (poussée vers l'orient).

L'autre camp dans lequel les autres partis polonais de la Galicie (conservateurs de Cracovie, démocrates, populistes et social-démocrates) et les groupes socialistes de la Pologne russe sont groupés, et qui est représenté par le Comité national supérieur polonais, a annoncé son adhésion à l'Autriche et à l'Allemagne et exprimé le désir que les puissances centrales reconstituent un Etat polonais, qui servirait de rempart à la civilisation occidentale contre le danger russe.

Comme les territoires qui ont appartenu anciennement à la Pologne appartiennent à la Russie, excepté la partie orientale ukrainienne de la Galicie, les Polonais russophiles sont forcés de taire leurs prétentions sur ces territoires. Au contraire, il en est d'autant plus parlé dans le camp du Comité national polonais supérieur, qui demande aux puissances centrales non seulement pour que tout le territoire soit arraché à la Russie, mais que la suprématie du peuple polonais sur les nationalités anciennement soumises à la Pologne soit assurée, preuve que les Polonais même dans ce moment de conflit universel, s'en tiennent à leur conception de la liberté polonaise.

Nous allons le montrer dans les chapitres suivants en nous basant sur des publications et des discours polonais.

1^o *Exposition des relations nationales dans les territoires ukrainien, russe-blanc, lithuanien soumis anciennement à la Pologne, puis à la Russie.*

Nous commençons par une représentation polonaise des rapports entre les peuples habitant les territoires lithuanien, russe-blanc et ukrainien, confinant à la Pologne russe, et dans lesquels l'offensive actuelle des puissances centrales se développe.

Pour renseigner le lecteur allemand sur ces territoires, le Comité supérieur polonais a publié une brochure de Léon Wasilewski sous le titre de : Die nationalen und kulturellen Verhältnisse in sogenannten Westrussland¹. (Rapports nationaux et culturels dans le pays nommé Russie occidentale).

Sous le nom de Russie occidentale l'auteur comprend le territoire nord-ouest qui comprend les gouvernements de Kovno, Vilna, Grodno, Minsk, Witebsk, Mohilev, (c'est-à-dire la Lithuanie et la Russie Blanche, et le territoire sud-ouest qui embrasse trois gouvernements ukrainiens sur la rive droite du Dnieper, la Volhynie, la Podolie et Kief.

La tendance de cet ouvrage se voit déjà dès les premiers mots. La Russie occidentale s'étend exclusivement sur des territoires ayant appartenu à la république de Pologne².

C'est donc le plus important ! L'auteur passe simplement sous silence que ces territoires, au point de vue national-historique, ne sont nullement polonais, qu'avant d'appartenir à la république de Pologne ils formaient des États à part, comme l'État ukrainien de Halytch-Volhynie, la principauté de Lithuanie et ensuite un État mixte, le royaume de Lithuanie-Ukraine et qu'ils ont été joints à la Pologne par la force, comme ils furent plus tard annexés à la Russie. En effet tout cela aurait pu inspirer au lecteur la conclusion que ces territoires ont autant de droit à la libération et à l'existence nationale que les Polonais, mais l'auteur veut faire entendre au lecteur que les puissances centrales ne veulent séparer ces pays de la Russie que pour les soumettre à la Pologne.

L'auteur se sert dans le même but de sa description des rapports entre les peuples des dits territoires. Il traite d'une manière tendancieuse l'importance des mouvements des diverses nationalités, afin d'amplifier l'importance de l'élément polonais dans les territoires en question.

Voici ce qu'il dit des Lithuaniens :

« Le mouvement lithuanien nationaliste possède un caractère culturel, sans avoir de tendances politiques bien claires... le mouvement se distingue par sa fidélité à l'État russe et part surtout du point de vue des intérêts sociaux et économiques des paysans

¹ Vienne 1915. Edition du journal polonais « Polen ». publié en allemand par le Comité supérieur polonais.

² *Ib.* page 7.

lithuaniens contre les polonais, comme représentants de la grande propriété... Le mouvement nationaliste lithuanien s'est fortement accru depuis 1904, lorsque l'interdiction de publier des livres en caractères latins fut supprimée... Mais le fond est bien modeste car il n'est nullement question de séparatisme de la part des Lithuaniens. Leurs revendications les plus extrêmes, qui furent exprimées à l'époque des grandes espérances révolutionnaires, ne dépassent pas la demande d'une autonomie limitée, et, dans les rêves des nationalistes, la Lithuanie autonome devait servir de rempart à la Russie d'ouest¹.

De plus il faut remarquer ce qui suit : les Lithuaniens sont un petit peuple dont le nombre ne dépasse pas deux millions d'habitants. Sous la domination polonaise, les couches supérieures ont été polonisées. Comme ces classes sont devenues polonaises, elles s'efforcent de poloniser encore plus la masse du peuple, et dans ce but elles profitent de l'église romaine — les Lithuaniens sont catholiques romains —. Le mouvement nationaliste lithuanien a donc à combattre, d'un côté les efforts de la polonisation, de l'autre les mesures arbitraires des Russes, qui travaillent fréquemment pour les Polonais. Ainsi par exemple, l'interdiction mentionnée par l'auteur d'imprimer des ouvrages lithuaniens en caractères latins a fort peu servi à répandre la culture russe, tout à fait étrangère aux Lithuaniens, mais en empêchant le développement de la littérature lithuanienne, elle a fortement diminué la valeur du rempart naturel du peuple lithuanien contre la polonisation.

Vu ces circonstances, ce n'est guère étonnant si le mouvement nationaliste lithuanien est modeste. C'est plutôt un sujet d'étonnement, qu'en face de deux ennemis mortels la polonisation et la russification, il ait pu résister et même faire des progrès, alors qu'il ne peut compter que sur ses propres forces. L'affirmation de l'auteur que le mouvement nationaliste lithuanien n'a aucune tendance politique est contredite par l'auteur lui-même, puisqu'il convient que les Lithuaniens réclament leur autonomie. Le reproche qui est fait aux nationalistes lithuaniens d'être si fidèles à l'Etat russe qu'ils ne veulent pas entendre parler de séparatisme, mais qu'au contraire ils rêvent de faire de la Lithuanie libre un rempart russe à l'ouest, sied d'autant moins à l'auteur que dans son propre peuple il y a un puissant camp dont les représentants dans les deux chambres du parlement russe ont déclaré, à la face du monde, que le peuple polonais veut être et sera un rempart de la Russie contre le danger prussien.

On comprend trop facilement pourquoi les Lithuaniens ne parlent pas de se séparer de la Russie. Comment un petit peuple pourrait-il réaliser cela contre un empire géant ? *Vana sine viribus ira !* Mais il ne s'en suit pas que les Lithuaniens résisteraient à une séparation de la Russie, une séparation qui

¹ Pages 13-14.

leur apporterait une vraie libération nationale, c'est-à-dire qui la mettrait dans une condition capable de les délivrer non seulement de la russification, mais de les protéger contre les tendances polonisatrices et où leurs qualités individuelles pourraient se développer librement.

Les Russiens-Blancs sont bien plus nombreux que les Lithuaniens, on en compte plus de huit millions, mais leur situation est à bien des points de vue encore plus pénible.

Au point de vue de la langue, ils sont très rapprochés des Ukranien, qui pourtant malgré cela reconnaissent sans réserve leur distinction nationale et même de toutes leurs forces les aident à les développer. Par contre ils sont russifiés d'un côté et polonisés de l'autre, et ici le gouvernement russe travaille encore plus par ses mesures pour les Polonais qu'il ne le faisait en Lithuanie. A l'époque où la Russie-Blanche appartenait à la Pologne, une partie de la population a accepté l'union avec Rome. Cette union a été abolie par le gouvernement russe et les Russiens-Blancs ont été contraints d'entrer dans l'Eglise orthodoxe. Mais la population tenait à cette union et refusait de devenir orthodoxe ; toutefois comme l'Eglise uniate avec son rite slave était interdite, les Russiens-Blancs adoptèrent le culte catholique romain. Mais l'Eglise catholique romaine a toujours eu dans ces districts un caractère national polonais. Les Polonais ont su admirablement profiter de cette circonstance pour poloniser les Russiens-Blancs catholiques. Au lieu de se contenter des particularités nationales ukranien, — ce qui aurait correspondu au véritable esprit catholique, — le clergé catholique polonais prêcha aux Russiens-Blancs que la religion catholique est une religion polonaise et que, puisqu'ils étaient catholiques, ils devaient se considérer comme Polonais. Ainsi nous voyons que l'interdiction par le gouvernement russe de la religion uniate a livré les Russiens-Blancs entre les mains des polonisateurs. Ce procédé de polonisation à l'aide du catholicisme est approuvé avec joie ouverte par M. Wasilewski.

Le mouvement national des Russiens-Blancs est opposé à la polonisation et de l'autre à la russification.

M. Wasilewski en parlant du mouvement nationaliste russe-blanc écrit :

« Depuis quelques années nous avons à faire avec le mouvement nationaliste russe blanc, qui souligne la situation particulière des Russiens Blancs comme nation indépendante. Ce mouvement n'a pu commencer qu'après 1905, lorsque l'interdiction de publier quoi que ce soit en langue russe-blanc a été abrogée. L'agitation ne s'étendit pas beaucoup et les orthodoxes continuèrent à être russifiés, et les Russiens Blancs à être polonisés, d'autant plus que le gouvernement, par peur de voir s'élever un nouveau séparatisme analogue à celui des Ukranien, mettait toute espèce d'obstacles à ce modeste mouvement démocratique » (page 28).

Le lecteur non prévenu conclura de ces explications polonaises que la faiblesse du mouvement nationaliste russe blanc est produit par une série de causes qui peuvent être écartées par une bonne organisation de l'État.

Puis vient le tour des Polonais. Leur nombre dans tout le territoire du « nord-ouest » ne monte pas, selon le calcul optimiste de l'auteur, à plus d'un million et demi. Pour augmenter ce nombre, l'auteur y ajoute d'un cœur léger deux millions de Russiens-Blancs catholiques qui passent pour graviter vers le polonisme, ainsi nous avons déjà millions trois et demi de Polonais dans le « nord-ouest de la Russie ». Comme les Polonais de ce territoire appartiennent aux classes supérieures, l'auteur les regarde comme le seul élément politique digne d'attention.

« Aujourd'hui les Lithuaniens et les Russiens-Blancs n'appartiennent pas à la Russie dans le sens propre du mot, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas Russes dans le sens de la civilisation nationale, parce que l'élément polonais s'y est opposé. Ni les Lithuaniens, ni les Russiens-Blancs ne pourraient résister à la politique russificatrice, si les *Polonais* comme dernier poste avancé de l'occident à l'est ne *veillaient* sur le caractère particulier de la *Lithuanie et de la Russie-Blanche* » (p. 34-35).

Ces paroles font voir la tartuferie de la politique polonaise. Pourtant le lecteur impartial tirera de l'aperçu de M. Wasilewski la conclusion que le seul but des Polonais était de poloniser les Lithuaniens et les Russiens-Blancs. Et en outre M. Wasilewski ose prétendre que les Polonais « veillaient sur le caractère de la Lithuanie et de la Russie-Blanche ».

La tâche principale de l'écrit de M. Wasilewski est, en manipulant les circonstances nationales et culturelles, de préparer une réponse à des questions purement politiques :

Sur qui devra-t-on s'appuyer dans une organisation du pays, à fonder sur de nouveaux principes ?

Quel élément y donne la garantie d'y préserver l'ordre normal ?

Il répond comme suit à ces questions touchant le nord-ouest de la Russie :

Les Lithuaniens sont un facteur d'une fermeté très limitée, car, « même dans le territoire ethnographique purement lithuanien, les éléments les plus influents (les intellectuels, la population urbaine, les grands propriétaires) n'appartiennent pas à la nation lithuanienne » (page 16).

« De quelque manière que nous voulions envisager le développement futur du mouvement nationaliste lithuanien, en ce moment, dans cet instant si important pour l'histoire, elle n'a pas d'importance politique, encore moins au point de vue de l'histoire internationale. C'est pourquoi ce mouvement ne peut former la base de combinaison politique, celles-ci ne doivent reposer que sur la population polonaise et russe-Blanche catholique qui gravite autour du polonisme » (page 29).

« Sans égard à la manière dont se développera à l'avenir la vie intérieure de la Lithuanie et de la Russie-Blanche et au rôle qu'y joueront les divers éléments locaux, les Polonais, dans ce moment critique, y forment le seul élément organisateur dans le sens de la formation d'un Etat » (page 36).

L'auteur veut faire jouer aux Polonais le même rôle dans le sud-ouest de la Russie, c'est-à-dire dans les gouvernements ukraïniens de Volhynie, de Podolie et de Kiev.

« La population polonaise — écrit-il — y est en nombre total et proportionnellement plus faible qu'en Lithuanie et en Russie-Blanche. Néanmoins grâce à sa situation économique et intellectuelle, elle forme un facteur très puissant de la vie locale. Avant tout, une partie très importante du sol lui appartient encore, de plus les Polonais sont nombreux dans les couches les plus riches de la population urbaine, les Polonais sont très nombreux surtout parmi les intellectuels. De plus nous rencontrons en Podolie et partiellement en Volhynie de nombreuses colonies de paysans polonais. Nous devons aussi considérer que les catholiques romains de ces endroits, d'origine ukraïenne, gravitent vers le polonisme; inconscients de leur nationalité, ils identifient nation et religion. Etant donné cela, les Polonais, qui ne forment pas plus que les 10 % de la population¹, représentent ici une très importante force sociale et intellectuelle » (p. 37-38).

L'auteur oppose à la « force » polonaise la « faiblesse » ukraïenne. « En étudiant les conditions nationales et politiques du pays, il faut aussi prendre en considération le mouvement ukraïen, quoiqu'il ait été jusqu'ici très faible, surtout sur la rive droite du Dnieper » (pages 38-39).

Le mouvement ukraïen est trop fort et trop connu des cercles politiques en Europe pour que nous ne regardions pas comme superflu de le décrire et d'entrer dans une polémique sur les prétentions de l'auteur. Nous ne voulons établir que quelques points.

Pour refuser au mouvement ukraïen toute importance dans les trois gouvernements susdits, l'auteur se fourvoie en avouant que ce mouvement possède une certaine force, mais seulement à gauche du Dniepre. Nous croyons qu'il suffit de démasquer cette « méthode » de l'auteur.

Nous avons déjà vu qu'en Russie-Blanche M. Wasilewski compte tous les catholiques romains comme Polonais. Il fait de même pour les Ukraïniens. Au contraire, s'il est un fait certain, c'est que même parmi les grands propriétaires terriens au sein desquels la polonisation avait poussé ses plus profondes racines, il se manifeste depuis un demi-siècle un courant en faveur de la nation ukraïenne; il y a dans cette catégorie des personnages qui ont joué et jouent encore un rôle distingué dans le mouve-

¹ Nous parlerons plus loin de ces « statistiques polonaises ».

ment ukrainien. On peut d'autant moins déclarer que tous les catholiques appartiennent aux classes polonaises.

Les descriptions suivantes de l'auteur sont excessivement tendancieuses. Un point très sérieux en ce moment, c'est que les Ukranien de Russie sont orthodoxes, qu'ils appartiennent à la religion officielle.

« La religion commune avec les Russes affaiblit en eux non seulement la conscience de leur caractère particulier, mais elle est aussi un fort lien entre eux et l'Etat russe » (page 40).

Au contraire il est certain que l'Eglise ukrainienne orthodoxe s'est toujours opposée au centralisme ecclésiastique russe. Quoique l'autonomie ukrainienne ait été détruite, la Russie n'a pas pu déraciner les traditions nationales parmi les Ukranien. Il suffit de dire que le clergé de Podolie et de Volhynie a réclamé l'introduction de la langue et l'enseignement de la littérature ukrainiennes dans les séminaires ecclésiastiques et l'autorisation de se servir de la langue ukrainienne dans les Eglises. Il faut aussi remarquer qu'un ecclésiastique était un des leaders du club ukrainien de la seconde Douma. De tout cela on peut conclure que si l'Eglise orthodoxe en Ukraine était délivrée du centralisme ecclésiastique russe, elle ne soupirerait nullement après lui, mais qu'elle s'organiserait comme Eglise nationale indépendante, comme nous le voyons en Roumanie et dans d'autres Etats balkaniques.

Le but que l'auteur veut atteindre en rabaisant l'importance du mouvement ukrainien peut se déduire de sa conclusion :

« Tout cela montre qu'à présent l'élément orthodoxe ukrainien ne peut en aucun cas servir de base à des combinaisons politiques dans l'intérêt de l'ouest et que de longues années passeront avant que cet élément ait la conscience de son indépendance et de son caractère national en face du monde orthodoxe russe » (page 41).

On sait depuis longtemps que le plus grand désir des Polonais c'est que le peuple ukrainien n'arrive jamais à avoir une valeur sur son propre sol...

Outre les trois gouvernements ukranien déjà nommés, il y a encore un territoire ukrainien qui appartient au gouvernement général de Kiev, c'est le pays de Kholm qui, il y a quelques années, fut séparé de la Pologne russe et organisé en gouvernement séparé. Les Polonais se sont opposés de toutes leurs forces à cette séparation et ils l'appelèrent le quatrième partage de la Pologne. Si le pays de Kholm n'est pas mentionné dans l'écrit de Wasilewski, c'est que les Polonais, malgré la séparation, le considèrent comme partie intégrale du royaume de Pologne, indivisible selon eux. Pourtant il faut à propos de Kholm établir ceci :

C'est un territoire historique ukrainien, partie intégrale de l'Etat de Halych-Volhynie, laquelle a conservé jusqu'ici son caractère national historique, malgré les efforts faits pendant long-

temps pour la poloniser ou la russifier. L'élément ukrainien y a été persécuté cruellement pendant la dernière moitié du XIX^e siècle, surtout à cause de sa religion uniata. Celle-ci fut supprimée par le gouvernement russe et les Ukrainiens uniates furent inclus de force dans l'Eglise orthodoxe officielle. Les habitants de Kholm furent soumis à un vrai martyre à cause de leur foi uniata et il y eut encore la polonisation. Car, lorsque l'Eglise uniata avec son rite slave fut interdite, ils passèrent au catholicisme romain par attachement au catholicisme. Alors les prêtres polonais leur prêchèrent que la religion catholique était la religion polonaise et que, puisqu'ils étaient catholiques à présent, ils devaient aussi se faire Polonais. Bref, ici se répéta le même procédé de polonisation de l'élément ukrainien par l'abus du catholicisme dans un but de nationalisme polonais, comme M. Wasilewski l'avait déjà décrit pour les Russiens-Blancs et de même aussi les Polonais considèrent tous les Ukrainiens catholiques du pays de Kholm comme des Polonais. Mais en réalité le nombre des Polonais dans le gouvernement de Kholm ne dépasse pas les 20 % de la population et toutes les visées des Polonais sur ce pays doivent être mises sur le même rang que leurs prétentions sur d'autres territoires ukrainiens.

L'idée fondamentale de l'œuvre de M. Wasilewski est donc que dans les territoires ukrainiens, russiens-blancs et lithuaniens, où l'offensive des empires centraux se développe, les Polonais seuls peuvent être considérés comme un élément capable de s'organiser, et pourtant ils ne forment qu'une petite minorité dans ces pays; dans les gouvernements ukrainiens sur la rive droite du Dniepre, ils forment même une minorité qui tend à disparaître. L'auteur veut faire croire qu'après la séparation de ces territoires de la Russie, seul un Etat polonais peut être établi, auquel les Ukrainiens, les Russiens-Blancs, les Lithuaniens devront se soumettre.

Pour caractériser la pensée politique polonaise, il faut ajouter que M. Wasilewski, publiciste distingué, appartient au parti socialiste polonais de Russie (Polska Partya Socjalistyczna — P. P. S.). Parmi ses œuvres politiques on en trouve aussi une qui a pour titre: *Les nationalités opprimées par le tzarisme*, où il prêche que tous les peuples opprimés par ce tzarisme, mais surtout ceux qui sont limitrophes de la Pologne, les Ukrainiens, les Russiens-Blancs, les Lithuaniens doivent s'unir aux Polonais contre l'ennemi commun, le tzarisme, pour arriver à la liberté. Voyons à présent ce que le leader socialiste veut dire. Au moment où les peuples susdits seront vraiment délivrés, il demande aux libérateurs, les puissances centrales, de remettre ces populations à la domination exclusive de la minorité en train de disparaître des grands propriétaires fonciers polonais. Le point de vue politique socialiste, c'est que le pouvoir politique doit appartenir à la minorité. Le point de vue économique du socialisme c'est

que la grande propriété est une classe à combattre au point de vue de la justice sociale, mais le socialisme polonais demande que dans les pays ukraniens, russiens-blancs et lithuaniens les grands propriétaires fonciers deviennent les seuls maîtres de ces peuples. Voilà la justice politique et sociale des socialistes polonais à l'égard des peuples soumis anciennement à la Pologne !

2° *Etat polonais indépendant.*

Ce que M. Wasilewski indique seulement dans son esquisse ethnographique, un autre publiciste polonais M. Guillaume Feldmann, rédacteur de la revue mensuelle progressiste *Krytyka* (de Cracovie), démocrate radical, très rapproché des idées socialistes, explique le programme politique du peuple polonais dans la guerre actuelle, dans son œuvre : « L'Allemagne, la Pologne et le danger russe ¹ ».

Les puissances centrales, après avoir battu complètement la Russie, devront donc établir un Etat polonais indépendant dont M. Feldmann décrit la superficie et les frontières, dans la quatrième partie de son œuvre. Après avoir décrit la situation de la population dans la « Pologne du Congrès », il continue :

« Avant le partage de la Pologne, la Lithuanie et la Ruthénie étaient unies à ce pays. La Lithuanie comprend les gouvernements de Vilna, de Kovno, de Grodno, de Vitebsk, de Minsk, de Mohilef, avec les capitales du même nom ² ».

La Ruthénie s'étend sur les provinces de Podolie, de Volhynie

¹ Avec une préface du Dr Alexandre Bruckner, professeur de l'Université de Berlin, 1915. — Nous ne pouvons nous laisser aller ici à une critique de l'œuvre complète de Feldmann, mais nous considérons qu'il est nécessaire de faire remarquer ce qui suit : Ce livre est au fond une réfutation d'un volume publié à Lvof en 1908 et écrit par le leader panpoloniste Roman Dmowski, lequel passe pour être le fondateur et leader du camp polonais russophile. L'œuvre de Dmowski est intitulée : « L'Allemagne, la Russie et la question polonaise » ; l'auteur y décrit la Pologne comme un rempart du slavisme et surtout de la Russie contre le péril germanique et en conséquence il réclame pour son peuple une situation politique qui lui permette de remplir sa mission de « glacis de la Russie à l'ouest ». — M. Feldmann au contraire se sert des mêmes phrases pour représenter la Pologne comme le rempart de l'ouest, surtout de l'Allemagne contre le péril russe et dans ce but il réclame le rétablissement d'un Etat polonais indépendant. Il faut remarquer que M. Feldmann — évidemment par une intention politique — cherche à rabaisser la signification du camp russophile dans la Pologne russe et passe simplement sous silence l'existence de ce parti en Galicie. — Voir encore la brochure *Documents du russophilisme polonais*. Avec une introduction : « La propagande russe et ses partisans polonais en Galicie », par Michel Lozynsky, Dr en droit, publiée par le Conseil général ukrainien en Autriche. Berlin, 1915. — En commission chez Karl Kröll. Berlin, page 14.

² Sous le nom de Lithuanie, l'auteur comprend la Lithuanie, dite historique, qui embrassait le territoire ethnographique lithuanien et russe-blanc. Ce territoire s'appelle dans la terminologie administrative russe « territoire du nord-ouest ».

et l'Ukraine proprement dite qui ont pour chefs-lieux Jytomir, Kamienets-Podolski et Kief¹.

Les Polonais forment dans ces provinces, qui étaient anciennement la *Pologne orientale*, l'élément permanent à côté des Lithuaniens et des Ruthènes, mais ils les surpassent bien par la tradition, l'instruction et la fortune.

Ainsi les territoires ukraniens, lithuaniens, russiens-blancs, qui sont infiniment plus étendus que le territoire polonais, sont, pour le démocrate-radical Feldmann, seulement la Pologne orientale !

Nous demandons qu'elle différence il y a, au point de vue du droit des peuples, entre M. Feldmann et le gouvernement russe qui, niant la caractéristique nationale de ce territoire, les désigne sous le nom de Russie occidentale ?

Voyons à présent comment M. Feldmann établit le caractère polonais de ces territoires.

« La province de Vilna contient 26,5 % de Polonais, mais les 60,3 % de la propriété foncière est entre leurs mains. La province de Kovno contient 11,4 % de Polonais qui possèdent le 63,2 % de la propriété foncière. Dans la province de Grodno, les Polonais forment le 17 % de la population et possèdent le 44 % du sol. La province de Minsk compte 11 % de Polonais qui sont les maîtres du 37 % de la propriété foncière individuelle. La province de Mohilev montre 3 % de Polonais avec le 28 % de la propriété individuelle. Dans la province de Witebsk, les Polonais font le 8,6 % et possèdent le 39 % de la propriété foncière particulière.

» Dans les provinces ruthènes, la population polonaise se divise comme suit : Volhynie, 10,5 % de Polonais avec 45,7 % de propriété privée. Podolie, 8,9 % avec 53 % de la propriété privée. Ukraine (c'est-à-dire le gouvernement de Kief) 3,2 % de Polonais avec 41 % de la propriété foncière individuelle. »

Quant aux chiffres donnés, il ne faut pas leur accorder une trop grande confiance. Ainsi la proportion des Polonais en Volhynie n'est que de 6 %, en Podolie de 2 %, dans le gouvernement de Kief aussi 2 %². Si nous comparons ces chiffres avec ceux de M. Feldmann, nous voyons combien sa statistique est falsifiée en faveur des Polonais. La cause de ce secret statistique nous a été découverte par M. Wasilewski : tout ce qui est ou fut catholique est compté comme Polonais. Il faut toujours avoir cela devant les

¹ D'après la terminologie en usage en Pologne, on appelait Ukraine seulement le territoire frontière qui forme à présent le gouvernement de Kief. C'est de cette terminologie que se sert M. Feldmann, appelant le gouvernement de Kief l'Ukraine proprement dite. A présent, on nomme Ukraine tous les territoires habités par les Ukranien : L'emploi de la réelle terminologie polonaise Ukraine, Ukranien, ne peut que troubler les esprits, c'est peut-être ce que se proposait M. Feldmann ?

² *Ukraina und die Ukrainer* von Dr. Stefan Rudnyckij, Privatdozent der Geographie an der Universität Lemberg, Wien 1914. P. 6.

yeux pour ne pas être induit en erreur par les statistiques polonaises.

Et à présent, abstraction faite des statistiques « embellies », le *principe lui-même!* Donc 3 ou 4 % de Polonais dans les trois gouvernements ukraniens devront exercer une autorité absolue sur des millions d'Ukranien? L'antique territoire ukranien doit être regardé comme la « Pologne orientale » parce qu'environ le 45 % de la propriété foncière privée (donc seulement d'une minorité) se trouve entre les mains des Polonais par suite d'une conquête ancienne du royaume de Pologne et de l'état arriéré des conditions agraires. On se demande dans quel siècle nous vivons pour qu'il soit possible de prêcher de tels principes politiques? Nous devons rappeler à M. Feldmann, radical teinté de socialisme, que nous avons depuis longtemps laissé derrière nous le servage aboli en 1861. Ce n'est que dans un état de servage, où les droits politiques et le droit des hommes ne sont qu'un privilège des seigneurs fonciers, qu'on peut avancer de pareils principes¹, mais pas au XX^e siècle où nous avons le suffrage universel indirect et où nous voyons les puissances centrales marcher vers une certaine socialisation de l'ordre social.

Voici la conclusion de M. Feldmann : « La Pologne russe et les pays limitrophes, autant qu'ils sont de culture et de tradition polonaises et montrent une certaine proportion de catholiques et de propriété foncière polonaise, permettent d'appeler à la vie un Etat polonais, sinon avec son ancienne splendeur et son ancienne étendue, mais pourtant avec une vingtaine de millions d'habitants et une communication sur la mer baltique (vers Polanyen, où le pays ethnographiquement est polonais). Au point de vue militaire, cela donnerait au bout de quelques années environ 2 millions de soldats qui seraient, au besoin, capables de remplacer l'aide italienne ou roumaine. Politiquement parlant, c'est le meilleur et même le seul rempart contre le Tsarisme » (pages 79-80).

M. Feldmann cherche à embellir d'une phraséologie libertaire ses demandes qui doivent être énergiquement condamnées au point de vue du principe de la liberté des nationalités. En se rapportant aux idées de l'écrivain politique allemand, le Dr Paul

¹ Cet écrivain applique ces principes exclusivement aux peuples subjugués autrefois par la Pologne, mais il n'en fait pas un usage général, car tandis qu'il donne le nombre d'Allemands dans la Pologne du Congrès, il se tait sur la part du capital allemand dans la production du pays. Il proteste aussi contre la déclaration faite dans le 22^{me} fascicule du *Germanisme à l'Etranger* que les Allemands, en Pologne russe, verraient avec défaveur l'annexion des gouvernements à demi germanisés de Petrikau et de Kaliche avec les districts industriels de Lodz, Tsentokhau, Sosnovitz. En réfutant cette déclaration, M. Feldmann écrit : « L'auteur nomme des susdits gouvernements à moitié germanisés, mais voici les chiffres qu'on peut opposer à cette prétention : Dans le gouvernement de Petrikau, la proportion des Allemands est de 12,9 % dans celui de Kaliche 8,8 %. Les conditions ne sont plus favorables qu'à Lodz, mais un îlot ne peut servir de mesure de comparaison (page 77, note). Mais le territoire ukranien en question, puisqu'on n'y trouve que le 3 ou 4 % de Polonais, doit être regardé comme la Pologne orientale et être annexée à la Pologne comme la Lithuanie et la Russie-Blanche.

Rohrbach, qui voit le but de la guerre actuelle et même de la prochaine guerre contre la Russie, le démembrement du colosse russe dans ses parties naturelles, historiques et ethnographiques ¹, M. Feldmann ajoute :

« L'idée générale de M. le Dr Rohrbach met vraiment le doigt sur la blessure et explique d'une façon moderne les demandes assez anciennes de politique prévoyante... L'écrivain de ces lignes a aussi fait de la propagande en faveur de cette idée dans la revue *Krytyka* qu'il rédige. Mais on ne peut agir de la même façon dans la paix, alors qu'on croit avoir devant soi de longues années pour l'agitation et les préparatifs, qu'en temps de guerre où l'on brandit d'une main l'épée et de l'autre la plume pour fixer les conditions de paix au moment opportun.

« On ne peut octroyer de nouveaux Etats ! Pour la création de tant d'Etats, l'écrasement irréparable de la Russie serait la condition inéluctable. Est-ce que ces désirs pourront être réalisés ? Et si cela se pouvait, on aurait encore à envisager une autre difficulté plus sérieuse. Un Etat est un organisme, non une machine ; il doit croître de lui-même et arriver à maturité ; un peuple mal mûr, qui ne représente qu'un matériel ethnographique, ne peut en un jour, pas même en une génération, former un Etat. Le récent exemple de l'Albanie en est une preuve patente. Si nous avons en vue non une individualité politique déterminée qui a déjà montré de son côté sa maturité, nous faisons de la politique doctrinaire, non de la politique pratique. Les idées de M. Rohrbach peuvent et doivent être un programme pour l'avenir ; il faut donc insister énergiquement sur l'autonomie nationale des peuples subjugués par la Russie ; la Finlande, l'Ukraine, etc. doivent aussi réclamer leur indépendance, mais le voisin le plus rapproché de la Prusse, lequel a formé son individualité historico-politique et qui est capable de vivre en Etat, dont l'existence est un tampon entre la Prusse et la Russie, le plus important est encore la Pologne » (Voir p. 73-74).

Et à un autre endroit :

« Seule une Pologne indépendante peut servir d'exemple aux autres peuples qui souffrent sous le joug des Tsars et leur faire voir comment l'œuvre de libération peut être appliquée » (P. 86).

Nous admettons la vanité de M. Feldmann où il se met au rang d'une politique pénétrante et voudrait faire croire qu'il possède en sa personne le génie d'un Bismarck et d'un Moltke. L'auto-réclame est une affaire de goût ! Nous lui accordons aussi ses explications de Mentor sur les principes sociologiques de l'Etat. Nous savons bien ce qu'il voulait dire : que parmi les peuples soumis à la Russie, seuls les Polonais sont mûrs pour former un

¹ Les parties, selon Rohrbach, sont la Finlande, les provinces baltiques, la Lithuanie, la Pologne, la Bessarabie, l'Ukraine, le Caucase, le Turkestan. Ce qui reste, la Grande Russie ou Moscovie et la Sibérie, qui dans sa partie occidentale ne forme qu'une prolongation de la Grande Russie, se tient naturellement ensemble

Etat, seuls ils sont capables d'une vie politique ; c'est un point de vue qui indique seulement la folle vanité des Polonais.

Nous voulions seulement montrer comment M. Feldmann, sous le masque d'un ami de la liberté, prêche la politique de subjection. Oui, c'est pour la libération de tous les peuples soumis au joug russe ; il a prêché ces idées pendant des années, il veut que l'exemple de la Pologne leur soit un exemple éclatant, mais, en passant, les puissances centrales doivent soumettre plusieurs de ces peuples aux Polonais qu'on veut délivrer. On demandera donc à M. Feldmann comment l'Ukraine, la Russie Blanche ou la Lithuanie pourront arriver à l'indépendance politique. Sera-ce peut-être par le démembrement de la Russie dans ses parties constitutives, naturelles, historiques et ethnographiques ?

Pour gagner l'opinion publique à l'organisation d'un Etat polonais prêché par lui, M. Feldmann adresse ces paroles à « l'idéalisme allemand » :

« Grande et puissante est l'influence d'une pensée mondiale ! La reconnaissance de la valeur de l'Angleterre, dont ce pays jouissait, dut être autant attribuée au fait que les intellectuels rattachaient toujours la Grande Bretagne à l'idée de constitutionnalisme. Est-ce que la sympathie pour la France ne vient pas souvent de la gratitude souvent inconsciente pour les droits de l'homme ?

Seul un aveugle ou un homme qui veut l'être pourrait omettre ce que l'Allemagne a déjà fait pour l'humanité. En effet, l'idée de nationalité est un enfant spirituel de l'idéalisme allemand de Herder, et la guerre de délivrance allemande. Peut-on admettre que l'Angleterre qui a subjugué le plus grand nombre de nations, et la Russie qui opprime le plus grand nombre de peuples, jusqu'à présent, de la façon la plus honteuse, s'emparent de cette idée, de cette propriété allemande ?

« ... Il s'agit d'un grand mouvement moral, d'une nouvelle vague du vrai idéalisme allemand qui, une fois, a gagné à l'Allemagne l'admiration et la sympathie de tout le monde civilisé et qui à présent rajeuni, pourvu de moyens modernes de réalisation (car le « militarisme » allemand conduit proprement à la socialisation !) s'accorde parfaitement avec les besoins et les intérêts d'une politique pratique. La reconnaissance du principe des nationalités ne peut être qu'avantageux aux Allemands. L'Allemagne ne veut exister en Europe que comme un Etat national... Il n'est pas si facile à l'Angleterre de reconnaître consciemment les principes des nationalités, car elle devrait montrer que les Irlandais, les Hindous, les Egyptiens, etc. sont contents de leur sort. La Russie pourrait d'autant moins l'appliquer, car les Polonais, les Finlandais, les Lettons, les Arméniens, etc., etc. suivraient leur propre voie » (P. 95-97).

Où l'idéalisme allemand devrait reconnaître le principe des nationalités, M. Feldmann considère qu'il vaut mieux que les Polonais emploient envers les autres peuples, le principe de l'asser-

vissement ! L'Allemagne doit se garder de violer le principe des nationalités par l'annexion d'une part du territoire polonais conquis par elle sur la Russie, car outre qu'il irait à l'encontre de l'idéalisme allemand, l'exemple de l'Angleterre et de la Russie auxquelles la question des nationalités donne tant de fil à retordre, devrait l'en détourner. Mais la Pologne saura bien tenir la bride aux Ukranien, aux Russiens-Blancs, aux Lithuaniens pourvu que les puissances centrales l'aident à les subjuguier ! Voilà ce que veut l'« idéalisme » polonais, fidèlement décrit par le démocrate-radical Feldmann teinté de socialisme !

(A suivre).

A. J.

Pays de Kholm et de Volhynie.

Territoires ukraniens russes occupés par les troupes austro-allemandes.

CONTENU

1. Histoire du pays de Kholm jusqu'à la domination russe.
2. Le pays de Kholm sous la Russie.
3. Les troupes russes dévastent et dépeuplent les pays ukraniens dans leur retraite.
4. Avec quoi sont venus les conquérants et comme ils ont été reçus par la population.
5. La légion polonaise dans les territoires ukraniens.
6. Organisation de l'administration dans les pays occupés.
7. Comment les droits nationaux des Ukranien ont été assurés.
8. Ce que les Ukranien attendent des conquérants.

Les troupes austro-allemandes ont déjà occupé un espace assez grand des territoires ukraniens appartenant à la Russie avant la guerre. Ce terrain équivaut à 48.000 kilomètres carrés, avec un million huit cent mille habitants. Presque tout le gouvernement de Kholm, la partie méridionale des gouvernements de Grodno et de Minsk, et une partie du gouvernement de Volhynie sont habités par une masse compacte d'Ukranien. Ces terres non seulement ethnographiquement, mais aussi historiquement et culturellement forment une partie intégrale de la grande Ukraine qui s'étend des Carpathes au Caucase.

Ces territoires occupés sont plus rapprochés de la Galicie que des autres territoires ukraniens en Russie.

Il fut un temps où ces terres occupées formaient, avec la Galicie, un état organique séparé et indépendant, la principauté de Halitch-Vladimir. Dans la suite, ces territoires ukraniens occidentaux ont appartenu à la Pologne ; à la chute du royaume de

Pologne, la Galicie est tombée en partage à l'Autriche et le pays de Kholm, d'autres territoires ukraniens, situés à l'est, furent également réunis avec le reste de l'Ukraine, qui se trouvait déjà sous la domination russe.

Dans le pays de Kholm et en Galicie eut lieu l'union de l'église orthodoxe ukranienne avec Rome, de là l'église uniате. Celle-ci s'est fortifiée et est devenue l'église nationale de la Galicie orientale. A Kholm, dans la deuxième partie du XIX^me siècle, elle a été supprimée brutalement par le gouvernement russe. L'histoire nous enseigne que cette partie des terres occupées a déjà appartenu une fois à la Hongrie et à l'Autriche, c'est-à-dire aux Etats qui forment actuellement la monarchie dualiste des Habsbourg. Ainsi la Volhynie et Kholm voient de nouveau les armées austro-hongroises ; de nouveau elles sont gouvernées par les administrateurs militaires de ces pays-là.

Dans quelles conditions ces armées ont-elles trouvé les territoires qu'elles occupaient ? Qu'ont-elles apporté à la population ? Comment cette population les a-t-elles reçues ? Que peut-elle encore attendre des conquérants ? Cet article s'efforce de répondre à ces questions. Mais avant tout il faut connaître l'histoire de ces pays occupés, surtout celle du pays de Kholm, qui est pour ainsi dire l'histoire des terres avoisinantes.

I. — Histoire du pays de Kholm jusqu'à la domination russe.¹

Le pays de Kholm, dans le cours des siècles, a changé plusieurs fois de frontières et de nom. La partie méridionale en était appelée très anciennement « Tcherviensky gorodi » (les villes de Tcherven) d'après la ville de Tcherven ; à partir du XII^me siècle le pays prit le nom de duché de Kholm ou de pays de Kholm, d'après la nouvelle capitale, Kholm ; dans les temps plus récents, il formait la partie du gouvernement de Lublin nommé pays de la Vistule, ou bien une partie du royaume de Pologne. La partie septentrionale s'appelait le pays de Dorohytchyn d'après sa capitale ; ensuite on la nomma Pidlache du mot Lach, c'est-à-dire Polonais, parce qu'elle se trouvait en Podlachie, à proximité des Polonais ; dans les temps nouveaux, elle fut incorporée au gouvernement de Siedlets. En 1912, les deux parties furent réunies par une loi spéciale de la Douma en un gouvernement de Kholm. Sous le nom de pays de Kholm, nous entendons les deux parties du pays, aussi bien le véritable pays de Kholm que la Podlachie. D'après le fleuve Boug, ce pays s'appelle aussi le pays du Boug.

Les frontières du gouvernement de Kholm, telles qu'elles furent tracées par la loi de la Douma, sont : à l'est et au nord le

¹ *Pays de Kholm*. Confins occidentaux du territoire Ukranien. Edition « Ligue pour la libération de l'Ukraine ». Lemberg 1915.

Kholm est l'orthographe française, Cholm est l'orthographe polonaise et allemande.

fleuve Boug, qui le sépare des gouvernements de la Volhynie et de Grodno ; à l'ouest, les gouvernements de Siedlets et de Lublin ; au sud, la Galicie, plus spécialement les districts de Nisko, Lant-sout, Perevorsk, Yarolslaff, Rava rouska, Sokal.

Passons à l'histoire de ce pays.

Dans le pays sur les rives du Boug, dans les temps les plus reculés, habitaient les *Doulibes*, l'une des tribus ukrainiennes (rousses). La capitale en était Tcherven sur le fleuve Houtchva (aujourd'hui le village de Tchermno) ; c'est d'après lui que tous le pays au-delà du Boug s'appelait « les villes de Tcherven ». (Plus tard ce nom fut imposé à la Galicie qui s'appelât alors « Tchervona Rus »). Pendant quelque temps, il fut sous la domination des Avars, bandes nomades d'Asie. Dans le X^{me} siècle la domination passa aux Polonais.

Dans ce temps-là, un puissant Etat ukrainien existait déjà à Kiev, sur le Dniepre. Lorsque les tribus sauvages d'Asie eurent occupé les routes vers le sud et l'est, les princes de Kiev durent chercher à l'ouest de nouveaux pays pour leur Etat. En 981 le duc Volodymir-le-Grand entreprit une expédition militaire contre la Pologne et occupa Peremychl, Tcherven et d'autres villes au delà les frontières occidentales. En unissant le pays du Boug à Kiev, on le sauva de la domination polonaise et d'une polonisation inévitable ; le pays de Kholm devint une partie de la Grande Ukraine.

Mais la Pologne ne voulait pas renoncer aux villes de Tcherven. Après la mort de Volodymir-le-Grand, le duc polonais Boleslas les réoccupa en 1018. Ce n'est qu'en 1831 que le duc de Kiev, Yaroslaff-le-Sage entreprit une grande expédition à l'ouest et réunit de nouveau ce pays avec l'Etat de Kiev.

Après le partage de l'Etat de Kiev, le pays du Boug fut réuni avec la Volhynie en duché de Vladimir. Ensuite et pour peu de temps, le pays de Tcherven se sépara et constitua le duché de Tcherven. Le pays de Dorohytchyn appartient au pays de Berest ; dont plus tard il se sépara.

Ce n'est que sous la dynastie des Romanovitch que le pays du Boug commença à jouer un rôle historique. Le premier duc Romain Mstyslavitch qui réunit la Volhynie avec la Galicie (1191-1205) s'intéressait particulièrement aux pays de l'ouest ; mais ses expéditions à l'ouest et vers le nord, en Pologne et en Lithuanie, lesquelles avaient pour but d'affermir et d'élargir le pays du Boug, n'eurent point de succès.

Les fils de Romain, *Danylo* (1205-1264) et Vassylko suivirent l'exemple de leur père, mais ils eurent beaucoup de peine à conserver leurs propres territoires. En 1214 le duc polonais Lechko occupa les villes de Tcherven. Le duc Konrad de Masovie occupa Dorohytchyn et le céda à l'Ordre des chevaliers teutons. Les jeunes princes durent lutter pour la possession de leur patrimoine. En 1219 Danylo fit une expédition avec son frère

contre Lechko et prit Ouhrovesk, Verechtchyn, Stolpie, Komiff et toute l'Ukraine dit le chroniqueur. Ainsi la dynastie des Romanovitch regagna le pays de Tcherven. Pour s'assurer la domination pour l'avenir, Danylo choisit pour sa capitale Ouhrovesk (aujourd'hui Ouhrousk) à l'embouchure de l'Ouhorka. Il réunit, en 1234, le pays de Tcherven avec la Galicie pour assurer une organisation unie ; en 1238, il réunit également Dorohotchyn, qu'il reprit aux chevaliers allemands, avec la Galicie. Danylo voulut pousser sa frontière plus à l'ouest, jusqu'à la Vistule, et en 1243 il fit avec son frère une expédition contre le pays de Lublin. Après un long siège, Lublin se rendit et les ducs en prirent possession ; mais quelques années après, la Pologne regagna le pays de Lublin.

En 1253 Danylo accepta l'union avec Rome et reçut du Pape Innocent la couronne royale. Le couronnement auquel assista le nonce du pape Opiz eut lieu à Dorohytchyn.

C'est alors qu'eut lieu la fondation de *Kholm*, capitale du pays du Boug. En 1240, les Tartares pénétrèrent dans les pays ukraniens et détruisirent toutes les anciennes cités ; alors Danylo songea à transporter le centre de l'Etat dans les pays plus tranquilles du nord. Sur une colline boisée et entourée de prés (kholm : colline) le duc fonda sa capitale. De là le nom de pays de Kholm (Kholmchtchyna).

Mais la capitale ne fut pas longtemps florissante. En 1255 un incendie terrible détruisit la ville et l'on dut reconstruire tous les grands bâtiments. Ensuite les Tartares l'assiégèrent et ravagèrent les environs.

Danylo mourut en 1274. Il fut enterré à Kholm, dans la nouvelle église de la Vierge. Son règne est l'époque d'or de l'histoire du pays de Kholm ; au nom de ce grand roi s'attachent les plus beaux jours du pays du Boug, qui ne vit plus jamais une si grande prospérité et tant de gloire.

Après la mort de Danylo, son fils Chvarno régna (1264-1269) et devint pour quelque temps souverain de la Lithuanie, il fortifia par ce fait très sensiblement l'Etat des Romanovitch ; mais sa mort prématurée l'empêcha d'achever ses projets. Sous la domination de Lev (1269-1301), troisième fils de Danylo, il y eut une longue guerre avec les Lithuaniens et ceux-ci conclurent avec le duc une paix pour de longues années. Lev voulut reprendre les projets de Romain et de Danylo et élargir le duché jusqu'à la Vistule. Il assiégea deux fois Lublin, prit cette ville en 1290 et y laissa une garnison. Le fils de Lev, Youri (1301-1308) transporta la capitale à Vladimir de Volhynie et s'inquiéta moins du pays de Kholm. En 1302, les ducs polonais s'emparèrent de Lublin. Sous Lev, fils de Youri (1308-1323) le pays du Boug eut une nouvelle perte à déplorer : Le duc de Lithuanie, Gedemin, occupa le pays de Dorohytchyn en 1320. Le dernier duc de la famille des Romanovitch, Youri II Boleslas (1323-1340), essayait à l'aide des Tartares de reprendre Lublin, mais sans succès.

En 1303 fut fondé à Halitch une nouvelle métropole, l'éparchie de Kholm fut alors détachée de Kiev et soumise au métropolitain de Halitch.

Après la mort du dernier duc de Halitch (1340) le pays de Kholm passa sous la domination du duc de Lithuanie, Lubart (1340-1352). Les ducs de Lithuanie ne touchaient pas à l'organisation locale et gouvernaient le pays comme prince d'Ukraine. Une langue mêlée d'ukrainien et de russe-blanc fut la langue officielle, la religion orthodoxe avait la prépondérance.

Mais il y avait encore deux Etats qui voulaient se partager la succession des pays ukraniens, la Pologne et la Hongrie; une guerre terrible commença; elle dura avec des interruptions, cinquante ans. Tantôt l'un, tantôt l'autre de ces pays eut le dessus. D'abord le duc de Lithuanie, Lubart et son successeur Youri Narymountovitch (1352-1377) purent s'affermir dans leur domination, ensuite la Hongrie en prit la possession et garda le pays dix ans, enfin la Pologne occupa la Galicie et le pays de Kholm en 1387. Plus tard le duc d'Ukraine-Lithuanie Svidrigaïlo 1431-1433 essaya de reprendre le pays aux Polonais, y envoya son armée et tenta de soulever les habitants, mais sans succès et le pays resta à la Pologne.

Le pays de Dorohytchyn passa sous la domination de la Lithuanie en 1320; il appartint quelque temps aux ducs de Masovie, en 1569, à la veille de l'union de Lublin, il fut également réuni à la Pologne.

Sous la domination polonaise, le pays était divisé comme suit: 1) les districts de Kholm, Krasnostav, et Hroubechiv formaient le pays de Kholm qui faisait partie du département russe (ukrainien); 2) le district de Grodno était une partie du département de Belz; 3) les districts de Dorohytchyn et de Melnik appartenaient au département de Pidlasie; 4) les environs du pays du Boug près de Berestié (Brest) resta à la Lithuanie comme partie du département de Berestié. Sous la domination de la Pologne qui posséda le pays de Kholm jusqu'en 1772; le pays fut ruiné économiquement et culturellement et polonisé par la force.

Les Polonais régnaient, mais les UkranienS défendaient avec énergie leurs droits. Introduction du servage (1477).

Plus tard, le paysan ukrainien devint un simple instrument de travail pour la noblesse polonaise; il tomba en décadence et perdit toute signification dans la vie nationale.

Les villes aussi étaient entravées dans leur développement; elles n'avaient aucune représentation aux diètes polonaises, dans quelques villes les citoyens n'étaient pas même admis à l'administration locale et la population était souvent exposée à des persécutions religieuses.

Les UkranienS ont beaucoup perdu, dans ce temps-là, par les discordes sociales et religieuses. La noblesse ukrainienne

abandonna la religion des ancêtres, acceptant la religion romaine se polonisa. Les anciennes familles des Goraiski, Kerdeievytch, Vevechtchynsky et d'autres devinrent polonaises. En même temps le clergé du rite orthodoxe perdait son influence ; en 1533, le roi de Pologne reprit trois villages qui appartenaient à l'évêque orthodoxe de Kholm et les donna à l'évêque romain.

A la fin du XVI^e siècle commença une nouvelle période de progrès pour le pays de Kholm. Un mouvement qui avait pour but de défendre la nationalité ukrainienne et de répandre l'instruction agita l'Ukraine ; dans toutes les villes, à Bilsk, à Lublin, à Zamost, à Kholm, on tenta des confréries qui se chargeaient de l'instruction primaire et de la fondation d'écoles.

Il existait depuis longtemps des écoles ukrainiennes dans le pays de Kholm, elles étaient ordinairement attachées aux églises ou aux couvents. Ainsi, déjà en 1550, il existait à Krasnostav une école, attachée à l'église de la Trinité, à Kholm en 1583, dans un couvent. Les confréries élevèrent cette instruction à un plus haut degré, elles fondaient des écoles avec de larges programmes et tâchaient d'avoir des professeurs parouss d'une instruction supérieure. C'est la Galicie qui aidait le pays de Kholm dans ce travail, surtout la confrérie des bourgeois de Lemberg.

En même temps un autre travail commençait d'un autre côté : En 1596 les évêques ukrainiens conclurent à Berestié une union avec Rome.

Dans la lutte avec les adversaires, le clergé uniaste prit aussi à cœur les progrès de l'instruction. Joseph Veliamin Routsy, plus tard métropolitain, organisa selon les règles de l'occident l'ordre des Basiliens et lui confia l'éducation de la jeunesse. Son successeur, l'évêque Methode Terletsky (1630-1649), élève des écoles à Rome et le plus zélé organisateur du pays de Kholm suivit ses traces. Il se proposait d'asseoir les écoles sur de larges bases et en 1643 il reçut du pape Urbain VIII la permission de fonder une académie ukrainienne à Kholm.

Mais ces projets prévoyants ne purent être réalisés parce que le clergé catholique romain s'y opposa. On ne put fonder à Kholm qu'un collège de Basiliens avec seulement un cours de philosophie ; un cours pareil se donnait à Zamost et à Lublin, tandis que les autres écoles, attachées aux couvents étaient inférieures. Parmi les évêques qui se sont distingués plus tard par le grand intérêt qu'ils témoignaient aux écoles, il faut nommer Yakov Soucha (1652-1685) et Maximilian Ryllo (1759-1785) qui étaient en même temps savants historiens, ecclésiastiques et auteurs de nombreuses œuvres littéraires. Au temps de Ryllo, en 1760, fut fondé un séminaire théologique à Kholm.

Malheureusement cette activité du clergé de Kholm n'obtint pas l'approbation du clergé et de la société polonaise. Le clergé romain voyait avec jalousie le développement de l'église uniaste

et lui créait des obstacles partout, dans l'église même, dans les écoles, dans la vie politique. Les meneurs polonais ont souvent voulu supprimer l'union et distribuer les biens des unionistes aux évêques latins. Les polonais considéraient l'Union comme un tel danger qu'ils n'hésitaient même pas, afin de d'affaiblir, à favoriser l'orthodoxie.

Dans le premier partage de la Pologne, les districts méridionaux du pays de Kholm passèrent à l'Autriche, en 1772; dans le troisième partage, en 1795, la frontière autrichienne fut poussée même jusqu'au Boug, si bien que tout le gouvernement actuel de Kholm était dans les mains de l'Autriche.

Le gouvernement d'Autriche montra beaucoup de bienveillance envers les nouveaux sujets et tâchait, en Galicie aussi bien que dans le pays de Kholm, de soutenir le peuple ukrainien. Marie-Thérèse dit ainsi à l'évêque de Kholm, Ryllo: « Vous jouissez d'une grande estime à Rome, cela me fait grand plaisir, vous savez combien je tiens à vous avoir dans les frontières de mon empire. Tâchez de faire de manière qu'on ne passe pas à l'empire orthodoxe mais qu'on reste à l'empire de l'impératrice, qui est catholique et promet sa grâce et sa bienveillance à vous, à votre clergé et au peuple ukrainien ».

A Kholm on fit alors faire de grands progrès à l'administration et à l'église: on fixa la dotation de l'évêque auquel on ajouta un chapitre, en outre on réserva des places libres dans le séminaire gréco-catholique (uniate) à Vienne pour le clergé de Kholm. Le pays de Kholm profita aussi des réformes progressistes dans le domaine social — le servage fut limité en Autriche sous Joseph II — et une nouvelle et meilleure vie commença pour les paysans. Les programmes des écoles à Kholm furent élargis, on y introduisit pour la première fois l'enseignement de l'allemand. Dans ce temps-là, furent fondées les premières écoles de jeunes filles sous la direction des nonnes de l'ordre de saint Joseph, ainsi par exemple à Partchiev en 1796. Pour renforcer l'église uniate en Autriche, la métropole de Lemberg fut reconstituée et le diocèse de Kholm y fut rattaché en 1808.

II. — Domination russe dans le pays de Kholm.

La paix de Vienne de 1809 transféra le pays de Kholm au grand-duché de Varsovie qui, en 1815 fut réuni à la Russie. D'un régime de tolérance, le pays de Kholm passa sous l'absolutisme du tzar et sous l'influence de la polonisation.

Les Polonais considéraient ce pays comme un pays polonais et ils appliquaient toutes les forces à poloniser la population ukrainienne. Ils cherchaient surtout à poloniser l'église uniate. Sous l'influence du clergé latin et encouragés par les seigneurs polonais, certains curés uniates commencèrent à introduire des changements

dans le rite, par exemple des orgues ; dans les basses messe ils employaient la langue polonaise ainsi que dans les sermons.

Le gouvernement russe, par contre, prenait le pays de Kholm pour un pays russe et voulait réorganiser l'église uniate pour diminuer l'influence polonaise et plus encore pour faire accepter aux uniates l'orthodoxie et la nationalité russe. De 1864 à 1875, on introduisit de nombreux changements qui devaient russifier l'église uniate : le séminaire ecclésiastique de Kholm fut réorganisé, les couvents des Basiliens furent fermés, les écoles furent soumises à la surveillance du gouvernement, l'Eglise fut « purifiée » des rites latins et des particularités locales ; en même temps on construisait des églises et des écoles orthodoxes, on répandait la littérature russe, on envoyait à Kholm du fond de la Russie, des prêtres, étrangers à la population par la langue et par les coutumes. Sous la pression du gouvernement russe la métropole uniate de Kholm embrassa officiellement l'orthodoxie en 1875.

Mais cette « unification » du gouvernement s'est montrée faible et instable. Les évêques de Kholm de ce temps ne voulaient absolument pas marcher avec le gouvernement. « Si même je savais que mes os seront semés dans toutes la Sibérie, je n'y consentirais pas » disait le vieil évêque, Yvan Terachkevitch. Son successeur Yvan Nicolas Kalynsky fut déporté à Viatka pour avoir défendu l'Union ; il acheva sa vie laborieuse à l'étranger. Le dernier évêque de Kholm, Michel Kouzemyky était un galicien, comprenait le danger de la polonisation et qui voulait limiter l'influence des Polonais, mais lui non plus n'accepta pas le point de vue russe et il défendit l'indépendance nationale de l'église uniate à Kholm. Enfin le gouvernement le priva de son poste comme « séparatiste ».

La masse du clergé uniate ne voulait pas non plus accepter l'orthodoxie malgré les promesses et les menaces du gouvernement. Celui-ci dut les éloigner par force de leurs postes ; les arrestations et les punitions commencèrent. Plus de soixante-dix curés uniates furent emprisonnés ou déportés, soixante-dix autres émigrèrent en Galicie, le reste resta sur place mais perdit ses cures. Quelques hommes à peine, des hommes de faible caractère, acceptèrent l'orthodoxie.

Le peuple, profondément attaché à l'Union ne voulait à aucun prix abandonner « l'ancienne religion ». Les paysans des villages du pays de Kholm et de Podlasie défendaient leurs curés et ne permettaient pas aux nouveaux curés orthodoxes de s'y établir. Mais le gouvernement décida de briser la résistance par force. Des bandes de soldats furent envoyés dans les villages pour faire de « l'ordre » et rendre les églises au clergé orthodoxe. Le peuple défendit ses droits jusqu'au bout de sa force, dans beaucoup de villages, des scènes terribles se produisirent : à Drelev, dans le Podlachie, les soldats tuèrent cinq hommes et en

blessèrent plusieurs, à Pratuline treize hommes furent tués, dans beaucoup de localités on torturait les vieux et les jeunes, les hommes et les jeunes filles...

Toutes ces tentatives du gouvernement n'eurent pas de succès le peuple n'accepta pas l'orthodoxie. L'état de choses à Kholm, dans ce temps-là, était étrange: le peuple vivait sans églises, ne faisait pas baptiser les enfants, ne se mariait pas, ne se confessait pas, enterrait les morts sans cérémonies religieuses — les nouvelles églises orthodoxes restaient vides. Cet état dura de longues années; même la statistique du gouvernement comptait 200,000 « obstinés » qui ne voulaient pas embrasser l'orthodoxie. A toute occasion les Uniates faisaient des pétitions au tzar pour qu'il allégeât leur sort, par exemple en 1894 lors du couronnement de Nicolas II et en 1905, lorsque l'édit de Tolérance fut promulgué, — mais toujours sans succès. La Russie ne voulait pas reconnaître la tolérance envers l'église uniate.

Les Polonais en tirèrent profit. Le clergé latin s'occupait des uniates abandonnés, satisfaisait secrètement aux besoins religieux, mais en profitait pour gagner du terrain pour la polonisation. Le succès fut immense: Lorsqu'en 1905 on permit le libre passage d'une religion à une autre, 120,000 anciens uniates acceptèrent d'un seul coup le rite latin. A cause de la persécution de l'église uniate, la population se polonisait et acceptait le rite latin.

En 1912, les parties ukrainiennes du pays de Kholm furent éliminées et constituées en un gouvernement de Kholm. Il embrasse les districts suivants: Bilgoraï, Tomachir, Zamost, Hroubechiv, Kholm, Volodava, Bila, Konstantyniv. La population du gouvernement dépasse 900,000 habitants.

Selon la religion il y a :

orthodoxes	327,322	36.5 %
romano-catholiques	404,633	45.1 %
juifs	135,238	15.1 %
protestants et autres	29,123	3.2 %
	<u>896,316</u>	

La statistique officielle du gouvernement n'admettait pas de gréco-catholiques (uniates). En vérité, la majorité de la population, il y a cent cinquante ans était encore uniate; ce n'est que plus tard, par contrainte qu'elle se fit ou catholique romaine (200,000) ou bien accepta en apparence l'orthodoxie.

Au point de vue des nationalités il y avait :

Ukraniens et Russes	463,902	51.7 %
Polonais	268,053	29.9 %
Juifs	135,238	15.1 %
Allemands.	29,123	3.2 %
	<u>896,316</u>	

La statistique russe indiquait dans la même rubrique les Ukranien et les Russes ; mais seuls les employés et le clergé (3 %) étaient russes ; la population elle-même est ukrainienne.

Les Ukranien ont la majorité dans les dictricts de l'est, sur le Boug ; les villages à l'ouest, près de la frontière polonaise sont polonisés ou mixtes. Les Juifs avaient la majorité dans les villes ; les bourgeois-ukraniens formaient en moyenne 30 à 40 % de citadins. Les employés et les professions libérales étaient orthodoxes ; l'élément ukrainien prévalait. De même la majorité du clergé orthodoxe est d'origine ukrainienne.

La renaissance du pays de Kholm commença sous l'influence du nouveau mouvement ukrainien. Aussitôt que les principes de la constitution eurent été proclamés, il se fonda beaucoup de sociétés ukrainiennes d'instruction comme Prosvita à Siedlec et Hroubechov, la société économique-instructive Chevtchenko à Kobylany près de Berest, etc.

La première tâche de ces sociétés était de populariser le livre ukrainien et de gagner le plus de membres possible. C'est pourquoi les fondateurs parcouraient les villages et les villes voisines, donnaient des conférences, distribuaient des livres et voulaient par tous les moyens gagner les intellectuels à leur but.

Les bibliothèques ukrainiennes eurent un grand succès. Ainsi, la bibliothèque Chevtchenko à Kobylany livrait, même aux jours ouvrables, 30 à 60 livres, aux jours fériés 100 à 200 livres. Chaque dimanche on organisait des lectures pour le peuple auxquelles assistaient les paysans des environs. Les écoliers recevaient des livres ukrainiens et y prenaient tant de plaisir que plus tard ils ne voulaient plus étudier dans les livres officiels du gouvernement. Les sociétés chorales et les sociétés théâtrales marchaient aussi très bien ; quelques-unes de ces sociétés donnaient des concerts dans les différentes villes et attiraient partout une grande sympathie.

L'activité économique des sociétés ukrainiennes était aussi très importante. Pour réagir contre les sociétés polonaises qui polonisaient la population, certaines « Prosvitas » fondaient aussi des caisses de prêt ; ainsi furent posés les fondements solides du travail culturel.

La classe intellectuelle à Kholm voulait aussi avoir un journal, mais on en refusa l'autorisation.

Ces beaux commencements de la civilisation ukrainienne furent détruits par la main brutale du gouvernement russe. Le fanatique évêque orthodoxe Eulogee, l'un des plus ardents apôtres de l'Unification entra en campagne contre les Prosvitas ce qui entraîna aussi l'organisation des nationalistes russes du pays de Kholm. Les dénonciations furent écoutées par les autorités, l'activité des sociétés ukrainiennes fut limitée, enfin celles-ci furent complètement fermées.

Mais l'âme ukrainienne n'est pas morte. « Tant que vivra un paysan vivra l'Ukranien » dit un proverbe du pays de Kholm.

III. — L'armée russe en retraite dévaste les pays occupés.

Obligée de se retirer devant la pression des armées austro-allemandes, l'armée russe détruisait en route tout, en transformant le pays en un désert et en chassant par la force dans l'intérieur du pays la population affamée. Il ne restait sur place que ceux qui réussissaient à se cacher dans les forêts ou les marais ou ceux que l'armée n'avaient pas le temps d'expulser.

Cette violation sans pareille de sa propre population avait été ordonnée par le commandant en chef de l'armée russe dans le but d'arrêter l'avance de l'ennemi qui devrait s'arrêter, une fois entré dans le pays dépeuplé, où tout était brûlé. Mais cette mesure n'arrêta pas l'avance de l'armée austro-allemande, vu qu'elle possédait suffisamment de vivres et que tout ne fut pas détruit comme il l'aurait fallu. Par contre des millions d'habitants furent transformés en misérables mendiants et le flot des gens chassés de leur terre natale, dirigé vers le centre du pays, y causa une désorganisation complète dans tous les domaines de la vie, ébranla la confiance en l'armée et en paralysa sensiblement les opérations. Finalement on obtint justement le contraire de ce qu'on voulait.

Il faudrait beaucoup de place pour décrire la dévastation accomplie par l'armée russe dans les pays limitrophes et les souffrances incroyables qui fondirent sur la population sans aucune nécessité raisonnable. Nous nous bornerons donc à quelques faits qui sont arrivés à la connaissance de la presse ukrainienne.

Pour commencer, nous donnons le fragment d'une lettre particulière d'un *soldat russe* à sa femme sur la misère de la population dans la zone de guerre ukrainienne :

« Tu ne peux pas même t'imaginer ce qui se passe ici et ce qu'on fait avec la population. Ils défilent jour et nuit. Impossible de passer à travers leurs rangs sans fin. Les fuyards abandonnent les villages natals et emmènent sur des chars tout ce qu'ils peuvent prendre avec eux. Ils vont, ils ne savent pas où. Il gèle des jours entiers. L'eau manque, on ne rencontre pas même un ruisseau. En un mot, *nos compatriotes* plongent une foule dans la ruine, les enfants pleurent et crient — mais — en vain ! Beaucoup de monde périt en route. On les place immédiatement dans des fosses qui s'allongent le long des routes et on les couvre d'un peu de terre. Il va, il va toujours, ce cortège sans fin. Ah ! Grand Dieu, un malheur terrible a éprouvé la population de ces contrées, abreuvées de sang humain ! Tout cela on ne peut pas le peindre, tellement c'est terrible !!... »

Un officier ukrainien de l'armée autrichienne donne, dans le journal ukrainien *Dilo*, qui paraît à Lemberg, un tableau assez complet de la transformation en désert des pays ukrainiens abandonnés par l'armée russe. Cet officier a parcouru tout le pays de Kholm et une grande partie de la Volhynie et il décrit ainsi ce qu'il a vu (nous reproduisons ce passage du *Vistnyk Soiouza Uyzvolenia Oukrainy*, N^{os} 49-50 du 21 novembre 1915) :



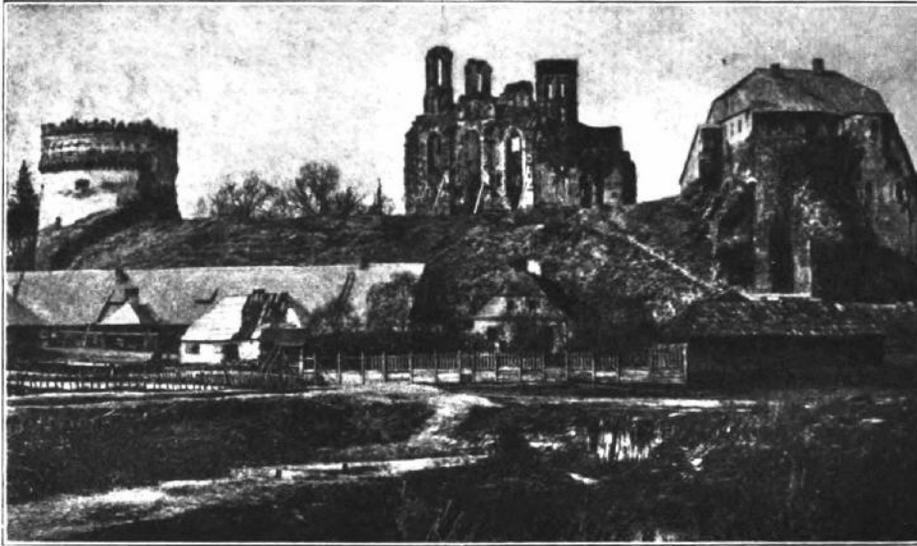
Un village ukrainien en Volhynie.



MICHAÏLO PAVLYK
(1854-1915).



Prof. NICOLAS KOSTOMAROFF
(1817-1885).



Les ruines du château des princes ukraniens Ostrojski en Volhynie.



BOHDAN CHMIELNICKY
S. R. M^{re} Zaporohyc-
Coeur de Warment Inf.

NICKY *Exercitus*
ensis Praefectus
Imo Regis in Austria

BOHDAN KHMIELNICKY
Hetman de toute l'Ukraine de 1648 à 1657.



Monument élevé en 1912 à Ekaterinodare par l'armée
cosaque du Kouban aux Zaporogues, colonisateurs de
ce pays.

Le pays de Kholm. — Un sort terrible a pesé sur l'antique pays de Kholm ukrainien. Les Russes en retraite ont ordonné de raser tout jusqu'au niveau du sol et de déporter la population avec tous les biens meubles dans l'intérieur de la Russie. Cette méthode ne fut appliquée ni dans la Galicie occidentale, où on ne brûla rien et dont la population ne fut pas évacuée, ni dans la Pologne elle-même qui, il est vrai, a aussi souffert beaucoup par place, mais presque toujours uniquement à cause des opérations militaires. Maintenant que l'orage de la guerre s'est éloigné pour les pays polonais, que la vie recommence son cours normal et qu'on peut passer en revue les pertes et les dommages et les comparer avec l'état de choses en Volhynie, dans le pays de Kholm et dans la Russie-Blanche cette comparaison sera effrayante. On n'a déporté par ordre qu'une petite partie de Polonais; très souvent les bâtiments, quoique endommagés, ont été conservés et les Polonais purent recommencer immédiatement leur vie, d'autant plus qu'ils avaient à leur disposition un nombre considérable de leurs intellectuels.

Il en est autrement dans les pays à l'est de Vepre et du Boug, c'est-à-dire dans les pays habités par les Ukranien, ainsi que dans la partie septentrionale de la Russie-Blanche. Ici fut détruit sans pitié tout ce qu'on put détruire par le feu ou par la poudre. Le plus souvent il ne reste rien des villages. Des districts entiers représentent aujourd'hui un tableau de destruction, de nombreux tombeaux montrent seulement que nous sommes dans le pays de la mort. Les intellectuels orthodoxes parmi lesquels on pouvait trouver des Ukranien conscients furent déportés dans l'Est de la Russie. On était sans pitié pour le peuple. Des bandes sauvages de Cosaques arrivaient dans un village, mettaient la feu à plusieurs endroits, chassaient la population ensemble et la poussaient, pendant que le village brûlait encore, devant eux, au loin, vers l'inconnu. Ainsi on a vidé le pays de Kholm et la Volhynie de toute la population ukrainienne orthodoxe; il n'est resté que des petites bandes qui avaient réussi à se sauver devant les cosaques dans les forêts, pour la plupart des Juifs et des Polonais. Aujourd'hui sur les ruines du pays de Kholm et de la Volhynie — ceci se rapporte aux villages et aux petites villes, car dans les villes judéo-polonaises la population put rester — on entend peu la langue ukrainienne et les Polonais de Varsovie commencent déjà à parler de la colonisation de ces pays ukranien par des colons polonais...

L'empire de la mort commence à l'est de Lublin. Les deux tiers du village de Pisky sont brûlés, les villages de Selitre, Pavliv et les environs sont complètement anéantis. La ville de Kholm resta presque intacte. A l'est et au nord commence une vue qui remplit d'horreur. Des arbres renversés, des maisons détruites, des chars démontés sur les routes, des trous grands et profonds creusés par les obus; c'est là le paysage qu'on traverse pendant des journées entières. L'air est encore aujourd'hui rempli de

l'odeur des cadavres des chevaux en décomposition qu'on trouve en masse le long des routes et dans les champs et qu'on n'a pas encore enterrés. Point de gens ! Si par hasard une maison écartée a été conservée, elle est sans portes ni fenêtres et inhabitée, seuls les chats effrayés courent dans les ruines. Dans les champs, les tiges de blé sont noircies et courbées, car il n'y avait personne pour moissonner le blé. Les champs de pommes de terre font de tristes taches noires.

Sur le parcours depuis Ratiborovitch jusqu'à Moniatytsch, pas une trace de vie. Le chef-lieu du district, Hroubechiv, est intact bien que tout autour il n'y ait qu'un désert. Terebtchyn est complètement brûlé, il ne reste que l'église, la population manque. Ce n'est qu'à Tychivtsi et dans les environs que l'état commence à être plus réjouissant, car les Russes en fuite n'eurent pas le temps de détruire tout comme ailleurs, en outre il n'y a pas eu de graves batailles. Krasnostav, brûlé déjà l'année passée, n'a pas encore été reconstruit. Entre Krasnostav et Pisky on voit des traces des grandes batailles de cette année et de l'an passé. Partout on voit des forêts de croix sur les tombeaux, des tranchées et des obstacles en fil barbelé. Ça et là, on rencontre des groupes de fuyards misérables qui se sont frayés un chemin à travers la ligne des opérations militaires et reviennent dans leurs propriétés maigres et noirs, en haillons et épuisés ; ils ressemblent à des fantômes plus qu'à des hommes.

Comme nous l'avons dit, l'ordre de la dépopulation fut très sévèrement exécuté dans le pays de Kholm ; une toute petite partie de la population, presque toujours des catholiques romains, put seule rester ou revenir. La population ukrainienne orthodoxe fut — on peut le dire — presque entièrement déportée, tout au plus voit-on ça et là un orthodoxe ukrainien qui échappa des mains des cosaques. Les popes orthodoxes avaient tous cherché leur salut dans la fuite. On ne touchait même plus aux prêtres catholiques polonais et ce sont eux qui dirigent maintenant l'œuvre de polonisation dans le pays de Kholm. Les villages ukraïniens orthodoxes sont complètement dépeuplés ; on trouve rarement une partie de la population du village, peut-être un dixième, qui est revenue et qui vit dans des trous creusés dans la terre ou dans des tentes en branchages comme les sauvages d'Afrique. Les juifs sont restés assez nombreux et les villes dans le pays de Kholm ont aujourd'hui un caractère presque purement juif. Vu ces circonstances terribles dans le pays de Kholm, il est douteux qu'on puisse rétablir une organisation quelconque, culturelle ou économique. En tous cas, ce sont les Ukraïniens de Galicie qui devront le faire, car il n'y a plus pour cela de gens d'ici.

La Volhynie. — Les Russes en retraite ont encore plus dévasté la partie de la Volhynie, qui actuellement est occupée par les armées austro-allemandes, que le pays de Kholm. Ici aussi, partout des ruines, des traces d'incendies ; ici aussi, notre popu-

lation manque complètement, car elle fut évacuée de force vers l'est. J'ai dû traverser le district de Doubensk presque en entier et quelques communes des districts avoisinants et ce que j'y ai vu me remplit de tristesse et de désespoir.

Toute la partie occidentale du district de Dubno, depuis Tartarkov, près de Sokal, jusqu'à Berestetchko est rasée ; dans les grands villages il ne reste pas même une seule maison ; les monceaux de débris, et la terre brûlée indiquent seulement, qu'il y a peu de temps encore, des habitations humaines s'élevaient en ces endroits. Ce n'est que dans les forêts qu'on trouve encore ça et là des maisonnettes des anciens gardes-forestiers et des gardes-chasse. La population est encore plus rare que dans le pays de Kholm, une très faible partie seulement est restée. Les intellectuels ukrainiens manquent, de même que les popes orthodoxes et les employés russes. Par place quelques intellectuels ou semi-intellectuels polonais, pour la plupart des employés dans les grandes propriétés, sont restés, de même que quelques Juifs, dans les villes. C'est pourquoi l'administration pour le moment est aux mains des Polonais et des Juifs. Là non plus, nous n'avons pas le moyen de commencer le travail de réorganisation et ce sera de nouveau aux Ukrainiens de Galicie à faire ce travail.

La partie orientale du district de Dubno, depuis Berestetchko jusqu'à la ligne de combat, a moins souffert, on rencontre même des villages, bien qu'ils soient passablement endommagés. Plus on se rapproche de la ligne de bataille et moins on remarque de destruction, car les Russes se sont retirés rapidement et n'ont pas eu le temps de détruire. Mais là aussi, la population est très rare, dans certains villages on ne trouve pas une âme.

Voilà le nom des villages du district de Dubno qui sont détruits et que j'ai traversés : Droujkopil, petite ville, en majeure partie détruite par l'incendie. Quelques Polonais et Juifs y sont restés. Les petites villes de Berestetchko et Démydivka ont beaucoup souffert du feu ; il n'y a plus personne des nôtres, quelques Juifs y sont restés. Les villages Halitchany, Lubatchivka, Lichnia, Roudka sont complètement brûlés ; les nôtres n'y sont plus. La colonie polonaise de Pastycha est brûlée en partie seulement, on y trouve des gens, parmi eux quelques-uns des nôtres. Ont peu souffert : Miltcha (plus personne des nôtres), Sady (quelques familles des nôtres sont restées), Aleksandriva, Kolonia Sadivska (dans les deux villages il n'y a plus de population). Sont brûlés les villages de Mali, Haïki et la Ferme allemande, où il ne reste que la château de la comtesse Chouvaloff. On évacua dernièrement les villages de Holovtchitsi et de Choroupan dont les habitants furent transportés à Demydivka et dans les environs.

Les petites villes de Smordva et de Torhovitsia furent également brûlées ; quelques Juifs y restèrent, les nôtres n'y sont plus. Le grand et riche village de Knihinin a beaucoup souffert, mais le magnifique bâtiment de la caisse de prêt est resté intact ;

quelques gens y sont restés ainsi que quelques-uns de nos vieillards. Jabokrykys-le-Grand et Jabokrykys-le-Petit ne sont pas brûlés : on trouve déjà un peu plus de nos concitoyens. Le village de Pidhaïtsi est brûlé en partie, les nôtres sont restés presque tous. Enfin les villages de Kozyn, de Hlynianka, de Tarnavka, de Ivanie Pousté et de Roudnia sont incendiés, nos concitoyens sont en petit nombre.

Voici encore une lettre d'un simple soldat de l'armée autrichienne, un ukrainien qui a suivi avec son armée les traces récentes des dévastations de son pays natal. Ses remarques se rapportent aux environs de Loutsk : (Reproduit d'après le « Vistnyk ».

» La marche continue à travers les ruines et les décombres. Des villages sont complètement brûlés, dans les champs on voit encore des tas de blé qui brûlent encore. Les chiens et les chats errent encore dans les ruines, la volaille et les porcs cherchent de la nourriture. Ça et là un vieillard, un estropié pleure sur les ruines de sa maison. C'est uniquement de cette manière-là que la vie se manifeste encore dans les villages vides de la Volhynie. Ce n'est qu'à l'écart, dans des colonies où il y a cinquante ans les colons de différentes nationalités ont abattu les forêts pour construire leurs maisons, que les dommages ne sont pas grands. Les patrouilles des cosaques n'y pénétraient pas dans la fuite précipitée de l'armée russe. Mais à peine les armées des alliés se sont-elles approchées par des marches forcées, que des voitures chargées sortent des forêts ; sur les chars on voit des femmes et des enfants ; des hommes en casquettes russes conduisent les chevaux, des jeunes filles endimanchées poussent devant elles de grands troupeaux. Tout cela se dirige sur des villages dont les habitants furent chassés il y a quelques jours. Chacun espère que sa maison n'est pas brûlée, que le blé a été sauvé, que personne n'a emmené son bétail. Quels vains espoirs ? Les cosaques les avaient chassés de leurs patrimoines, les avaient forcés de prendre la fuite en disant que : « les Autrichiens et les Allemands vont brûler et assassiner tout ». Mais à peine ces pauvres avaient-ils quitté leurs maisons que commençait l'œuvre de destruction, souvent encore en leur présence. C'est pourquoi beaucoup de gens, en voyant que c'étaient les « leurs » qui ravageaient, avaient chargé leurs chars de tous les biens les plus nécessaires : duvets, coussins, etc. et prenant avec eux des enfants et des vieillards, ils fuyaient dans les forêts. D'autres ne pouvaient suivre l'armée en fuite. Ils se sont assurés que personne ne leur ferait de mal, et ils retournent étonnés en maudissant les « leurs », et désespérés de leur malheur ». (« Vistnyk Soïouza vyzvolénia Oukrainy » N° 39-42).

Par là, on voit que la population ne voulait nullement fuir de ses demeures et qu'elle ne croyait pas beaucoup à la « barbarie » des Allemands et des Autrichiens, comme les chansons russes voudraient le faire croire. Bien au contraire, dans quelques localités de la Volhynie a eu lieu, comme le raconte le journal polonais

« Dziennik Polski », une opposition active des paysans forcés à l'émigration par les « leurs » ; ces révoltes furent naturellement écrasées par la fusillade. C'est pourquoi il n'y a rien d'étonnant dans ce que raconte le journal « Dziennik Kijowski » :

Parmi les évacués de la Volhynie, un désir irrésistible se manifeste de retourner dans leurs foyers. Si ce n'étaient ces nombreux obstacles invincibles, un flot porterait toute la population de Volhynie au retour. Souvent des gens reviennent séparément des lieux les plus éloignés de l'autre côté du Dniepre dans leurs villages ; des dizaines de ces gens passent chaque jour par Kiev.

(A suivre).

Eugène B.

Abrégé de statistiques sur l'Ukraine.

I. Le sol d'or de l'Ukraine.

Donetzky, rayon minier du gouvernement d'Ekaterinoslav et « Krivy Rih », dans le gouvernement de Kherson, sont des richesses inépuisables de la terre ukrainienne. Ces deux endroits sont plus riches que tous les endroits de la rive droite du Dnieper (Kief, Podolie, Volhynie), avec leur industrie sucrière. Dans le rayon du Donetz qui occupe environ 20 000 km² il y a aussi d'immenses couches de houille calculées à des centaines de milliards de pouds, toute espèce de minerai et de pierres, du sel, des phosphates, des pierres à ciment, du kaolin, et la seule mine de mercure existant en Russie. On y voit aussi de grandes fabriques d'explosifs, de produits chimiques, de vitres et de machines. Où il y a trente ou quarante ans il n'y avait qu'une steppe nue, on trouve à présent de petites et de grandes mines et des carrières, entreprises-capitalistes ou de simples paysans propriétaires de la terre ; ils ne la cultivent plus en ces endroits. Quand on traverse l'arrondissement de Bakhmout, on a l'impression d'être dans une partie industrielle de la Belgique. On dirait une colossale mine. La vie y bat son plein et c'est à juste titre qu'on a donné à ce district le nom d'Amérique ukrainienne. Pour donner une idée de la richesse de ce pays, je vais citer quelques statistiques, fort difficiles à se procurer en ce moment. Ce bassin est le principal centre de l'industrie houillère de toute la Russie. Les trois quarts de toute la production de la houille (en 1912 le 73.4 %) sont extraits de ce coin de terre.

EXTRACTION DE LA HOUILLE EN UKRAINE

En 1903	707.141.000 pouds ¹ .
1906	869.433.000 »
1909	1.089.500.000 »
1912	1.299.430.000 »

¹ 1 poud = 16 kg.

La demande de charbon de l'Ukraine dépasse toujours l'offre ¹.

En 1908, il y avait 110 mines de houille importantes.

Dans les puits de mine, dans les hauts-fourneaux et dans les fonderies, il y avait en 1906 déjà 400.000 ouvriers.

On a découvert des dépôts de sel gemme en 1876 près du village de Briantzevka (arrondissement de Bakhmout). En 1903, il y avait déjà cinq grandes usines produisant plus de 26 $\frac{1}{2}$ millions de pouds d'excellent sel qui formait le 82 $\frac{0}{10}$ de la production de toute la Russie.

Le minerai de fer de Krivy Rih passe pour le meilleur, ce qu'on appelle quartzite ferreux rougeâtre, contenant de 65 à 75 $\frac{0}{10}$ de fer pur.

Les chiffres suivants donneront l'étendue et la croissance de l'exploitation du minerai de fer à Krivy Rih.

Extraction en 1908	222.498.700 pouds.
» 1909	213.096.000 »
» 1910	243.122.800 »

Les résultats des dernières années ont fortement surpassé ceux des années précédentes. De 1901 à 1910, chaque année on a extrait en moyenne 185.775.000 pouds ² dans les mines de fer du rayon de Krivy Rih; ont travaillé en 1910, 12.477 mineurs.

Dans l'exploitation minière en Ukraine ce sont surtout des capitaux étrangers qui sont engagés et qui rapportent d'énormes intérêts. Ainsi, en 1911, le rapport des entreprises métallurgiques a été ³:

	<i>Capital original.</i>		<i>Revenu net.</i>
	Millions de roubles.	Millions de roubles.	
1. Société métallurgique petite russe sur le Dnieper	13,1	3,9	(30,0 $\frac{0}{10}$)
2. Société métallique russo-belge	15,0	2,5	(16,6 $\frac{0}{10}$)
3. Providence russe de Marioupol	14,6	1,2	(8,2 $\frac{0}{10}$)
4. Société Donetzko-Yourief	15,2	1,8	(11,8 $\frac{0}{10}$)
5. Société anonyme de mine de fer de Krivy Rih	3,4	0,6	(17,6 $\frac{0}{10}$)
6. Société sidérurgique de Nikopol et Marioupol	6,6	1,0	(15,1 $\frac{0}{10}$)
7. Société Donietzko à Droujkovka	4,5	0,6	(13,3 $\frac{0}{10}$)
8. Association p ^r la fabrication des rails de Briansk	24,0	2,4	(10,0 $\frac{0}{10}$)
9. Société de Soulsinski	7,0	1,3	(18,5 $\frac{0}{10}$)
10. ? ?	1,9	0,6	—
11. Société sidérurgique de Taganrog	10,0	1,3	(13,0 $\frac{0}{10}$)
TOTAL en 1911	115,3	17,2	(14,9 $\frac{0}{10}$)
TOTAL en 1910	100,8	10,7	(10,6 $\frac{0}{10}$)

Si l'on soustrayait du capital original pour 1911 les 15,3 millions de roubles qui n'ont pas circulé, le pour cent du revenu net monterait encore plus. Et si l'on prend en considération que quelques-unes de ces onze entreprises, grâce au choléra de cette année, à la remonte, au gel, aux inondations, etc., n'ont pas pu travailler toute l'année d'une façon normale, le revenu moyen de 14,9 $\frac{0}{10}$ se trouverait être un minimum pour les entreprises métallurgiques en Ukraine, dans des circonstances meilleures. Comme nous l'avons déjà dit, la richesse de ces rayons attire surtout les capitaux étrangers. Jusqu'en 1915, les journaux de l'Ukraine donnaient souvent des renseignements sur la fondation de nouvelles entre-

¹ *Rada*, n° 277, 1913.

² *Rada*, n° 243, 1911.

³ *Journal Rada*, n° 152, 1912.

prises capitalistes étrangères ou sur le passage d'anciennes entreprises locales entre les mains des capitalistes étrangers. Dans les derniers temps, des syndicats allemands et américains ont commencé à faire une concurrence active aux entreprises françaises et belges.

Malgré les efforts constants du gouvernement russe pour faire profiter les richesses industrielles de l'Ukraine au développement parasite des gouvernements du centre, l'intérêt des capitaux engagés dans les entreprises en Ukraine forcera inévitablement les étrangers à supporter les revendications des Ukraïniens et leur tendance à l'autonomie et à l'indépendance.

II. Activité des ports de mer ukraïniens.

Au IX^e et au X^e siècles, la mer Noire était appelée mer Ruthène. Depuis bien longtemps le peuple ukraïen envoie ses richesses naturelles dans ses ports (où les fouilles des archéologues ont démontré qu'il y avait eu dans l'antiquité des colonies prospères d'Hellènes et de Phéniciens). Malheureusement, la sortie de cette mer ukraïenne nous est fermée et la côte nord a peu de bons ports. Le meilleur est Odessa qui a une excellente jetée artificielle. De petits vaisseaux peuvent pénétrer dans le Liman de la rivière Bogou où il y a vraiment un bon port, Nikolayef.

Sur la côte ukraïenne du Caucase, il y a deux ports, Novorossiisk et Helendjik, mais, à cause des vents, ils ne sont pas toujours sûrs pour les grands vaisseaux.

Marioupol et Berdiansk sont de bons ports, quoique mal outillés, et ils ne présentent pas grand intérêt, car ils sont situés dans la mer d'Azof et sont plutôt des ports de cabotage. On peut en dire autant d'autres ports de la mer Noire, comme Eïsk, Kertch, Taman, Otchakof, etc. Le port de Sébastopol, ethnographiquement, n'appartient pas à l'Ukraine; d'ailleurs, il a une importance exclusivement militaire. Quoiqu'il en soit, ces ports jouent pourtant un rôle important pour le commerce de l'Ukraine.

Les chiffres suivants montreront l'activité des plus importants de nos ports en 1910.

	Cargaisons.	Nombre de vaisseaux.
Odessa	240.459.125 pouds.	16.625
Nikolayef	150.986.603 »	529
Marioupol	123.234.130 »	2.304
Berdiansk	33.802.557 »	?

Exporté du port de *Nikolayef* en 1910.

Grain	115.524.690 pouds.
Minerai de fer et de manganèse	33.477.710 »
Bois	604.094 »
Rails, boulons, etc.	1.395.757 »
Autres produits	32.241 »

La plus grande partie du minerai de fer s'exporte en Hollande, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne. Le bois s'exporte surtout en Hollande, en Angleterre, en Belgique. Les rails, les boulons, etc., surtout en Argentine et en Chine. (*Rada*, n° 193, n° 243, 1911.)

L'exportation du port d'Odessa se monte à

	1910	1911
Blé. . .	72.000.000 pouds.	99.000.000 pouds.
Farine. . .	2.467.000 »	2.282.980 »
Sucre. . .	1.023.173 »	4.391.835 »
Spiritueux	143.497.100 ^e	177.200.476 ^e
Laine. . .	40.279 pouds.	53.091 pouds.
Poisson. . .	235.292 »	181.112 »
Tabac. . .	17.000 »	115.805 »
Houille. . .	1.423.217 »	?

L'exportation des haricots et pois a pris une extension énorme depuis une dizaine d'années. Le grain s'exporte surtout en Hollande et en Allemagne, qui reçoivent les deux tiers de l'exportation d'Odessa.

La farine s'exporte surtout en Turquie (1.778.000 pouds), et en Egypte (416.000 pouds), où va aussi presque tout le sucre exporté (4.341.000 pouds) et l'esprit-de-vin (175.000.000 de degrés).

La laine (45.000 pouds), en Angleterre, en Autriche et en Allemagne.

Le poisson est exporté dans la péninsule balkanique. Le tabac, en Egypte, qui a reçu plus du 50 % de l'exportation. (*Rada*, n° 188, 1912.)

Le port de *Marioupol*, le plus rapproché de notre rayon minier, exporte le plus de minerai. Aucun port ukrainien ne s'est aussi rapidement développé que *Marioupol*.

Le charbon occupe la première place de son exportation :

en 1909. . .	66.845.000 pouds;
en 1910. . .	71.669.000 »

La seconde place est occupée par l'exportation du grain :

en 1909. . .	24.500.000 pouds;
en 1910. . .	30.158.900 »

La moitié de ces produits vient par chemin de fer, surtout du gouvernement d'Ekaterinoslav, le reste est amené avec des chariots, des environs.

Le fer brut ou travaillé est moins important (*Rada*, n° 269, 1911) :

en 1909. . .	8.074.000 pouds.
--------------	------------------

La politique économique russe envers l'Ukraine est évidente : c'est l'absorption systématique de ses richesses par le nord. Cette tendance est visible, non seulement dans la politique agraire, mais dans les tarifs commerciaux.

Au lieu de chercher à animer le commerce maritime, le gouvernement fait de son mieux pour en retarder le développement.

Citons, par exemple, le paragraphe suivant de l'*Ukrainische Rundschau* (n° 2, 1915) :

Le transport de Romen (gouvernement de Poltava), jusqu'à Libau (1077 verstes), coûte, avec les frais supplémentaires, 21 kopeks par poud, tandis que pour les 429 verstes qui séparent Romen de Nikolayef, il faut payer 18 kopeks.

Dans la liste des tarifs pour le transport de la houille des mines ukrainiennes, on trouve 0,01 kopek jusqu'à 2,5 kopeks par poud et par verste pour transport aux ports les plus rapprochés de l'Ukraine, tandis

que de toutes les gares ukraniennes jusqu'à Libau, Gatchina, Reval, etc., le tarif porte 0, 125 kopek par poud et par verste. Cela fait que le transport pour les ports ukraniens est 325 fois plus cher que pour les ports du nord.

Il n'y a rien d'étonnant si l'Ukraine soupire de plus en plus après la liberté, après la délivrance de tout tuteur.

Nicolas Kostomaroff.

Deux nationalités russes.

(Suite.)

V

L'étendard du succès sous la protection de la bénédiction divine fut déployé à Moscou, une nouvelle demeure, de la même manière et dans le même ordre qu'il avait été levé à Vladimir. Encore une fois une nouvelle ville surpasse l'ancienne et de nouveau l'Eglise accorde son aide, comme elle l'avait fait à Vladimir. Elle bénit Moscou et le métropolitaine Pierre s'y fixe. Le saint homme s'y prépara de ses propres mains un tombeau, qui devait devenir un paladium de la cité ; on y élève un autre temple à la Mère de Dieu, et au lieu du droit qui était consacré par l'âge, au lieu de la conscience populaire paralysée alors par l'arbitraire des conquérants, triomphe l'idée de l'approbation divine du succès. Ce n'est pas le moment de résoudre l'importante question des conditions qui ont favorisé l'élévation de Moscou et de sa suprématie sur Vladimir, cette question appartient proprement à l'histoire de la Grande Russie, ici nous ne traitons que des oppositions de principes généraux distinguant les nationalités.

Remarquons pourtant que Moscou, comme l'ancienne Rome avait une population hétérogène et qu'elle se maintint longtemps par l'immigration d'habitants de toutes les parties de la Russie. C'est ce qu'on remarque surtout dans la classe supérieure, les Boïars, et aussi dans les nombreuses milices. Ils recevaient des grands ducs des terres dans les provinces de Moscou, de sorte que ce mélange de la population se voyait non seulement dans la ville, mais jusque dans les districts contigus.

Dans ces conditions, les principes apportés de leurs divers pays, dans leur nouvelle demeure par les émigrants, en se confondant,

devaient naturellement produire quelque chose de nouveau, d'original, ne ressemblant en rien aux anciennes idées. Novgorodiens, Souzdaliens, Polotzkois, Kievains, Volhyniens accouraient à Moscou, chacun avec les idées, les traditions de son ancienne patrie, se les communiquaient les uns aux autres, mais elles cessèrent d'être pour le commun ce qu'elles avaient été pour les premiers en particulier. Une population aussi mélangée montre toujours le besoin d'élargir son territoire, de faire des acquisitions aux dépens d'autrui, le désir d'absorber ses voisins, de faire des conquêtes, une politique rusée, puis, ayant commencé en petit, finit par le faire en gros.

Ainsi Rome, d'abord refuge de vagabonds de toutes les parties de l'Italie, finit par se constituer une originalité, quoiqu'elle fût formée de parties incongrues; ce corps politique original tendait surtout à étendre ses frontières, à s'assimiler les divers peuples conquis, soit par la force des armes, soit par la ruse. Rome devint, par la force, la tête de l'Italie, et par la suite de toute l'Italie elle fit Rome. Moscou par rapport à la Russie se rapproche beaucoup de Rome dans ses relations avec l'Italie. Une ressemblance frappante, c'est celle des moyens employés pour faire un tout de l'Italie et de la Russie, c'est l'évacuation de la population des villes entières, même de provinces, et la répartition des terres conquises aux légions militaires qui devaient servir de moyen d'assimilation des anciennes nationalités et leur absorption en un tout. Cette politique de Moscou paraît dans tout son éclat sous Jean III et sous Vassili son fils, la population de Novgorod et de son district, de Pskof, de Viatka, de Riazan fut enlevé à leurs demeures et dispersées dans différentes parties de la Russie et on donnait à de vieux serviteurs les terres de ceux qui avaient été expropriés.

Moscou s'est élevé grâce au mélange des populations russes-slaves et à l'époque de sa croissance c'est encore par ce mélange de nationalités qu'elle a supporté sa cause. Probablement c'est aussi par un mélange pareil que Vladimir a dû une fois sa fondation et sa tendance particulière, mais faute de documents historiques sur Vladimir, nous nous bornons à supposer ce qu'on peut affirmer historiquement à propos de Moscou. Ces deux villes avaient la même tendance. Que Moscou ou l'autre ville ait pris le dessus peu, importe, le résultat des deux côtés est dû au même principe. De même qu'autrefois Vladimir s'efforçait de subjuguier les pays de Mourom et de Riasan et de dominer les autres pays

russes ; de la même façon Moscou subjugué pays et principautés. mais non seulement elle les subjugué mais les absorbe. Vladimir n'avait pu faire ce que Moscou a réussi à faire ; de son temps étaient encore vivaces les principes du Vetché et les principes fédératifs ; à présent. sous l'influence de la conquête et du développement dans l'esprit populaire de principes qui détruisaient leurs anciens principes adverses, les premiers étaient étouffés par la crainte de l'autorité, les autres affaiblis ensuite.

Les princes devenaient de moins en moins sujets à l'élection et cessaient par conséquent de passer d'un endroit à un autre. Ils se fortifiaient dans certains lieux et commençaient à se regarder comme des propriétaires et non comme des gouverneurs, ils s'attachèrent, pour ainsi dire, à la terre et par cela même contribuèrent à attacher le peuple à la glèbe. Moscou en les subjuguant, en les asservissant, faisait naître l'idée d'une patrie commune, mais sous une autre forme, non sous la forme fédérative ancienne mais sous la forme d'état unitaire. C'est ainsi que fut constituée la monarchie moscovite et avec elle le corps de l'Etat russe. Son élément civil est la collectivité, l'absorption de la personnalité ou de l'individualisme tandis que dans l'élément ukrainien au sud comme à Novgorod, le développement de l'individualisme attaquait le principe de la collectivité et ne lui permettait pas de se former.

Avec l'église le monde grand russe fit le contraire de ce qui s'était passé en Ukraine. En Ukraine, quoiqu'elle eût une puissance morale, elle ne put pas réussir à faire croire que le succès sanctifiait les actions ; à l'est elle devait nécessairement, dans la personne de ses représentants les prélats, se faire l'organe du juge suprême ; car, pour que l'affaire prît le caractère d'approbation divine, il fallait bien qu'elle fût déclarée telle par ceux qui avaient le droit de décider la question. C'est pourquoi les autorités ecclésiastiques étaient incomparablement plus influentes sur la masse du peuple à l'est et avaient beaucoup plus la possibilité d'agir à leur gré. Déjà au XIII^e siècle, à l'époque de l'enfance de la Grande Russie, nous y rencontrons l'évêque Théodore qui voulait faire reconnaître l'indépendance de son diocèse, et qui avait recours à des barbaries et des brutalités (car les gens riches souffraient beaucoup par lui, il détruisait les villages, pillait les armes et les chevaux), il emprisonnait quelques hommes, en asservissait d'autres, non seulement des bourgeois, mais des moines, des prieurs, des prêtres ; ce martyriseur impitoyable coupait la tête à des hommes, la barbe à d'au-

tres, il brûlait les yeux à quelques-uns, coupait la langue à d'autres, il en crucifiait à un mur et pillait tout, c'était un véritable enfer. (Traduction du slavon de la chronique.)

Malheureusement nous ne savons pas par quels moyens cet évêque avait pu commettre ces crimes. Sans doute il s'appuyait sur l'autorité séculière d'André Bogolioubski qui, pour sanctifier ses entreprises, avait besoin d'un haut dignitaire de l'église indépendante du pays de Vladimir, à part le métropolitain de Kief et il se remuait fort pour que le patriarche consacraît un évêque indépendant. L'autorité séculière s'appuyait sur l'autorité ecclésiastique qui, à son tour, s'appuyait sur l'autorité séculière.

Dans ce temps les nouveaux principes, qui n'étaient pas encore bien enracinés, ne pouvaient parfois que céder aux anciens, qui n'avaient pas encore perdu leur force vivace, c'est pourquoi Théodore expia à Kief son orgueil, comme le prince qui l'avait livré à ses ennemis paya aussi de sa tête, quelques années plus tard, à Bogolioubof¹. Rostof était aux yeux d'André et de Théodore quelque chose de tout différent de Vladimir, car André créa un évêque indépendant de Rostof. Le patriarche n'y consentit pas, mais il nomma Théodore évêque de Rostof, en lui laissant le droit d'habiter Vladimir. Probablement les atrocités que se permit Théodore furent causées par l'opposition qu'il rencontra à Rostof, et par son ambition de s'élever à Vladimir ecclésiastiquement, comme il s'était élevé à Rostof séculièrement. Mais, évidemment, en accomplissant au début la volonté d'André, Théodore voulait démontrer l'importance de l'autorité épiscopale pour le prince lui-même. André le conduisit à sa perte. Le pouvoir séculier, sanctifié par le pouvoir ecclésiastique ne se laisse pas subjuguer par lui et aussitôt que ce dernier entre en lutte, il le frappe. C'est ce qui s'est passé par la suite dans toute l'histoire de la Grande Russie.

Le clergé supportait les princes dans leurs efforts vers l'autocratie ; les princes aussi caressaient le clergé et le protégeaient ;

¹ Théodore ayant obtenu du patriarche la dignité d'Evêque ne voulut pas aller à Kief pour recevoir la consécration du métropolitain. C'est pourquoi le clergé de Vladimir ne voulut pas se soumettre à lui, aussi fit-il fermer les églises et interdire la célébration du culte. André dut envoyer les évêques à Kief pour recevoir la consécration, le métropolitain fit alors, d'après les mœurs de Byzance, couper la main droite, crever les yeux et trancher la langue de Théodore.

Les sujets d'André indignés de la cruauté de ce prince, l'assassinèrent en 1175 dans le village de Bogolioubof. Aucun prêtre ne consentit à enterrer le corps de la victime.

mais chaque fois que l'autorité ecclésiastique cessait de marcher la main dans la main avec l'autocratie temporelle, celle-ci faisait sentir au clergé que ce pouvoir était indispensable. Ce contrebalancement mutuel conduisait heureusement au but. Si l'autorité temporelle s'était soumise à l'autorité ecclésiastique après avoir admis le principe théocratique, elle n'aurait pu marcher droit devant soi et n'aurait pu obtenir la sanctification pour ses entreprises, il se serait produit des lois qui lui auraient lié les mains. Tant que le clergé possédait une puissance, que le pouvoir séculier pouvait, toutefois, toujours lui enlever, l'autorité ecclésiastique, pour se maintenir, devait marcher à côté de l'autorité séculière et la mener au but choisi par ce pouvoir.

C'est pourquoi nous voyons fréquemment dans l'histoire de la Grande Russie les primats de l'église flagorner les monarques et consacrer leurs actes, même contraires aux lois de l'église. Ainsi le métropolitaine Daniel approuva le divorce de Vassili d'avec Solomonie, et la réclusion de la pauvre princesse et Jean IV obtint la bénédiction du clergé pour un IV^e mariage interdit depuis longtemps par l'église. D'un autre côté nous voyons l'insuccès de l'opposition faite par les chefs religieux aux monarques.

Le métropolitaine Philippe fut condamné à mort pour avoir excommunié et accusé d'hérésie ce même Jean-le-Cruel et le tsar Alexis Mikhaïlovitch n'hésita pas à sacrifier son favori Nikon quand celui-ci osa lever la tête trop haut et défendre l'indépendance et la dignité du chef de l'Eglise. Par contre, au moyen de l'entente mutuelle, pourvu que l'autorité séculière ne demandât pas au clergé de déclarations qui fussent trop contraire aux lois de l'Eglise, et que l'autorité ecclésiastique ne cherchât pas à se mettre au-dessus des pouvoirs temporels, l'Eglise était réellement la maîtresse de la vie politique et sociale, et le pouvoir était puissant parce qu'il avait reçu la consécration de l'Eglise.

Ainsi la philosophie grande-russienne ayant reconnu la nécessité d'une unité et du sacrifice pratique de l'individualisme, comme condition de toute action générale, soumettant la volonté du peuple à la volonté de ses élus, laissait la sanctification du succès à la suprême expression de la sagesse et en arriva à la formule : Dieu et le tsar en tout ! qui célébrait le triomphe de la suprématie de l'état sur l'individualisme. A l'époque éloignée que nous avons désignée sous le nom d'enfance de la Grande Russie, dans la religiosité grande-russienne, se révèle la qualité qui en forme le trait

caractéristique, en opposition à ce que la religiosité se montra ensuite dans l'élément petit-russien. C'est l'importance des cérémonies, des formules tout extérieures. Ainsi au nord on soulève la question si, les jours de fête, on peut manger de la viande et des laitages. Ces discussions ont conduit à la formation de la plupart des sectes qui existent encore aujourd'hui et dont les différences sont tout extérieures.

VI

Au sud dans l'antiquité nous trouvons deux chismes peu connus de l'orthodoxie, mais qui n'en avaient pas l'esprit — ceux d'Adrien et de Dimitri: ils se rapportaient aux règlements capitaux de l'Eglise et leurs opinions ont été déclarées hérésies, c'est-à-dire opinions fausses dérivées d'un travail de l'esprit sur les questions religieuses; sous ce rapport le peuple de la Russie méridionale ne s'est pas, par la suite, distingué par des querelles sur des questions de formes extérieures, dont le nord était si prodigue. Il est certain que jusqu'à présent, en Ukraine, il n'y a pas eu de sectes pour les questions de formalisme.

Au nord de Novgorod et à Pskof, quoique des questions de forme aient été discutées dans la querelle comme sur le souguba de l'alléluiah, et qu'à Novgorod on se soit demandé s'il fallait dire:

« Seigneur aie pitié ou bien, ô Seigneur, aie pitié », il faut pourtant dire qu'il est improbable que ces questions aient occupé les esprits du peuple du nord, car cette question de l'alléluiah ne nous est connue que par la vie d'Ephrosine, œuvre si suspecte que beaucoup croient qu'elle ne nous est parvenue que réarrangée par les sectaires, qui cherchaient à donner de l'importance à cette question, l'un des principaux motifs qui ont causé le chisme des vieux croyants; de plus, dans la même biographie, on voit que Pskof supportait la tregouba et non la souguba de l'alléluiah! plus répandu, plus remarquable était un autre mouvement hérétique qui parut pour la première fois à Strigolniki, il avait pendant des siècles couvé dans les esprits et se manifesta ensuite par un mélange de différentes sectes groupées autour d'une hérésie judaisante par Joseph Volotski dans son ouvrage « Prosvétitel »; ce mouvement, purement novgorodien d'abord, se répandit ensuite dans toute la Rouss et pendant longtemps se souleva, sous différentes formes en opposition à l'autorité. Nous ne disons pas toutefois que ce mouvement réformateur ait eu de grands succès à Novgorod et à Pskof; il montre pourtant que le peuple ukrainien,

en s'éloignant de l'Eglise suivait une autre voie que le peuple grand-russien.

Pour la Russie méridionale, après les événements passagers du XI^e et du XII^e siècles, on ne trouve pas d'essais d'oppositions à la science ecclésiastique, mais c'est seulement au XVI^e siècle qu'on vit l'arianisme, lorsque Simon Boudny publia son catéchisme en langue ukrainienne et, d'après le témoignage du clergé uniate, quelques prêtres, par ignorance et sans s'en rendre compte, confessaient cette hérésie, mais elle n'eut pas de succès dans la masse du peuple.

La seule séparation de l'orthodoxie qui se voit jusqu'à un certain point répandue dans le peuple, c'est l'union avec l'église catholique romaine (de là la religion uniate), mais il est certain qu'elle a été introduite par les intrigues et la force, et à l'aide de la noblesse qui tendait au catholicisme, mais dans le peuple elle trouva une opposition opiniâtre et sanglante.

Le peuple russe-blanc, d'une nature généralement plus douce et plus flexible, se soumit plus tôt à l'oppression et montra plus d'inclination, sinon à accepter l'union volontairement, du moins à permettre son introduction puisqu'on ne pouvait s'y opposer sans une résistance énergique. Mais dans la Russie méridionale il n'en était pas ainsi. Là le peuple, sentant la violence faite à sa conscience, protesta vivement et défendit son ancienne liberté de conscience, et par la suite même, après avoir accepté l'union, il s'en séparait plus facilement que les Russiens-Blancs. Ainsi les Ukrainiens en ne permettant pas au clergé de sanctifier à sa fantaisie les faits, en réalité restaient fidèles à l'église elle-même plus que le peuple grand-russien, et on y observait plus l'esprit que la forme. Au temps actuel le sectarisme pour la forme, les cérémonies, la lettre ne se comprendraient pas dans le peuple petit-russien ; quiconque connaît assez bien ce peuple, quiconque a étudié sa vie et ses idées en conviendra facilement.

Nous avons vu comment, dans son enfance, l'élément grand-russien s'est centralisé à Vladimir, puis comment dans son adolescence, à Moscou, il montrait aussi sa tendance à réunir, soumettre et absorber les parties indépendantes.

Dans la sphère religieuse morale la même tendance se faisait jour, on vit l'intolérance pour les différentes religions étrangères, le mépris pour les nationalités étrangères et une très haute opinion de soi. Tous les étrangers qui ont visité

la Moscovie aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles sont unanimes à déclarer que les Moscovites méprisent les religions et les nationalités étrangères. Les tsars eux-mêmes, qui sous ce rapport étaient supérieurs à la masse populaire, se lavaient les mains après avoir touché celles des ambassadeurs chrétiens. Les Allemands, autorisés à vivre à Moscou, étaient exposés au mépris des Russes ; le clergé jetait les hauts cris contre tout rapport avec eux, et s'il arrivait par erreur qu'un patriarche leur donnât la bénédiction, il insistait pour qu'ils se distinguassent mieux des orthodoxes par le costume pour que dorénavant ils ne reçussent pas par erreur la bénédiction ; les religions latine, luthérienne, arménienne, bref, toutes, pour peu qu'elles différassent de l'orthodoxie, étaient considérées chez les Grands-Russiens comme maudites. Les Moscovites se regardaient comme le seul peuple élu, et même ils n'étaient pas tout à fait bien disposés envers leurs coreligionnaires, les Grecs et les Petits-Russiens. Tout ce qui différait un peu de leur nationalité méritait le mépris, était considéré comme hérésie, les Grands-Russiens regardaient ce qui n'était pas eux du haut de leur grandeur.

La conquête tatare vint nécessairement aider à la formation de cette idée ; un long abaissement sous le joug d'étrangers d'une autre religion était remplacé par l'arrogance et par l'abaissement des autres. Un esclave affranchi devient facilement impertinent. C'est ce qui rendit nécessaire l'enthousiasme pour tout ce qui était étranger, qui, depuis Pierre I^{er}, prend l'apparence de réforme. L'extrême appelle naturellement l'extrême contraire.

Dans la Petite-Russie ce n'était pas le cas. Déjà dans les temps anciens, Kief, et ensuite Vladimir de Volhynie étaient des points de réunion, des lieux de séjour d'étrangers appartenant à diverses religions et à diverses races. Les Ukranien, depuis les temps les plus anciens, s'étaient accoutumés à entendre chez eux les langues étrangères et ne s'offensaient pas de voir des gens avec d'autres opinions ou d'autres tendances. Déjà au X^e siècle et probablement avant, des Ukranien se rendaient en Grèce, d'autres s'occupaient de commerce dans les pays étrangers, d'autres enfin servaient dans les armées des monarques étrangers. Après le baptême de ce peuple la civilisation chrétienne introduite dans la Russie méridionale y attira encore un plus grand élément étranger de différentes contrées. Les Ukranien, qui avaient reçu des Grecs leur nouvelle religion, n'avaient pas adopté la haine de l'église latine,

sentiment si répandu en Grèce. Les archevêques, qui eux-mêmes étaient étrangers, s'efforçaient de transporter cette haine sur un terrain vierge, mais ils n'eurent pas beaucoup de succès ; dans les esprits petits-russiens, un catholique ne prenait pas une image hostile. Des personnes de familles princières épousaient des personnes d'autres familles princières, de religion catholique, et ceci se passait aussi probablement dans le peuple. Dans les villes ukraïennes, les Grecs, les Arméniens, les Allemands, les Polonais, les Hongrois trouvaient un asile hospitalier, ils s'entendaient bien avec les indigènes. Les Polonais, qui étaient venus dans le pays de Kief en qualité d'auxiliaires du prince Isiaslaff, étaient ravis de la gaieté de la vie en pays étranger. Cet esprit de tolérance, l'absence d'orgueil nationaliste passa ensuite dans le caractère cosaque et est restée dans le peuple jusqu'à présent. Chacun pouvait entrer dans la société cosaque, on ne lui demandait ni qui il était, ni sa religion, ni sa nationalité. Lorsque les Polonais se plaignirent que les Cosaques reçussent chez eux divers vagabonds, et parmi eux des hérétiques qui avaient fui les poursuites des juges ecclésiastiques, les Cosaques répondirent que de tout temps c'était leur coutume que chacun pouvait entrer et s'en aller librement. Les actions hostiles contre les sanctuaires catholiques à l'époque du soulèvement cosaque ne venaient pas de la haine contre le catholicisme, mais de la haine de la violation de la liberté de conscience et des persécutions. Les campagnes contre les Turcs et contre les Tartares de Crimée n'étaient pas motivées par un fanatisme aveugle contre les infidèles, mais par la vengeance de leurs incursions et de la captivité d'habitants russes ; d'un autre côté les Cosaques étaient inspirés par l'esprit guerrier et par la passion du butin, qui se développe toujours dans une société militaire, chez quelque peuple et dans quelque pays qu'elle s'organise. Le souvenir des guerres sanglantes contre les Polonais ne s'est pas effacé jusqu'ici chez le peuple, mais il n'y a aucune haine contre l'église catholique romaine de la part de la nationalité polonaise. L'Ukraiien n'a pas l'esprit vindicatif, quoiqu'il garde la rancune pour se préserver.

Ni le temple catholique, ni la synagogue juive ne lui semblent des lieux impurs, il ne se dégoûtera pas de manger et de boire, de conclure une amitié, non seulement avec un catholique ou un protestant, mais avec un Israélite ou un Tartare. Mais l'inimitié se fera voir encore plus vivement que chez un Grand-

Russien, lorsque l'Ukranien remarquera qu'un étranger, qu'un homme d'une autre religion offense ce qui lui est sacré à lui. Quand on laisse aux autres la liberté et qu'on leur montre du respect, il est tout naturel qu'on réclame à son tour une pareille liberté et un respect mutuel. A Novgorod nous voyons le même esprit de tolérance. Les personnes d'autres religions avaient le droit d'établissement et de culte, la différence de religion avait si peu d'importance qu'on trouve dans d'anciens documents que des mères, au lieu de faire baptiser leurs enfants à l'église orthodoxe, les portaient à l'église variague (catholique romaine). La construction d'une église variague à Novgorod montre que tous les efforts de certains prêtres pour fanatiser le peuple contre les allogènes étaient vains. Une multitude d'allogènes païens, dans le pays de Novgorod, ne furent pas christianisés de force. Les Novgorodiens étaient si peu intolérants que jusqu'au XVI^e siècle il y avait des païens dans le district de Vod. Ils se sont convertis peu à peu, mais volontairement.

Le principe de la tolérance indigna extrêmement la chrétienté du midi de l'Europe, lorsque Novgorod en portant secours aux Tchouds que les Allemands et les Suédois tyranisaient pour les forcer à entrer dans le bercail de l'Eglise, entrèrent en hostilité avec l'ordre des Chevaliers porte-glaive et avec les Suédois. Les papes, dans leurs bulles, reprochèrent aux Novgorodiens leur hostilité au christianisme, leur défense du paganisme et prêchèrent une croisade contre eux. Les Allemands et les Suédois, contre lesquels Novgorod et Pskof durent lutter, étaient aux yeux des citoyens de ces villes des ennemis politiques, non des adversaires religieux ; les guerres ne prirent parfois un caractère religieux que lorsque les ennemis profanaient les lieux saints, les sanctuaires de la religion orthodoxe ; la même chose se passait dans la Russie méridionale.

Les non-chrétiens n'étaient exposés à aucune haine à Novgorod ; par exemple, les Juifs qui ne pouvaient se montrer dans la Grande-Russie, trouvaient asile à Novgorod, de sorte qu'ils purent même y fonder une secte hérétique et convertir des indigènes.

D'un côté les papes et le clergé occidental accusaient les Novgorodiens de soutenir le paganisme contre le christianisme, d'un autre côté les dignitaires orthodoxes n'aimaient pas la tolérance excessive des Novgorodiens, les prêtres étaient mécontents de leurs relations avec les catholiques et de leur facilité à accepter

des coutumes étrangères ; ces prêtres voulaient faire croire que tous les peuples non orthodoxes étaient païens et ils faisaient asperger d'eau bénite tous les vivres qui venaient de l'étranger avant qu'on pût s'en servir pour la nourriture.

(A suivre.)

G. Brocher.

Un propagandiste ukrainien.

Réminiscences personnelles.

I

— Oh ! que je m'ennuie, Monsieur ! Passer toute l'année dans cet affreux village, au lieu de s'amuser à Moscou ou à Pétersbourg comme mon père le faisait dans sa jeunesse ! Ah ! Moscou, Monsieur, le Grand et le Petit Théâtre, la galerie Saladovnikof, l'assemblée de la noblesse ! et la jeunesse si gaie, les cercles, le jeu ! Voilà ce que je voudrais au lieu de crever d'ennui dans cette propriété. »

Ainsi s'exprimait Paul Nikolayévitch Glasko, jeune homme aux manières distinguées, en parlant à son nouveau précepteur, un Français d'un certain âge déjà, à l'air triste mais franc.

— Mon cher Paul, je comprends bien que vous regrettiez la ville que vous n'avez vue que rarement ; mais je me demande comment vous pouvez préférer les rues grouillantes de Moscou, avec sa saleté et sa poussière, les bals étouffants, etc., au beau parc où nous sommes, où nous respirons l'air embaumé par les foins nouveaux, où nous voyons tant de belles fleurs, trop rares selon moi, car je préfère la nature toute simple à ces cactus, ces azalées, ces camélias qu'il faut tenir en serre presque toute l'année.

— Mais, Monsieur, tout cela je le connais à satiété. Croyez-vous que ce soit amusant de voir toujours ces vastes allées, ces étangs, ces bois. Je n'ai pas même de plaisir à chasser les courlis, les bécassines qui foisonnent. Non ! ce pays, voyez-vous, me répugne.

— Comment, mais c'est votre pays et l'on doit aimer son pays natal, chérir ses habitants. Vous êtes riche, instruit, pourquoi ne cherchez-vous pas à vous distraire en étudiant les beautés de votre Ukraine, en faisant du bien autour de vous, en apprenant de la bouche de vos paysans les chansons si douces que chantent les jeunes filles des villages ?

— Moi, me mêler aux paysans, fréquenter des êtres dégoûtants et sots, des hommes sans éducation qui ne peuvent que trop

l'eau-de-vie. Et ces grosses filles aux cheveux pendants, aux yeux fades. Non, voyez-vous, toute cette engeance me répugne, tous ces Petits Russiens ne sont que des sauvages, des descendants de cosaques ou de serfs.

— Ah! que je vois bien là la triste influence de votre ancien gouverneur, le baron de Stengel. Oui, vos paroles reproduisent la hauteur, l'arrogance de ces barons des provinces baltiques, qui se croient des êtres sortis de la cuisse de Jupiter, méprisent tout ce qui n'a pas un *von* devant son nom, et pourtant ces personnages n'ont jamais fait que le mal. Ils ont opprimé le pays que leurs ancêtres ont occupé par dol, ils ont tenu dans la sujétion tout un peuple plein d'avenir, ils l'ont courbé sous le poids de leur tyrannie. Et qu'ont-ils fait pour ces autochtones qui les nourrissent de leur travail? Rien. Quels progrès ont-ils fait faire à la civilisation? Leur vanité et leur arrogance sont tout ce qu'il y a de plus détestable.

Le jeune homme, ami comme tous les Slaves de la discussion, se lança dans un long dithyrambe de son ancien précepteur, de l'aristocratie, etc.

Mais peu à peu les arguments de son maître le faisaient réfléchir et à la fin il resta silencieux. Ils arrivaient au sommet d'une petite colline qui s'élevait à l'extrémité du parc. D'immenses trainées de jaune et d'orange s'étendaient à l'horizon, tandis que sur leurs têtes les énormes nimbus éclairés par les derniers rayons du soleil montraient des formes fantastiques où le bleu foncé tranchait sur le rouge éclatant des parties éclairées.

A leurs pieds on voyait la large rue du village formée par deux rangées de maisonnettes en pisé, la plupart couvertes de chaume, tandis qu'au fond de petites collines bleuâtres s'estompaient déjà dans l'obscurité crépusculaire.

Le précepteur ne put retenir un cri d'admiration. C'est que ce ciel enflammé lui rappelait les couchers de soleil merveilleux qu'il avait si souvent admirés sur les bords du petit lac de Nantua dans le Jura français. Il fit remarquer à son élève les oppositions de teintes, les tons si doux prenant une valeur double à côté de l'éclat d'autres nuages. Puis, au dessous de ce ciel éclairé, il attira son attention sur les habitations des travailleurs qui commençaient à s'éclairer faiblement, la nature animée augmentant encore l'impression produite par la variété des tons.

Le jeune homme regardait avec étonnement son maître dont l'émotion commençait à le gagner. C'était la première fois qu'on lui faisait comprendre que son pays, qu'il méprisait il n'y a qu'un instant, avait aussi de vraies beautés.

Lorsque le soleil eut disparu à l'horizon, ils reprirent pensifs le chemin de la maison seigneuriale.

Au loin on entendait un chœur de femmes, les paroles ne parvenaient pas jusqu'aux oreilles des promeneurs, mais la douce mélodie d'une chanson ukrainienne accompagnait leurs pas.

II

Le lendemain soir, le jeune homme voulut encore parler mal du pays que le baron lui avait appris à dénigrer, mais le Français, démocrate dans l'âme et qui avait étudié l'histoire de la Petite Russie, avait une véritable admiration pour les actions héroïques des Ukranien; il lui rappela que les Cosaques avaient sauvé l'Europe de l'invasion tartare, qu'ils avaient ainsi défendu la civilisation européenne. Et plus tard la hardiesse indomptable des Cosaques avait été un des plus grands facteurs de la chute de Napoléon qui pesait sur le monde et menaçait la liberté de toutes les nations.

C'était assez curieux d'entendre ce Français parler contre celui qu'on voudrait faire passer pour le héros national de son pays, mais le précepteur était républicain, il savait combien la France avait souffert de l'oppression du conquérant qui avait détruit tous les progrès dus à la Révolution et il voulait faire comprendre à son auditeur que la démocratie, qui domina si longtemps dans la Russie méridionale, était bien plus intéressante, plus belle que l'organisation moyenâgeuse tant vantée par le baron.

— Mais pourtant, Monsieur, vous ne me ferez pas croire que ces paysans lourds soient des êtres intelligents.

— Avez-vous jamais cherché à les étudier de près, avez-vous fréquenté en ami ces natures frustes? Avez-vous pénétré dans les chaumières, cherché à comprendre la mentalité des habitants et à soulager leur misère?

Croyez-moi, mon cher Paul, si vous voulez être heureux dans votre pays, mettez-vous à la portée de tous et vous verrez qu'il y a plus de bonheur à aimer qu'à mépriser, plus de beauté dans les âmes simples qu'on n'en trouve dans les salons.

— Mais pourtant vous ne voudriez pas que je fréquentasse ces tchoumaki sales et puant le goudron, que vous voyez chaque jour traverser le village, transportant jusqu'à Odessa ou à Taganrog le blé de nos moissons?

— Ces tchoumaki qui, pendant longtemps, ont seuls fait communiquer toutes les parties du pays, qui sont encore les hommes les plus utiles à l'agriculture, méritent votre respect et si vous les connaissiez mieux, votre affection.

Les conversations se renouaient à chaque promenade, le reste de la journée étant consacré à l'étude. Paul Glasko voyait de jour en jour s'ébranler les idées réactionnaires que son précepteur germanique lui avait fourrées dans la tête et il commençait à aimer son pays, à estimer ses compatriotes, et à admirer le paysage qui l'entourait. Il se sentait plus heureux au milieu des simples paysans si honnêtes, si francs, si hospitaliers, qu'au milieu de la société fardée et vaniteuse des salons.

III

Une année après.

La foule se presse dans la Krestchatik, la principale rue de Kief, l'air commence à fraîchir, et chacun se hâte de rentrer chez soi pour goûter les plaisirs de la famille et s'ingurgiter force verres de thé bien chaud, auprès du samovar. Un jeune homme se promène lentement, seul, au milieu de tout ce monde affairé. C'est un nouveau venu, il se sent étranger dans cette grande ville inconnue, mais partout les sons de sa langue ukrainienne viennent agréablement frapper son oreille. C'est que Paul Glasko n'est plus le jeune présomptueux que nous avons vu, il y a une année encore, mépriser si fort ses compatriotes. Pour lui à présent cette langue ukrainienne est une musique, même lorsqu'il ne comprend pas les paroles des promeneurs qui passent sur les trottoirs de l'autre côté de la rue, la mélodieuse cadence et le son familier des voix lui disent assez que ce n'est pas le grand russe qu'on parle. Il s'arrêterait presque pour l'entendre plus longtemps. En effet il a passé six mois près de Riazan et pendant ce temps il n'a entendu que le russe ou le français. Aussi avec quel plaisir il a appris qu'on l'envoyait à Kief pour étudier à l'université de Saint-Vladimir. Et le voici dans l'antique capitale de l'Ukraine. Il veut d'abord aller jusqu'auprès de la statue du saint dont l'université porte le nom. Il arrive bientôt au sommet de la colline où s'élève le monument érigé à la mémoire de l'illustre monarque qui imposa le christianisme à son peuple et que les Russes nomment l'égal des apôtres. Paul voit les derniers rayons du soleil dorer au loin la vaste steppe où tant de combats ont été livrés, où chaque bout de terre a été abreuvé du sang de tant d'envahisseurs. Le large Dnieper étend comme un ruban de feu ses méandres jusqu'à l'horizon. « Que c'est beau ! s'écrie-t-il. » Il pense aussi à cet affreux tyran, ce monstre couvert de sang dont la superstition et la monarchie ont fait un saint et le patron du pays, puis les noms de tant de victimes des guerres intestines lui viennent à la mémoire, Igor, Askold, etc. De la tombe d'Askold, sa pensée passe à celle de Chevtchenko qui dort sur un monticule des bords du Dnieper qu'il a tant aimés, puis il réfléchit à la triste vie de ce pauvre serf devenu peintre et grand poète, il le voit exilé, privé de moyens d'écrire, essayant de noter ses poèmes avec son sang, etc., il se le représente homme libre retournant en Russie et devenant l'idole de son peuple. Oh ! la prison, l'exil ne lui feraient pas peur, s'il pouvait aussi se faire aimer comme le vaillant chanteur des Haïdamaki.

Les centaines de cloches des nombreuses églises et du Lavra le tirent de sa rêverie. Il redescend lentement en ville pour retourner à l'hôtel qu'il habitera jusqu'à ce qu'il ait trouvé une chambre qui convienne à sa nouvelle vocation d'étudiant.

IV

— Camarades, dit un jeune homme au milieu des conversations générales, vous savez que nous sommes réunis pour discuter des questions intéressant l'avenir de notre pays. Malheureusement les persécutions politiques, l'oppression dont souffre toute la Russie, nous forcent à nous rencontrer en secret et chaque fois au risque de nous faire arrêter, car à chaque instant nous pouvons être suivis par des mouchards, des estaffiers de la troisième section. Néanmoins nous sommes tous prêts à nous dévouer pour notre patrie, n'est-ce pas?

Des oui, oui! éclatent à la fois de tous les coins de la chambre.

C'était une salle assez vaste, une espèce d'arrière-boutique d'un grand négociant, où l'on pouvait parvenir sans attirer l'attention des policiers qui foisonnent partout. A l'entrée du couloir qui donnait accès à la salle, un groupe de jeunes gens examinaient les visages des arrivants pour voir si c'étaient bien des amis de la cause. A la moindre alarme, la lumière pouvait être éteinte et les camarades auraient eu le temps de s'échapper par des portes donnant sur un jardin et d'autres sur la cour.

Paul, après quelques semaines, avait lié connaissance avec de jeunes Ukranien qui lui plaisaient par leur franchise et leur allure indépendante, quoique sans forfanterie. C'étaient des étudiants travailleurs et réguliers, fort estimés des professeurs et qui n'attiraient pas les soupçons des policiers qui assistaient à tous les cours, et pourtant c'étaient les ennemis les plus acharnés du gouvernement qui foulait aux pieds toutes les libertés et tous les droits des Petits Russiens. L'un d'eux, ayant reconnu en Paul Nicolayéwitch Glasko une âme ardente qui ne demandait qu'à travailler pour son peuple, l'avait introduit dans le cénacle où nous le voyons assis au milieu de camarades de classes diverses, depuis la plus haute aristocratie jusqu'à des paysans à peine dégrossis.

L'orateur continuait à parler éloquemment des souffrances des Ukranien, de la défense d'imprimer livres ou journaux dans leur langue. puis venaient de longues tirades un peu indigestes où étaient mêlés des grands mots, surproduction, capital, survaleur, valeur, matérialisme de l'histoire, bref, un tas d'idées empruntées aux œuvres des marxistes allemands, et qui passaient au dessus de l'entendement des ouvriers présents, mais qui étaient avalées par la jeunesse studieuse. Paul n'était pas encore assez versé dans la science économique pour pouvoir juger par lui-même de la valeur des arguments qu'apportaient les différentes fractions socialistes.

Il hésitait et fréquentait très régulièrement les réunions de divers groupes. Celui qui lui tenait le plus à cœur était le

groupe purement ukrainien, où, avant tout, on discutait les revendications des Petits Russiens.

Ce soir-là l'orateur déclara que l'on attendait un grand agitateur qui devait lire un rapport, mais que peut-être le train était en retard ou que leur ami pouvait avoir été arrêté, car des descentes de police avaient été faites chez de nombreux camarades de Kharkof, d'Odessa, d'Ekaterinoslav et c'est pourquoi on allait transformer la séance en soirée littéraire et des camarades voudraient bien réciter des poèmes de leur cru ou des œuvres connues. Une demoiselle lut d'abord une œuvre en prose de Marko Vovtchok, décrivant les atroces souffrances des serfs ukraïniens. Un jeune homme lut une satire sur l'introduction du servage, montrant l'infâme Messaline allemande, qui fut l'amie de Voltaire et de Diderot, prêchant la liberté dans l'ouest de l'Europe et introduisant l'esclavage chez les libres Cosaques, écrasant Pougatchov et les paysans révoltés de l'Oural, après avoir assassiné son mari et s'être livrée au vice le plus éhonté. Tous les auditeurs étaient saisis de dégoût pour cette courtisane impériale.

Paul, qui disait bien les vers, récita alors plusieurs poésies lyriques de Chevchenko, son poète favori, avec une telle émotion que des larmes glissèrent le long des joues de bien des auditeurs.

Un autre étudiant souleva l'enthousiasme en déclamant des passages patriotiques des Haydamaki de Chevchenko. Taras Boulba de Gogol, traduit en ukrainien, fut aussi mis à contribution.

En sortant de la séance, chacun emportait dans son cœur un trésor de poésie, chacun comprenait que la langue ukrainienne possédait des œuvres littéraires qui ne craignaient pas la comparaison avec les plus belles œuvres des littératures européennes.

Les jeunes gens sortirent les uns après les autres pour ne pas attirer l'attention des argus de la police.

V

Paul Nikolayévitch se sentait vivre à Kief, mais dans certains groupes qu'il fréquentait on parlait toujours de la nécessité d'aller au peuple, du besoin d'instruire les ouvriers et de leur enseigner leurs droits et leurs devoirs; il résolut donc de sacrifier, s'il le fallait, sa vie à ses nouvelles opinions. Il comprenait bien que l'ignorance est le meilleur soutien des gouvernements et des exploités, il ne voyait qu'un moyen de déciller les yeux de la multitude, c'était de se mettre à la portée des ouvriers et de travailler parmi eux.

Il se fit donner par un médecin ami un certificat de maladie et une ordonnance qui lui prescrivait de vivre à la campagne pendant au moins six mois, pour combattre un commencement de tuberculose. Il put donc quitter Kief sans exciter les soupçons de la police. Arrivé dans la propriété de son père, il n'eut rien

de plus pressé que de se procurer des vêtements d'ouvrier et ayant reçu des camarades un passeport de paysan avec un nom fictif, il se fit engager dans une raffinerie de sucre du gouvernement de Podolie.

Quel changement d'existence ! Il devait brouetter des fardeaux, charger des chariots, etc., pour une misérable somme qui permettait à peine aux autres ouvriers d'avoir la peau sur les os. L'ingénieur en chef était un Allemand brutal qui rudoyait les hommes, les mettait à l'amende pour la moindre faute et les tenait en laisse pour ainsi dire par la menace du renvoi et les dénonciations. Le propriétaire n'était pas un méchant homme, mais il était faible et, ayant souvent été trompé par des intendants, il appréciait fort un homme qu'il voyait énergique, soigneux et probablement honnête.

Les ouvriers, qu'on nourrissait de viande à moitié corrompue, de légumes de rebut, n'osaient pas se plaindre et mangeaient sans murmurer le borstch (soupe à la betterave) qu'on leur servait.

Le soir ils dormaient dans une sorte de hangar humide, la plupart n'ayant que leur pelisse pour se couvrir sur les bancs de bois qui formaient leur lit. Les premiers temps, Paul était tellement abruti par la fatigue qu'il s'endormait aussitôt couché et ne se réveillait que pour aller au travail.

Peu à peu il se fit à sa nouvelle vie et commença son apostolat. Il parla d'abord à quelques ouvriers, tous Ukranien dans leur langue maternelle ; il leur racontait la gloire de leurs ancêtres, puis il leur expliquait comment ils étaient devenus les esclaves de la Russie, il leur disait que tout peuple a le droit d'être libre, de se développer intellectuellement, etc. Il était ravi de voir les progrès que faisaient ses nouveaux camarades. Ils comprenaient alors que tous les Ukranien devaient se donner la main pour arriver à un avenir plus heureux. Il avait pris l'habitude de leur lire la *Hromada*, de Dragomanov, le *Hromadskidroug*, de Lwiw, et nombre de brochures imprimées à Genève ou à Lwiw et introduites en contrebande. Profitant de ces petits volumes, il s'était improvisé instituteur, et le soir, à la lueur d'une mauvaise lampe à huile de colza, il leur apprenait à lire. Tout allait pour le mieux et il se préparait à continuer sa propagande dans une distillerie d'alcool située à une cinquantaine de verstes, espérant que la bonne semence continuerait à germer parmi les sucriers, mais il comptait sans son hôte.

VI

Paul Glasko savait que le plus grand ennemi des Slaves, comme de tous les peuples, c'est l'alcool, aussi avait-il fait de grands efforts pour persuader à ses compagnons de travail de renoncer à la vodka et il avait fait plusieurs adeptes. Le directeur, qui tirait personnellement un profit assez important de la vente

des spiritueux était furieux de la diminution de ses ressources ayant appris à qui il devait cette perte, avait résolu à la première occasion de se priver des services de celui qu'il regardait comme un être dangereux. N'ayant pas eu vent de l'activité sociale et nationale du jeune propagandiste, il n'avait pas de raison pour le livrer à la police ou pour l'expulser, ce qui aurait pu amener des mécontentements dans le personnel de l'usine qui semblait très attaché au jeune homme, dont la vivacité, la gaieté, les réparties amusantes charmaient tous les travailleurs. Le directeur attendait donc son heure.

Un dimanche à la tombée de la nuit, un fort groupe d'ouvriers, au lieu de vider de grands verres de vodka à la cantine comme ils faisaient anciennement, se pressaient autour de Paul qui les faisait chanter en chœur et, debout au milieu d'eux, battait la mesure. Les magnifiques voix n'étaient pas entraînées, le conducteur avait de la peine à leur faire observer la mesure, mais déjà il était arrivé à un certain degré de perfection. Les *forte* produisaient une grande impression, puis venaient des *piano* chantés par des voix d'adolescents qui faisaient rêver aux vastes plaines, où résonnent bien loin les chœurs des villageoises retournant au village. Ce n'étaient que des chansons populaires, des airs traditionnels, mais, avec l'amour inné du chant chez les Ukrainiens, ces simples ouvriers, presque tous des illettrés, leur donnaient une intensité de vie que tout étranger non prévenu n'aurait pu qu'admirer, car rien n'est beau comme une simple mélodie petite russe :

Oï ne garažd zaporojetsi.

Le chant fut d'abord interrompu par les beuglements de quelques pochards qui sortaient en titubant du cabaret de la fabrique et, après une dispute assez vive, se dirigeaient vers les chanteurs. Les ivrognes se moquèrent des ouvriers qui, au lieu de se désaltérer avec une bonne chtoff (bouteille), perdent leur temps à embêter les bons bougres.

Le directeur, dissimulé derrière un chariot, assistait à la dispute et écoutait les réponses de Paul, qui, au lieu d'insulter les soiffards, cherchait à leur faire honte en leur parlant du malheur de leurs familles, du mauvais exemple qu'ils donnaient à leurs enfants et leur montrait que le devoir consistait, non pas à enrichir les patrons, mais à travailler pour les frères.

Mais assez, s'écria-t-il, reprenons notre chant, et alors résonna la mélodie

*Zasvistali kozalchienki ou pokhoda z polounotchi.
Zaplakala Marossenka svoï kari otchi.*

Le directeur sortit de sa cachette, furieux et menaçant, il fit taire les chanteurs en criant : Ne savez-vous pas qu'il est défendu de chanter en petit russe ? La loi interdit toute démonstration ukrainophile. Je vous mets tous à l'amende de 50 kopeks, et vous

Dmitrenko (c'est le nom que portait Paul Glasko sur son passeport) je vous chasse. Allons, filez et que je ne vous revoie pas dans les environs de l'usine. Et vous tous, maudit bétail, tas de va-nu-pieds que je n'entende plus parler dans votre dégoûtant jargon de khokhli (terme de moquerie appliqué aux Ukranien).

Un des ivrognes, excité déjà par la querelle au cabaret, ne pouvant pas supporter les insultes lancées à son peuple, se baissa, saisit une brique, et de toutes ses forces la lança au beau milieu du visage du directeur qui tomba à la renverse. Le nez écrasé, la joue ensanglantée, évanoui. La place fut bientôt vide, tous les assistants s'étant enfuis. Seul Paul était resté pour porter secours au blessé, lui lavant le visage avec son gros mouchoir de couleur.

La police ne tarda pas à arriver et le jeune homme, qui cherchait à rendre le bien pour le mal fut arrêté. A peine le directeur eut-il recouvré un peu les sens, qu'il s'empressa de dénoncer comme un dangereux agitateur ukrainien celui qui avait oublié sa sûreté pour le soigner.

Alors Paul, sans être jugé par aucun tribunal, fut relégué administrativement à Arkhangel, près de la Mer Blanche. C'est ainsi que commença son martyre. Traîné de prison en prison, enfermé dans des cellules étouffantes, faites pour contenir dix prisonniers, et où l'on en entassait des vingtaines, couchant sur le carreau glacé ou sur la paille humide, rongé par la vermine, exposé aux brutalités, aux coups et aux insultes des gardes-chiourme alcooliques, lié à côté d'être dégradés par la misère ou le crime, puis faisant résonner ses chaînes sur les chemins du Nord.

Au bout de plusieurs mois, il arriva au lieu de son exil. Là, surveillé sans cesse, privé de tous rapports avec des intellectuels, réduit à une vie végétative qui lui était insupportable, mal nourri, souffrant du froid épouvantable auquel il n'était pas accoutumé, il se sentait devenir fou. Cet isolement constant, la douleur de ne pouvoir être utile à son peuple, le chagrin de voir toutes ses espérances détruites et sa vie inutile, tout le plongeait dans des accès de mélancolie sombre qui lui faisaient désirer la mort. Un jour pourtant, il entendit un soldat qui menait un traîneau militaire, chanter un air de son pays, c'était une chanson cosaque *Sunjenski Polk*. Cet air belliqueux lui fit honte de sa désespérance et bientôt il résolut de s'évader à tout prix.

Comme depuis son arrivée le jeune Ukrainien s'était montré docile, n'avait jamais regimbé contre les ordres les plus arbitraires, la surveillance avait peu à peu diminué. Il n'était plus obligé de se présenter, matin et soir, à l'appel. Aussi allait-il parfois dans les forêts se promener, comme pour tuer le temps. Mais il observait les sentiers qui conduisaient vers le Sud. Il se prépara un sac de toile, y adapta des courroies, se procura autant de provisions qu'il put, sans attirer l'attention, enferma le tout dans le sac, y mit aussi des laptis, sorte de souliers d'écorce de bouleau tressée

qu'on met par dessus les bottes de feutre. Un beau soir il partit armé seulement d'un bâton, d'une boussole et d'un rouleau de fil de fer pour fabriquer des trappes pour prendre des lièvres, des écureuils, etc. On fut plusieurs jours avant de découvrir sa fuite, et comme il avait eu soin de choisir les parties les moins fréquentées des immenses forêts, on ne retrouva pas sa trace. Pendant des mois il voyagea, couchant le plus souvent par terre ou dans des cabanes qu'il se fabriquait lui-même avec des branches d'arbres. Il ne se nourrissait que de la chair de quelques animaux, d'oiseaux qu'il prenait avec ses appâts et qu'il faisait cuire sur un feu au milieu des clairières. Il trouvait toujours assez d'eau dans les marécages ou les ruisseaux. Quand il devait passer à travers un village, il prétendait être un pèlerin se rendant à Saint-Serge près de Moscou en pèlerinage, et les bonnes âmes lui donnaient du pain et souvent un verre de kvass, boisson aigrelette faite avec de la farine de seigle et des raisins secs. Il parvint enfin en Finlande, où il respira plus librement. Le voyageur n'avait plus à craindre d'être surpris par la police russe et d'être puni pour son évasion.

Quand il était à Kief on lui avait parlé de quelques patriotes finlandais qui sympathisaient avec les peuples opprimés de la Russie. Il se rappelait leurs noms et n'eût pas trop de difficultés à découvrir leurs adresses. Il se présenta chez l'un d'eux qui se hâta de lui fournir des vêtements européens, et le présenta à plusieurs étudiants qui se mirent à sa disposition et lui promirent de favoriser sa fuite à l'étranger. En effet, quelques jours après, nouvel avatar, il pouvait s'embarquer comme précepteur allemand retournant dans son pays, et enfin il débarquait à Christiania, d'où, par le Danemark et la Hollande, il arriva à Paris.

VII

Le lac d'Annecy est un des plus délicieux lacs de montagne qu'il y ait en Europe. Rien n'égale la variété de ses aspects tantôt sauvages, tantôt doux et tranquilles. A côté des châteaux de Duin ou de Saint-Bernard, on voit les rochers de Talloires, plus haut les cîmes déchiquetées de la Tournette, ou les croupes arrondies du Semnoz. Eugène Sue, Theuriet, Bordeaux en ont chanté les rives, mais elles sont encore trop peu connues.

Un jeune homme vient de s'arrêter devant la porte d'une gentille maison située près de la statue de Bertholet à Annecy. Au coup de sonnette la porte est ouverte par un grand vieillard à barbe blanche qui paraît étonné à la vue du visiteur qu'il ne reconnaît point.

— Comment, cher maître, vous ne me reconnaissez pas ?

Au son de cette voix qui si souvent avait retenti à ses oreilles, l'homme tressaillit.

— Mais, c'est vous, Paul ! Soyez le bienvenu ! Et les baisers les plus sonores résonnèrent. Entrez, entrez, vous êtes chez vous.

Paul raconta alors tout ce qui lui était arrivé, son séjour à Kief, son apostolat dans l'usine, puis ses années d'exil. Il dit comment il avait pu passer en France et son ardent désir de venir se reposer auprès de celui qui lui avait ouvert les yeux et avait donné un but à sa vie. Ayant pu se procurer l'adresse actuelle de son vieux maître, il s'était empressé de venir auprès de lui, et, connaissant son cœur, il savait qu'il trouverait en lui un ami.

L'ancien précepteur était si heureux de revoir homme celui qu'il avait quitté adolescent, de rencontrer en lui un être selon son cœur, plein d'enthousiasme pour une cause juste, qu'il ne pouvait trouver de paroles pour expliquer sa joie, et les larmes lui montaient aux yeux. Mais il était extrêmement chagrin de voir les traces des douleurs profondes laissées par l'exil et la fuite à travers les étendues désolées du Nord, sur ce visage autrefois si gai.

Il comprenait combien le jeune propagandiste avait besoin de repos et d'affection et il se promettait de lui faire oublier ce qu'il avait souffert pour la cause de son peuple opprimé.

Le soir, à la lumière des bougies, l'ancien professeur faisait courir sur le clavier ses doigts qui n'avaient plus la dextérité d'autrefois. Il improvisait une fantaisie sur de vieilles romances russes d'Alabief, de Warlamof ou sur des chants de tziganes, qui lui rappelaient les années passées dans la Grande-Russie.

Paul écoutait, peu touché par ces mélodies qu'il sentait étrangères à sa nature, mais quand résonna le *Oï ne sviti missiatchenkou, ne sviti nikomou* Paul se leva et entonna avec feu les paroles ukrainiennes. Puis ce fut le tour du chant national :

L'Ukraine n'est pas encore perdue.

Serrant alors la main de son vieil ami, il s'écria : « Sur le sol hospitalier de la France, pas plus que sur la terre de l'exil, au milieu des forêts épaisses ou près des vignobles de ce lac enchanté, jamais je n'oublierai mon pays et mon peuple. Toujours je travaillerai pour la liberté, la liberté de l'Ukraine ! »

D^r Michel Lozynsky.

Michel Pavlyk.

En pleine guerre, dans des conditions pénibles imposées par l'occupation des Russes à Lemberg, est décédé, le 26 janvier 1915, l'un des vétérans du mouvement national ukrainien, Michel Pavlyk. Le défunt occupait dans l'histoire contemporaine de la société ukrainienne, en Autriche, une telle place qu'il est bon que

même les étrangers qui s'occupent de l'Ukraine apprennent à le connaître.

Pavlyk est né en 1854 dans un village des montagnes des Carpathes, près de la ville de Kossiv, dans une famille de paysans. La majorité des intellectuels de Galicie a la même origine. Durant les quatre cents ans de la domination polonaise dans cette partie des territoires ukraniens, les couches supérieures des Ukranien ont abandonné leur peuple, de sorte que les intellectuels actuels sont sortis presque exclusivement du clergé et des paysans. Cette origine paysanne a donné à cette classe d'intellectuels un cachet spécial de démocratisation ; quelque idéal qu'elle ait, elle reconnaît toujours que son activité doit se développer pour le bien des masses populaires.

Pavlyk a aussi emporté de la chaumière paternelle l'amour des travailleurs et le désir de leur consacrer sa vie. La destinée a voulu que, dès le commencement de sa carrière, il soit entré en relations avec des idéologues, qui ont fortifié en lui cet élément démocratique, lui ont fourni une base théorique et ont décidé sa vocation pour la vie entière.

Pendant ses études universitaires à Lemberg, comme au lycée, il dut compter sur lui-même, travaillant pour gagner sa vie et payer ses études. C'est de cette manière que se sont instruits presque tous les intellectuels ukraniens fils de paysans. C'est alors que Pavlyk fit la connaissance de Michel Dragomanof. Celui-ci, qui avait visité la Galicie peu après 1870, s'efforçait de répandre dans la jeunesse galicienne ses idées, tout en les mettant au point des circonstances locales. Il attirait l'attention de ces jeunes gens sur le fait que leur démocratisation pour ainsi dire instinctif devait s'appuyer sur les idées générales auxquelles était parvenue l'Europe occidentale et que c'est d'après ces idées qu'ils devaient diriger leur activité publique.

Parmi ceux qui s'enthousiasmèrent de la propagande de Dragomanof, on remarquait surtout Ivan Franko, l'un des plus distingués des écrivains ukraniens contemporains, et Michel Pavlyk.

En 1876, Dragomanof se fixa à Genève et y publia la revue socialiste ukranienne *Hromada* (La Commune). En même temps les jeunes adeptes de Dragomanof en Galicie commencèrent à répandre leurs idées et leur activité se faisant jour surtout dans les belles-lettres et le journalisme. Mais au commencement de cette activité (1877) on les arrêta et on les jugea, sous prévention d'affiliation à une société socialiste internationale. Dans le verdict, on voit les rapports du gouvernement autrichien d'alors envers le mouvement socialiste ouvrier. Il faut bien se rappeler que le gouvernement de la Galicie était entre les mains des Polonais et servait surtout les intérêts de la noblesse polonaise, tandis que Franko, Pavlyk et leurs camarades prêchaient des idées qui éveillaient la conscience politique et sociale du peuple ukranien

et par là menaçait la domination polonaise sur les Ukranien. C'est par cela qu'il faut expliquer pourquoi les juges polonais ont traité si sévèrement les élans idéalistes de jeunes étudiants. La vieille société ukrainienne regardait avec sévérité ces jeunes gens ; évidemment les nouvelles idées ne convenaient pas à son cerveau.

Il est facile de comprendre pourquoi les conditions politiques déjà mentionnées avaient une si grande importance. Les Ukranien avaient beaucoup souffert sous la noblesse polonaise qui s'efforçait de représenter tout le peuple ukrainien au gouvernement central comme un élément suspect qui d'un côté tourne les yeux vers la Russie et de l'autre a des instincts socialistes révolutionnaires. rêve au partage des grandes propriétés entre les paysans, etc., etc.

Quand Franko et Pavlyk, inspirés par Dragomanof, se mirent à prêcher les nouvelles idées, les vieux Ukranien, plus positifs, eurent peur qu'elles ne servissent, entre les mains de la noblesse polonaise, de nouvelle arme contre les Ukranien auprès du gouvernement central car elle n'avait nulle sympathie pour elles. Après avoir subi leur condamnation, Pavlyk et Franko continuèrent leur activité, partageant le sort de tous les novateurs et réformateurs : la haine de la société et les poursuites des autorités. A cause de ces persécutions, en 1880, Pavlyk partit pour Genève où il passa plus d'une année, publiant la *Hromada* avec Dragomanof. Ensuite il retourna à Lvof, où il continua à disséminer ses idées, dont les partisans augmentèrent de plus en plus. Lorsqu'en 1890, basée sur ces idées, on fonda une organisation politique spéciale, nommée le *parti radical ukrainien*, à la base du programme de ce parti se trouvaient les principes politiques de la démocratie européenne, en économie sociale il s'efforçait d'appliquer le socialisme aux besoins des petits propriétaires paysans qui forment la masse du peuple ukrainien. Comme organisation politique, le parti radical ne fut jamais bien fort, mais les tendances représentées par lui ont fécondé toute la vie ukrainienne par les idées démocratiques. Dix ans passèrent ainsi et en 1899, sous l'influence du radicalisme, se forma un nouveau groupement de toute la vie politique ukrainienne.

La génération plus ancienne qui était organisée en parti de populistes modérés et qui une fois avait lutté contre le radicalisme accepte dans son programme, bien des points du programme radical et en même temps, reçoit parmi ses adhérents quelques membres du parti radical et ainsi en réorganisant son parti, en fait sortir un parti *national démocratique*, qui jusqu'ici joue le rôle le plus important dans la vie des Ukranien d'Autriche. D'un autre côté les éléments marxistes se séparèrent du parti radical et fondèrent le parti *social démocratique ukrainien*, qui a adhéré à l'Internationale socialiste. A côté de ces deux partis, le parti radical conserve encore son indépendance. Dans le procès ci-dessus, Pavlyk joua le rôle le plus important comme leader du parti radical, ré-

dacteur des feuilles du parti et comme modèle d'un homme qui se donne tout entier à la cause qu'il défend. En outre de son activité politique Pavlyk se distingua dans le mouvement littéraire. Dans sa jeunesse, il avait essayé ses talents comme poète et nouvelliste, il se distingua comme traducteur d'œuvres littéraires étrangères et comme publiciste. Il a aussi travaillé beaucoup en philologie et dans le champ de l'histoire littéraire, quoique les conditions de sa vie fussent peu propices à ce genre de littérature, surtout à cause de son activité de propagandiste, des poursuites politiques et de la misère qui fut sa compagne de tous les jours et pendant toute sa vie.

Pour ses mérites scientifiques l'Académie des sciences Chevchenko à Lvof l'élut l'un de ses membres actifs. Les dernières années de sa vie Pavlyk s'éloigna de l'activité politique, s'occupant principalement avec un rare dévouement de travaux, à la gloire de son grand et noble maître et ami Dragomanof. Il a publié ses œuvres, sa correspondance et se préparait à mettre la dernière main à la biographie de Dragomanof. La déclaration de guerre plongea de nouveau Pavlyk dans le tourbillon de la vie politique. Comme représentant du parti radical, il devint membre du Conseil national ukrainien, nommé par tous les partis politiques de Galicie pour diriger la politique nationale durant la guerre. Il y occupa une place éminente comme vice-président du conseil. Quand l'armée russe s'approcha de Lvof, le Conseil national considérant que la Russie non seulement opprime 30 000 000 d'Ukranien, mais veut encore arracher la Galicie à l'Autriche, pour la russifier, se mit du côté de l'Autriche et transporta ses bureaux à Vienne. Cependant Pavlyk resta à Lvof; quand on lui demanda ce qu'il voulait y faire, il répondit: Je suis si vieux, si débile, qui pourrait me faire quoi que ce soit?

Ces paroles caractérisent les dispositions que l'approche des Russes éveillait chez les Ukranien de Galicie. Tous attendaient la plus grande répression du mouvement ukrainien et cette attente se réalisa complètement. C'est pourquoi tous ceux qui le pouvaient, abandonnèrent le pays natal.

« Les poursuites politiques des années précédentes, le surmenage, l'extrême pauvreté » — cet idéaliste n'avait jamais pensé à lui et vivait dans le besoin — avaient depuis longtemps ébranlé la santé de Pavlyk. Quand à cela s'ajoutèrent la faim et les souffrances morales, suite de l'occupation de la Galicie par les Russes et la répression contre les Ukranien, Pavlyk n'y put résister et cette belle figure de travailleur pour l'idéal, s'endormit pour toujours. On l'enterra en présence des gardes militaires russes qui avaient pris des mesures pour que ses concitoyens ne lui rendissent pas les honneurs dûs à un homme qui avait voué toute sa vie au service de son peuple, au nom de l'idéal international.

Revue des Revues.

Dans la Revue des périodiques notre attention particulière est attirée avant tout sur la presse française. Chaque fois, en la lisant, nous voyons avec un grand désappointement que le lourd bandeau imposé par les devoirs d'Alliés avec la Russie officielle, ferme encore les yeux du Français révolutionnaire, du noble citoyen du monde. Nous voyons donc qu'à présent, comme auparavant, la presse ne publie pas un article sérieux en défense des droits du peuple ukrainien foulé aux pieds.

Toutes les nationalités opprimées de la Russie et de l'Autriche-Hongrie attirent l'attention des amis défenseurs des petites nations et des individus excepté une seule : on passe à côté de l'Ukraine, sans *vouloir remarquer* ni son passé glorieux, ni sa culture, ni son rôle dans les complications internationales... Nous ne voulons pas ici nous livrer à l'analyse de ce phénomène, mais les Ukranien espèrent que le sort du peuple le plus opprimé de l'Europe et son territoire trouveront encore d'honnêtes défenseurs du côté des Alliés.

Par suite des articles documentés et sérieux de critique militaire bien connu, M. le colonel F. Feyler, qui parle dans le *Journal de Genève* (5 et 7 septembre 1915), de la possibilité de voir les Austro-Allemands marcher sur Kief, la presse française s'est mise immédiatement à juger nerveusement cet événement qui pourrait changer le cours de la guerre. Evidemment l'article a touché une place vive, car un tel changement sur le front oriental pourrait amener des résultats tout à fait inattendus.

Tant qu'il ne s'agissait que de justice à rendre à l'Ukraine, on se faisait, mais une fois qu'une bonne partie du pays a été occupée par les Austro-Allemands et qu'une marche vers Kief peut être imminente et pourrait par sa réussite menacer les intérêts du front occidental on s'empresse de parler de l'Ukraine.

Nous savons que plus de seize journaux français ont discuté cette probabilité. Entr'autres *Le Siècle*, *La Dépêche de Rouen*, *L'information* (2 fois), *La Croix*, *La Guerre Sociale* (2 fois), *Le Nouvelliste de Bordeaux*, *Le Matin*, *L'Union Catholique* (de Rodez), *L'Eclair*, *Le Petit Comtois* (3 fois), *Le Petit Méridional*, *Le Rappel* (4 fois), *Le Progrès* (2 fois), *La Haute-Loire*, *La Dépêche de Toulouse*, etc., sans compter les organes français à l'étranger.

L'Eclair, (Paris, 23 septembre 1915). Dans une remarque signée J. R. intitulée « Les femmes soldats » ce journal fait connaître à ses lecteurs, les Ukraniennes, soldats volontaires en Galicie. Dans le deuxième numéro de la *Revue Ukrainienne* il y a eu déjà un article consacré aux légionnaires Ukraniennes ; dans un prochain numéro nous espérons publier un article spécial sur les femmes, membres de cette légion, luttant pour la liberté de leur peuple.

Nous nous bornons à citer quelques extraits de cet article :

« Une correspondante américaine a découvert en Galicie un corps de « Volontaires de l'Ukraine » comprenant 2 000 soldats environ, parmi lesquels se trouvent plusieurs femmes, habillées comme les hommes. Elles ont l'uniforme réglementaire de fatigue et l'insigne des volontaires, la cocarde jaune et bleu. Elles sont une vingtaine : quelques-unes portent même la médaille militaire.

Elles ont été promues aux grades complémentaires. Elles accomplissent les mêmes devoirs que les hommes et sont utilisées, au front, pour les mêmes entreprises.

ses que leurs compagnons. Elles marchent crânement et savent tirer aussi juste que les soldats de métier.

« J'ai eu une longue conversation — écrit la correspondante — avec une de ces femmes-soldats, M^{lle} Sophie Haletchko. Elle a un joli visage, des formes féminines délicates, un tempérament aimable et ardent. Elle porte un uniforme plutôt usé et, sur son col, trois étoiles, indiquant son grade de sergent. Elle m'a dit qu'elle se trouve en guerre depuis bientôt un an et, qu'à l'exception de neuf jours d'une légère maladie, elle s'est toujours portée très bien. Originnaire de Lemberg, elle était inscrite, avant la guerre, à la Faculté des Lettres de l'Université de Gratz. Elle a suivi les volontaires partout. La médaille et le grade qui lui ont été conférés à la suite d'entreprises accomplies par elle avec sa patrouille de cavalerie. Près du village de Husne, elle réussit un jour à passer avec une patrouille à travers les lignes ennemies et à recueillir des renseignements importants. »

« Une de ses amies, M^{lle} Stepaniv, qui s'enrôla avec elle dans le bataillon des « Volontaires de l'Ukraine », est aujourd'hui prisonnière des Russes. M^{lle} Stepaniv est, elle aussi, originaire de Lemberg ; elle a 19 ans. C'est à la suite de ses actes de bravoure qu'elle a reçu la médaille militaire. Elle couvrit la retraite de ses compagnons jusqu'à ce que les Russes réussissent à environner la petite patrouille qu'elle commandait en la faisant prisonnière.

« Une troisième jeune fille, la sergente Irène Kuss, est, elle aussi, parmi les « Volontaires de l'Ukraine ». Elle a un aspect tout à fait martial : grande, forte, les cheveux courts, le regard ardent et impérieux. Elle prit part à la bataille de Makovka, où elle accomplit un exploit merveilleux. Ayant réussi à atteindre les positions ennemies, elle fit sauter, avec une bombe à main, une mitrailleuse avec les hommes qui la manœuvraient.

« Les femmes-soldats sont bien connues par les Russes, qui les aiment et les respectent. »

Toute la presse a reproduit avec un sentiment de répulsion l'article de Pierre Achevsky publié par le *Rousskoyé Slovo* du 18 Août sur l'évacuation des fugitifs d'Ukraine, de Lithuanie et de Pologne. Faute de place, nous ne pouvons citer que quelques extraits de cet article reproduit par la *Gazette de Lausanne* du 12 septembre.

« Au bout de la gare d'Oufa se trouvent d'immenses trains, remplis de fugitifs. Tout auprès le linge sale est étendu, les enfants jouent autour des voitures. Le tableau est partout le même : les gens, les effets sont amassés en un tas ; des vieillards, des enfants, des malades exténués par la longue route parmi des ustensiles et des meubles dont la plupart sont inutiles ; ce qui s'est trouvé sous la main a été réuni à la hâte comme dans un incendie. Tous sont en loques ; c'est un spectacle affreux de misère noire. Je passe d'un wagon à l'autre ; j'essaie d'engager une conversation. *Personne ne comprend le russe.* La plupart sont des Lithuaniens, des *Ukranien*s, des Juifs. On entend parler des langues incompréhensibles. J'adresse une question à l'un d'eux ; il ne répond pas. Son voisin explique en mauvais russe :

— Il ne comprend pas les étrangers.

— Quelle langue parle-t-il ?

— Seulement l'ukranien ; c'est tout un wagon de réfugiés de la Volhynie.

— Où allez-vous ?

— Nous ne savons. On nous transporte, mais où, nous ne savons pas.

— Depuis quand vous transporte-t-on ?

— Depuis un mois, répond l'un deux ; depuis six semaines, dit l'autre.

L'un deux ajoute avec résignation :

— Cela nous est égal, mais pourquoi ne pas nous dire où l'on nous transporte.

— On m'a dit en Sibérie, interrompit un autre.

— Et pourquoi nous transporte-t-on en Sibérie ?

— Peu importe où on nous transporte, pourvu que ce soit plus près de la mort, ajoute l'autre avec résignation.

« Je cite textuellement. Voici en effet quelle est la condition des fugitifs :

On les a acceptés comme marchandise, comme du bétail. Ils sont numérotés

et chacun à son connaissance. Ce ne sont pas des êtres humains, c'est une cargaison. A Samara, par exemple, on en a expédié tant. A Oufa, on vérifie, on note : reçus tant. Laisser sans avoir fait le serrurier, c'est perdre une partie de la cargaison, c'est manquer à son « devoir ».

Pourquoi n'a-t-on rien fait pour recevoir les réfugiés ? C'est partout la même chose. J'ai honte même de le demander.

On n'a pas attendu de réfugiés. On dirait qu'ils tombent de la lune. On savait bien depuis longtemps que les régions les plus peuplées de l'empire étaient envahies, mais on n'a rien fait pour soulager la misère de ceux que les autorités ont forcés de quitter leur pays. Ni le gouvernement, ni la charité privée ne s'en sont inquiétés. Tout ce qu'on fait, c'est de s'étonner qu'il y ait tant de misérables réfugiés.

Les représentants du gouvernement, de la charité publique, ainsi qu'une foule immense sont accourus comme pour un incendie ; on se presse, mais personne ne fait rien pour les réfugiés.

Lorsque j'ai quitté la gare, un train s'est mis en marche. Les réfugiés étaient encore emmenés sans avoir mangé (c'était le troisième jour). Je ne sais pas si on a enlevé le cadavre de la femme que j'avais vu quelques instants auparavant. Il me semblait que ce train se mettait en route à destination de l'éternité, où nous aboutirons tous un jour...

La Dépêche de Toulouse (14 septembre) écrit à propos d'une séance de la Douma et sous le titre pompeux de « Programme de la nouvelle Russie » un article dont nous citons la conclusion.

« Il est nécessaire, en effet, et surtout dans les circonstances difficiles que traverse la Russie, que les Polonais, les Finlandais, les Ukrainiens, les Arméniens se sentent aussi libres et aussi heureux dans les frontières russes qu'ils peuvent le souhaiter. C'est à ce prix-là que, demain, dans l'immense Russie victorieuse et rénovée, une paix durable s'établira. »

Comme cela est naïf et montre peu la connaissance du système du gouvernement tsariste.

Le Petit Var de Toulon (12 Novembre 1915) cite l'article suivant d'un correspondant de Genève sur les écoles ukrainiennes.

« On mande de Vienne que l'on a décidé d'enseigner la langue ukrainienne dans les écoles de l'Ukraine. Cette langue était déjà en vigueur dans les gouvernements de Lublin et de Kholm où l'enseignement était donné en russe et où on a constaté que la majorité des enfants parlaient la langue ukrainienne. On s'est basé sur les chiffres suivants : Si dans une école plus de 40 enfants parlaient la langue ukrainienne, l'enseignement serait fait dans cette langue ; si le chiffre est inférieur, l'enseignement sera fait en polonais ou en allemand.

Nous pouvons confirmer cette nouvelle. Le gouvernement autrichien promet effectivement des écoles aux Ukrainiens sur les territoires occupés et peuplés par des Ukrainiens, mais malheureusement jusqu'à maintenant ce ne sont que des promesses. En réalité même, dans ces pays soumis à une administration militaire, les Ukrainiens devront lutter aussi opiniâtrement contre les Polonais qui se croient déjà les seuls maîtres là-bas, ainsi qu'en Galicie.

Mercury de France (1^{er} novembre 1915). Le très remarquable écrivain Henri Mazel, qui a déjà montré tant de sympathie pour les Yougo-Slaves, les Bessarabiens, les Tchèques, écrit un article où il prévoit la défaite des empires centraux et ajoute :

« La défaite des empires germaniques, en effet, libérera les Alsaciens-Lorrains, les Danois du Slesvig septentrional, les Polonais, les Tchèques, les Yougo-Slaves, mais il conviendra que la bonne volonté de la grande et généreuse Russie complète

l'œuvre de justice en organisant l'autonomie de la Pologne, de la Finlande et, j'oserai ajouter, en accordant à la Bessarabie un statut international nouveau.»

Ainsi pas un mot de l'Ukraine. Les trente millions d'Ukraniens de Russie n'existent donc pas pour M. Mazel? Leurs souffrances ne valent sans doute pas la peine qu'on les rapproche du sort des Finlandais ou même d'une poignée des Roumains de Bessarabie!

Ceci ne fait que confirmer ce que nous avons dit plus haut...

L'Albanie (N° 3 octobre 1915), Lausanne. Ce bi-mensuel défendant les droits nationaux des Albanais donne un petit entrefilet sur la *Revue Ukranienne*. Nous en extrayons ces lignes: «Victimes nous-mêmes de la prépotence des grands et des appétits insatiables de nos voisins, nous comprenons combien doit être grande la douleur des Ukraniens de voir leurs droits légitimes méconnus. A ces frères d'infortune nous adressons l'expression de nos meilleures sympathies et faisons des vœux pour que leurs aspirations nationales puissent se réaliser.»

Nous remercions notre confrère de ses sympathies et l'assurons des mêmes sentiments à leur égard. Il n'y a tels que les malheureux pour se plaindre les uns les autres, a dit Florian. Les peuples opprimés peuvent mieux sentir ce que d'autres souffrent. Quand viendra le jour où il n'y aura ni oppresseurs ni opprimés?!

L'Echo de Paris (18 octobre 1915: «Sur les Cosaques»). Cet article cherche à faire connaître aux Français le cosaque d'aujourd'hui privé de l'aurole poétique et terrible des traditions populaires, portrait des cosaques, privés aussi des couleurs poétiques dues aux poètes Byron, Barbier, Hugo qui peignaient les chevauchées sauvages des Zaporogues. M. Gérard Bauer dit que les grands exploits des cosaques ont été rendus inutiles par la guerre moderne. Les mitrailleuses ont eu raison de tant de poésie héroïque. L'auteur se fonde surtout sur un article de M. Félicien Pascal dans la *Revue de Paris*. Nous y trouvons ce paragraphe.

«C'est un conte de Michel Tchaïkovsky, la «Fiancée du Zaporogue» qui nous révèle le fond de l'âme cosaque, dominée par l'attrait du métier des armes. Ce sont les «Chants historiques de l'Ukraine» où le cosaque Bohun résume en cette psalmodie ses instincts et ses désirs:

Jeune fille, ta natte, je l'aimerai; le tabac je le fumerai; l'eau-de-vie je la boirai à pleine gorgée! Puis encore c'est le fameux poème «Zmiya» de Jules Slowacki, héros courageux et libre qui fait songer au «Corsaire».

«Cependant tous ces chants ne sont pas exclusivement farouches et douloureux, parfois la douceur de la vie en Ukraine se reflète dans des ballades rêveuses, plaintes populaires, «effusions lyriques» où perce toujours une certaine mélancolie. Mais les ballades nous les connaissons mal. Le cosaque, pour nous, c'était surtout Mazeppa, le héros de Byron, emporté tout enchaîné sur son cheval...»

M. Bauer a raison, on connaît mal en France le cosaque, l'héroïque enfant de l'Ukraine. Notre revue a en partie pour but de faire mieux connaître notre pays et de le faire aimer, d'exciter les sympathies de l'Europe pour ses souffrances et aussi le désir d'aider à ses revendications.

Bibliographie.

Histoire illustrée de la guerre de 1914. — (Comment on connaît l'Ukraine en France).

M. Gabriel Hanotaux, membre de l'Académie française, ancien ministre des affaires étrangères de la République française, passe pour un des historiens les plus compétents. Il publie à présent une histoire illustrée de la guerre de 1914 en

grands fascicules magnifiquement illustrés et imprimés. Il semble qu'un auteur de cette réputation aurait dû être très soigneux sur le choix de ses documents, et pourtant nous trouvons dans le 15^e fascicule une carte dessinée par Lagrange où les erreurs les plus grossières sautent aux yeux. Ainsi en pleine Ukraine entre le Don et le Dnieper on voit un grand espace où habitaient des Géorgiens. Entre le Dnieper et le Bourg, de nouveau un grand espace blanc qui d'après l'échelle doit couvrir près de 150 kilomètres de long sur au moins 50 kilomètres de large, où les habitants sont Géorgiens. Or il n'y a pas un endroit dans toute la Russie d'Europe, où des Géorgiens aient jamais habité!! Il y a bien, près de Rostof sur le Don, c'est-à-dire dans le territoire des cosaques du Don (donc pas en Ukraine) une ville arménienne Nakhitchévan, mais les Arméniens ne sont pas Géorgiens. Les Géorgiens n'habitent que dans la Transcaucasie, entre la Mer Noire et la Caspienne.

La carte indique un grand territoire habité par des Slaves dans le Brunswick et autour de Lubeck et de Hambourg; or il n'y a en Allemagne de Slaves que les Lusacien (Sorbes ou Wendes) au sud de Berlin, dans la Spreewald, les Polonais de Poznanie et les Silésiens orientaux.

M. Lagrange montre que les Slaves occupent le bassin du Niemen jusqu'aux sources de la Berésina, tandis que Vilna et les environs sont entièrement lithuaniens.

Budapest n'est nullement habité par des Allemands et des Slaves.

G. BROCHER.

JOSEPH DE LIPKOVSKI. *La question polonaise et les Slaves de l'Europe centrale*, avec 1 carte ethnographique et 8 cartes historiques de la Pologne. Avec une préface de Gabriel Séailles. pp. 164. Paris 3.50. *Polonia*.

On est étonné de voir le nom d'un écrivain si remarquable, si large d'idée généralement que M. Séailles écrire une préface pour un livre étroitement polonais tel que le livre de Lipkovski. Pourtant Séailles fait bien voir que la fameuse égalité tant vantée par l'auteur ne s'étendait qu'aux nobles sentiments et que « les paysans asservis, attachés au sol, courbés sur la glèbe jusqu'à n'en pas lever les yeux, ignoraient la patrie... ».

Les Polonais qui depuis les divisions de la Pologne étaient si chéris en France, n'étaient que des aristocrates qui avaient le plus profond mépris pour les travailleurs, pour ceux qui les faisaient vivre.

Tous les pays neutres plaignaient les pauvres opprimés, et on oubliait que partout où ils étaient maîtres, les Polonais étaient oppresseurs. Témoins la Galicie où ils cherchaient à priver les Ukranien de toute liberté.

Depuis le pacte de Jedlin en 1430 par lequel les Ukranien de la petite Russie s'étaient unis volontairement aux Polonais, mais en gardant leur autonomie administrative et leur langue, les Polonais ont toujours cherché à imposer leur autorité par tous les moyens, à poloniser les Ukranien, commençant par soumettre leurs sujets ukranien à l'autorité des Jésuites et du pape sous la forme de l'Eglise uniate et en imposant le polonais dans les rares écoles.

Il est bien compréhensible que les Ruthènes ne tiennent pas du tout à être de nouveau soumis aux Polonais, ils veulent leur autonomie, leur idéal c'est l'indépendance de leur peuple, sachant bien que si la Pologne est rétablie comme le promettent les deux partis belligérants, les Ukranien n'auront pas à se louer de leur changement de sort.

L'auteur montre que la Pologne a des droits historiques sur le territoire de toute l'Ukraine, de la Vallachie, de toute la Lithuanie, de la Prusse, de Danzig à la frontière de la Silésie, etc., mais il oublie que ces droits sont périmés depuis longtemps et que la Lithuanie aurait encore plus de droit à les réclamer, car c'est Jagellon, un prince lithuanien qui, en épousant Hedwige de Pologne, a réuni les deux pays et que la Lithuanie était plus grande et plus puissante que la Pologne.

Si après la Diète de Lublin 1569 la Pologne a dominé et asservi ceux auxquels elles avaient promis la liberté, il ne faut pas oublier que les Lithuaniens comme les Ukranien ne veulent pas être Polonais et qu'ils réclament leur autonomie.

Discours prononcés à la Douma et au Conseil d'empire sur la situation du peuple Juif en Russie, traduits par G. Brocher, pp. 65 in 8°, 60 centimes. Rouge, éditeur, Lausanne.

L'Ukraine se trouve naturellement mêlée aux discours prononcés à la Douma et au Conseil d'empire sur la question juive. La Volhynie, la Podolie, la Galicie qui ont été le théâtre d'abominables expulsions, des incendies, des destructions sans nom, sont habitées par des Ukranien chrétiens qui ont souffert autant que les Juifs. Si l'on a interdit la presse juive, on a aussi interdit la presse de la langue ukrainienne.

Toutes les tortures auxquels ont été soumis les Juifs n'ont pas été épargnées à nos concitoyens. On a pris aussi des otages parmi eux, on les a exilés en Sibérie, on a arraché de leurs foyers des centaines de mille pauvres diables, on en a fusillé bon nombre. Le cœur des Ukranien a donc bondi en entendant à la Douma le récit de ces méfaits, récit fait en faveur des juifs, car hélas! les Ukranien n'ont pas de représentants à la Douma!

Les discours de MM. Milioukof, Tchkhéidze, Kerenski, Dzioubinsky ont été traduits en français sur les comptes-rendus publiés par la presse légale russe avec la permission de la censure. On ne saurait mettre en doute les faits cités puisque, quoiqu'ils soient défavorables aux autorités russes, la censure n'a pas cru devoir en interdire la reproduction.

Cette traduction vient de paraître en une élégante plaquette à la librairie Rouge, à Lausanne. Ceux qui la liront seront touchés de sympathie, non seulement pour les juifs, mais pour les populations au milieu desquelles ils vivent, Ukranien, Polonais, Lithuanien, qui tous ont souffert des mesures affreuses prises par les autorités militaires et civiles.

HRUSHEVSKY, (Prof. MICHAËLO). *The historical Evolution of the Ukrainian problem.. translated by G. Raffalovich.* pp. 60 in 12°, 1 sh. Edit. S. V. U. Lond. 1915.

Le professeur Hrushevsky est un des écrivains ukranien les plus remarquables de notre époque. Sa grande histoire de l'Ukraine est une œuvre magistrale. Son abrégé de l'histoire ukrainienne a été traduit en plusieurs langues: La petite brochure dont le titre est indiqué ci-dessus est une traduction d'un article fort intéressant publié par la «Revue politique internationale» de Lausanne dont nous avons donné une courte analyse dans notre premier numéro.

La brochure est terminée par la liste des articles anglais et américains sur l'Ukraine, que nous avons déjà donnée dans le n° 3 de notre revue.

Le traducteur est le dévoué défenseur de l'Ukraine en Angleterre, lequel met sa plume habile au service de notre peuple.

Nous sommes heureux de voir cette traduction publiée en anglais, mais nous serions désireux de voir cet article paraître en brochure séparée en français.

RUDNITSKY, (STEFAN). *The Ukraine and the Ukrainians.* Translated by Jacob Wittmer Hartmann. With 3 explanatory maps Jersey C°, N. Y. 1915, pp. 36 in 8°. The Ukrainian National Council.

Cette brochure après une description géographique de l'Ukraine, de la nation ukrainienne et de la race, donne un intéressant abrégé de l'histoire du pays qui pourra ouvrir les yeux aux lecteurs anglais et américains qui jusqu'ici n'ont connu cette histoire que par des fragments d'auteurs polonais et allemands, par conséquent presque toujours falsifiés par la passion nationale.

On y verra les persécutions auxquelles les Ukranien furent soumis sous le régime polonais-lithuanien. Tous les Ukranien sentirent pendant ce temps la lourde main des nobles polonais qui voulaient imposer au peuple leur religion avec le servage. Les révoltes de Swidrygielle, de Glinsky, etc., montrèrent que le peuple n'était pas disposé à supporter cette tyrannie qu'on voudrait bien renouveler encore à présent, car les Polonais considèrent toujours l'Ukraine comme non existante, toute l'Ukraine est polonaise, selon certains nationalistes polonais.

Les invasions tartares, le traité de Khmelnitzky avec la Russie, les violations des promesses russes, tout cela est raconté en quelques pages très persuasives.

Les chapitres sur la culture et l'importance économique de l'Ukraine sont trop superficiels.

La brochure elle-même est accompagnée d'une liste des principaux livres écrits en différentes langues sur la question ukrainienne. Nous pouvons dire à propos des cartes de cette brochure que dans la carte allemande, le littoral sud de la Crimée est bien indiqué comme n'étant pas ukrainien. Une remarque que nous nous permettons de faire sur la traduction en anglais par un Allemand. Pourquoi le traducteur dit-il *The Ukraine*? En anglais les noms de pays ne sont jamais précédés par l'article.

SARDOU, (ANDRÉ). *L'indépendance européenne. Etude sur les conditions de la paix.*

L'auteur fait partie de cette nombreuse phalange d'hommes qui vendent la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Il veut transformer la carte du monde afin de mettre fin à l'hégémonie militaire allemande et d'empêcher des guerres futures.

A deux endroits seulement il mentionne les Ukranien, page 32 nous lisons à propos de l'Autriche-Hongrie: La race slave est représentée par les Tchèques en Bohême, les Slovaques en Moravie, les Polonais en Silésie, les Ruthènes en Galicie, les Slovènes en Carinthie et dans la Styrie méridionale, les Bosniaques, les Croates, les Dalmates, les Serbes en Slavonie, et à la page 34 les Ruthènes sont ethnographiquement parlant identiques aux Petits Prussiens (sic) de la région de Kiev.

Voici ce que propose l'auteur en ce qui se rapporte à notre peuple :

La Russie, sans conteste, amènera la Galicie à la Pologne.

C'est ce que les Ukranien repousseront de toute leur énergie.

Chronique.

Pillage du château du comte Cheptitzky à Prilbitchi.

Parmi nos pertes nationales causées par l'occupation russe, il faut compter la destruction du nid paternel du comte Cheptitzky, archevêque uniaste, à Prilbitchi, près de Soudova Vichnia, en Galicie. Ce palais antique contenait un immense trésor de souvenirs littéraires et artistiques. On n'y trouvait rien qui n'eût son histoire et qui ne fût précieux. Outre les archives de la famille, une des premières places était occupée par la galerie des tableaux. Non seulement on y voyait les aïeux du comte, hommes d'Etat, princes de l'Eglise, mais toute l'histoire depuis les temps des guerres napoléoniennes jusqu'à nos jours. Les membres de la famille s'efforçaient à l'envi d'acquérir des monuments de l'histoire ou de l'art afin d'enrichir le trésor familial. Une chose méritait surtout l'attention, c'est le département où étaient rassemblés les monuments de la littérature recueillis par le père du métropolite ukrainien. A chaque pas on pouvait y voir une rareté bibliographique, comme un merle blanc, non seulement dans la littérature ukrainienne, mais dans les littératures slaves en général. Et toutes ces acquisitions de plusieurs générations sont tombées victimes des bas instincts de la sauvagerie moscovite, ou ont été incendiés au milieu du fracas des canons et des mitrailleuses. A présent, sur l'emplacement du palais, s'élèvent des murs noircis qui semblent pleurer sur les malheurs de leurs anciens propriétaires et du peuple infortuné.

Revendications des Ukranien russes.

Le 27 août (vieux style) le ministre de l'instruction publique, comte Ignatyef, reçut une députation des organisations culturelles ukrainiennes, composée de l'écrivain distingué Sophie Russowa, du publiciste Fedor Matouchevsky et du député de la ville de Kiev, le professeur à l'Institut

dians. Le sort de ces prisonniers est pitoyable. Ils sont décimés par la dysenterie, le typhus exantématique et d'autres maladies contagieuses. Le plus triste, c'est qu'on ne peut pas même obtenir la liste de ces prisonniers, l'Etat russe ne faisant pas de statistique de ce genre. Le chaos règne au ministère de la guerre et il a été impossible d'en obtenir des renseignements.

Les otages ukraniens à Kief.

Lorsque les Russes ont occupé la Galicie ils ont pris un certain nombre d'otages qui devaient garantir la sûreté de l'armée. Parmi ceux qui sont retenus à Kief, le *Rousskoye Slovo* cite les Ukranien suivants : le curé de la cathédrale de Saint-George à Lvof, P. Stchepanyouk, l'avocat D^r Fedak, le juge Sosnovsky, l'employé Bankivsky, le prof. Lewitzky, le directeur du Musée national Svientzizky, l'assistant de l'Institut polytechnique D^r Batchynsky, etc. Ces otages ont fait demander au gouvernement russe de les laisser retourner chez eux, puisqu'il n'y a plus de troupes russes en Galicie et qu'ils ne peuvent plus servir d'otage pour la bonne conduite de cette province. Une commission a été nommée par l'autorité militaire pour étudier cette question.

Interdiction de l'alphabet cyrillique dans les écoles de Hongrie.

D'après un entrefilet de la *Neue Freie Presse*, l'évêque uniéte d'Eperjes, Stefan Novak, dans son mandement qui vient de paraître, a défendu à l'avenir l'écriture cyrillique dans les écoles de son diocèse, afin de développer, dit l'exorde du mandement, l'éducation patriotique et les progrès intellectuels du peuple ukranien.

Evacués.

Le prince N. P. Ourousof annonce que d'après les plans d'évacuation, le gouvernement de Koursk doit recevoir 600 000 fugitifs du gouvernement de Volhynie et de quelques arrondissements de la Podolie et de la Bessarabie. Une partie des réfugiés, 250 000, se trouve en chemin. La plupart des fugitifs devront suivre les chemins vicinaux.

(*Nache Slovo*, N^o 216).

Documents.

Deux documents relatifs à l'évacuation de la Galicie par les Russes.

1^o Aux autorités de la Galicie.

En complément des ordres du 7 mai 1915, N^o 18707, j'envoie les notes suivantes pour la gouverne de votre Excellence.

Les sous-préfets des arrondissements commenceront à mettre en pratique l'arrêt aussitôt qu'ils en recevront l'ordre du chef de l'armée.

Par des affiches apposées ils devront commander à la population de partir pour la Volhynie. Ils feront évacuer obligatoirement tous les hommes depuis 18 à 50 ans, qui pourraient chercher à se soustraire au départ. En même temps ils emmèneront tout le monde capable de travail pour les forcer à travailler à fortifier nos positions aux endroits indiqués, dès que les généraux Artamonof, Velitchko et Lebedyef demanderont des ouvriers.

La population devra emmener ses chevaux, son bétail ; celui-ci, selon les dispositions des autorités militaires, sera laissé à la population, réquisitionné ou acheté. Il faut expulser la population, la surveiller par la police et l'expédier dans la direction suivante : le Lioubatch, Yavorov et Mostisk, par Rava Rouska et Sokal, dans le district de Vladimir Volhinsky. De Jovka, par Mosti Veliki et Sokal, dans le même district. De Horodok, Komarno, Jidatschef et Lvof, par Kaminka-Stroumilova et Radehiv, dans le district de Loutsk ; de Biberka et de Peremychl, par Kourovitchy, Krasné et Brody dans le district de Kremenets. Enfin de Rogatine Berejany, par Sboriv, et Volotchisk dans le même district.

Ces évacués doivent être nourris aux étapes, il faut leur organiser des stations pour qu'ils puissent se procurer de la nourriture, à Kaminka-Stroumilova, Radehov Zalitsi, et dans les tuileries de Lvof, près de la chaussée de Gorodetz.

Signé : Le Gouverneur militaire de la Galicie :
Comte BOBRINZKY.

2° Ordre du jour au XVII^e corps d'armée russe en Galicie.

Ordre du jour de l'armée, XVII^e corps, 7/20 juin 1915. N^o 62.

Par ordre du commandant du corps d'armée, les ordres suivants du commandant en chef :

Etant certain que l'ennemi, dans les districts occupés, enlève tous les hommes pour l'armée et les travaux, je commande l'emploi immédiat des mesures suivantes :

1^o Par tous les moyens obliger la population à se retirer avec nous dans la retraite.

2^o Derrière notre ligne de bataille il faut rassembler tout le bétail, tous les chevaux, les objets en cuivre, y compris les cloches et tout ce qui pourrait être utile à l'ennemi.

3^o Les aliments qui se trouvent entre les mains de la population et qu'on ne peut enlever seront détruits.

4^o Tous les instruments aratoires seront saisis.

5^o Les évacués seront concentrés dans les endroits suivants : Lublin, Kholm, Vladimir-Volhinsky, Kovel, Loutsk, Doubno, Kremenetz, Lakhivtsy, Theophilopol, Bazulia, Proskourev, Yermolintsy, Kamenetz-Podolsky, Nova Ouchitsa et Mohilev.

6^o Tous les hommes et femmes sont tenus de travailler, pour le salaire suivant : la nourriture, c'est-à-dire $\frac{3}{4}$ de kilo de pain de munition, du biscuit ou du pain de boulanger pour les enfants âgés de moins de 10 ans et 1 kilo pour les adultes.

La seconde partie de l'ordre du jour, traite de la manière de répandre cet ordre ; on y trouve le point suivant :

Je commande particulièrement, outre la nourriture, de détruire tous les jardins potagers. Pendant la retraite, en passant par les villages, il faut emmener les vaches qui s'y trouveraient encore et tous les autres moyens de subsistance qui n'ont pas été détruits jusqu'ici, en un mot tout ce qui pourrait être utilisé par l'ennemi sera immédiatement détruit.

Signé : Le général commandant le 17^e corps, Yakovlev.

Le premier aide de camp, lieutenant von BERNER.

Félicitations d'instituteurs, prisonniers ukraniens, adressés à la Ligue pour la Libération de l'Ukraine.

De l'un des camps de prisonniers russes en Autriche, la Ligue a reçu ce télégramme : Les instituteurs ukraniens de Russie expriment leur profonde gratitude à la Ligue pour la libération de l'Ukraine, pour son activité et ils espèrent que sa lutte admirable en faveur de la nationalité rencontrera une sympathie chaleureuse dans le cœur de tous les Ukranien, surtout le vaste territoire de l'Ukraine, avec ses 35 millions d'habitants. Nous espérons que l'idéal de Khmelnitzky et de Mazeppa s'accomplira. Nombreuses signatures.

Communiqué du Conseil général Ukranien à propos de la situation générale.

Le Conseil général ukranien, au mois d'octobre, a eu, sous la présidence du Dr Kost Lewitzky, membre du Reichsrat, toute une série de séances pendant lesquelles il y a eu de grands débats sur les comptes-rendus présentés par le bureau du conseil et par le bureau de la Ligue pour la libération de l'Ukraine. Aux séances ont pris part aussi tous les députés présents, à Vienne, du Reichsrat et de la Diète de Galicie, même s'ils n'appartenaient pas au Conseil.

Le *président* a rappelé la remarquable transformation de la guerre, les succès de l'offensive austro-allemande qui doivent inspirer une grande assurance dans le cœur des Ukranien. Le principal sujet des débats était la situation en Galicie orientale après la délivrance des envahisseurs moscovites et aussi les espérances que l'occupation des districts ukraniens en Russie (Kholm, Podlachie et Volhynie occidentale) peut faire naître. Dans les débats, qui avaient un caractère de principe, ont pris part les représentants de tous les groupes de partis représentés au Conseil et aussi nombre de députés présents. On proposa au bureau une série de questions, surtout de principe et entre autres l'une sur l'administration à introduire dans le gouvernement de Kholm. Les réponses à ces questions ont été faites par le bureau à huis clos. L'assemblée a considéré unanimement la réponse du bureau comme non satisfaisante, pourtant cette résolution ne s'adresse pas personnellement au bureau. Sur la foi des rapports reçus des districts ukraniens de Galicie, on a constaté que la situation des peuples ukraniens au point de vue économique et national, exige une suite de réformes immédiates, énergiques et très étendues. D'après les comptes-rendus le Conseil général a appris que dans les questions de la reconstitution de la Galicie orientale dévastée, le gouvernement central et les autorités militaires sont animées des meilleures intentions. Le bureau s'efforce par des renseignements et par sa collaboration de faciliter la tâche des autorités et du gouverneur de Galicie. On espère que ces efforts trouveront l'approbation des autorités locales.

D'après les rapports reçus du gouvernement de Kholm, de Volhynie et d'autres districts, il a été résolu que la situation des provinces au point de vue économique, national, linguistique et religieux, demande des changements immédiats et très étendus pour satisfaire les besoins de la population ukranienne qui est actuellement dans un état d'incertitude,

qu'il faut faire des démarches pour que les Ukranieniens obtiennent leurs droits dans l'Eglise, au gouvernement et dans les écoles. C'est pourquoi le Conseil général annonce qu'il est prêt, d'accord avec la Ligue pour la libération de l'Ukraine, à collaborer avec les autorités compétentes. Enfin, à propos de l'anniversaire de l'entrée en campagne des volontaires ukranieniens qui combattent bravement contre la Russie, l'ennemi mortel de l'Ukraine, on passa un vote de remerciement cordial, d'admiration et de haute estime aux volontaires de la part du Conseil. Comme résumé de cette discussion, à la séance du Conseil général, on adopta une série de résolutions adressées au gouvernement autrichien et qu'on charge le bureau du Conseil de rédiger et de présenter au gouvernement, à Vienne. En outre on toucha à la situation actuelle de la presse ukranienne et on reconnut indispensable de s'efforcer de faire connaître à l'opinion publique non seulement les affaires passagères, mais les principes mêmes des affaires ukranieniennes.

A propos des attaques et des polémiques de MM. Donzov et Stepankovsky contre la Ligue pour la Libération de l'Ukraine, on déclare que ces Messieurs ne sont pas les représentants du Conseil général, que le Conseil n'a aucun rapport avec leurs organes, et que leur polémique est reconnue comme nuisible pour la cause générale du peuple ukranien.

Le rappel des émigrés ukranieniens d'Amérique et du Canada en Galicie fut aussi discuté et le bureau du Conseil a été chargé de faire les démarches nécessaires dans ce but.

Pour le secrétariat :
V. TEMNYTZKY.

Contenu du premier volume de la *Revue ukrainienne*, juillet, août, septembre 1915.

Avia.	page ^s
A. SEELIEB. — Notre programme	3-4
Déclaration	75-76
A ceux qui m'en veulent	137-139
A nos lecteurs	58
Appel	72 ^a
Appel pour la bibliothèque et les archives.	73-74

Nouvelles.

VASYL STEFANYK. — Crépuscule. Traduit par S. et H.	24-27
LOUIS GANGHOFER. — L'Ukrainien tel qu'il est	107-109
VIATCHESLAV POTAPENKO. — Vers les nouveaux nids	160-170

Informations et science.

Prof. NICOLAS KOSTOMAROFF. — Deux nationalités russes. Traduit par G. Brocher	28-40; 91-101
ARTHUR SEELIEB. — L'Ukraine et les Ukrainiens	5-15, 77-82, 140-150
EUGÈNE BATCHINSKY. — Société scientifique Tarass Chevtchenko à Lemberg	16-23
E. DE B. — La légion ukrainienne de volontaires en Galicie	83-90
V. DOROCHENKO. — Les partis politiques dans l'Ukraine russe	41-45
GEORGES RAFFALOVITCH. — Les Anglais et la question ukrainienne	102-106
A. SEELIEB. — Le maître et son disciple : M. Dragomanoff	151-159

Revue des Revues.

Presse romande : <i>La Gazette de Lausanne, Le Temps, La Semaine littéraire, La Revue politique internationale, Journal des Débats, Le Petit Jurassien, La Liberté, L'Essor</i>	46-56
— <i>La Gazette de Lausanne, L'Impartial</i>	115-117
— <i>L'Essor, La Revue hebdomadaire, Le Rappel</i>	175-178
Presse espagnole : <i>Tierra y Libertad</i>	117-118
A. S. — La presse en France et l'Ukraine : <i>Le Rappel, Le XIX^e siècle, Le Matin, La Guerre sociale, Le Progrès</i>	110-115
A. SEMENOV. — La presse en Italie et l'Ukraine : <i>La Tribuna, Le Corriere d'Italia, Nuova Antologia, Il Resto del Carlino, Il Messagero, Le Secolo, L'Idée democratica, Giornale d'Italia</i>	171-175
G. RAFFALOVITCH. — Liste des principaux articles anglais concernant l'Ukraine	179-181
Presse anglaise : <i>The British Review</i>	178-179
HANS PREDERSDORFF. — « Stimmen der Ukraine »	178

Bibliographie.

E. TOMACIWSKY. — Die Weltpolitische Bedeutung Galiziens. (BASYL PANEIKO. — La guerre pour la possession de la Galicie.)	118-123
« The Ukranians and the European War »	123
STEFAN RUDNICKYJ. — Der Oestliche Kriegsschauplatz	56-57
« Stimmen der Zeit »	57-58
D ^r M. LOZYNSKYJ. — Die Schaffung einer ukrainischen Provinz in Oesterreich. (BASYL PANEIKO. — Que sera l'Autriche ?)	182-183
VISTULENSIS PEREGRINUS. — Russia and Poland during the war	184
G. CLEINOW. — Das Problem der Ukraine	184-185
ERNEST DENIS. — La guerre	185
« In tausend Worten »	185
G. ALEXINSKY. — La Russie et la guerre : <i>Benjamin Doukolsky</i>	185-187

Chroniques.

Exportation des enfants ukraniens	58
Conférence politique des Ukraniens russes.	60
Réveillé	60-61
Ils se contredisent	61
Les majoritaires (bolcheviki) russes et la guerre	61-62
† Monseigneur Tchechovitch	62
Société ukrainienne « Hromada » à Genève. Sa proclamation	62-63
La reprise de la Galicie	123-124
† Théophile Melegne	124
La conférence du parti constitutionnel démocratique et la question ukrainienne	124-125
La question ukrainienne à la séance du Comité pour la défense des intérêts menacés de l'humanité	125
Les Ukraniens d'Amérique et la reprise de Lemberg	125
Un document important et significatif	126
Les Ukraniens américains et la Ligue	126
L'inscription de l'Anhelowitsch. Etrange souvenir de l'ancien temps	187-188
Ce qui attendait l'Ukraine de la part de la Russie	188
Le Musée national ukrainien à Lemberg	188
Un correspondant russe sur la culture ukrainienne en Galicie	189
Du pain et non une pierre	189
Les nationalités à la Douma	190
Patriotes ukraniens	190
Inique arrestation en France	190
Séance plénière du Conseil national ukrainien	191
L'archiduc-héritier d'Autriche chez les légionnaires ukraniens	191
Légionnaires décorés	191

Documents.

Programme de la « Ligue pour la libération de l'Ukraine »	63-64
Communiqué du président du Club ukrainien au Parlement autrichien D ^r K. Levitsky	65-67
Eloge de la légion ukrainienne	58-59

Protestation de la « Ligue pour la libération de l'Ukraine » contre les mesures barbares du gouvernement russe dont le résultat est la dévastation des pays ukraniens sur le théâtre de la guerre	126-128
Appel du Conseil général ukranien. (Interdit en Autriche-Hongrie.)	128-129
Les « révélations » de M. Alexinsky et la Ligue	129-133
Poursuite d'Ukranien au Canada	133-135
Lettre des prisonniers ukraniens de l'armée russe en Autriche au Comité de la Ligue	136
Résolution votée à l'unanimité à la séance du Grand Conseil national ukranien le 18 août 1915	192
Dépêche du Conseil national ukranien à l'empereur d'Autriche	192-193
Protestation du Conseil national ukranien contre la transportation en masse des populations ukraniennes de la Galicie orientale et de la Bukovine en Russie	193-195
Deuxième lettre des prisonniers ukraniens de Russie en Allemagne à la « Ligue pour la libération de l'Ukraine »	195
Le tzar et les Ukranien	195-196
Rapport de la Commission de contrôle au Reichstag sur l'activité de la Ligue	196-197
Appel du Comité de la « Géorgie libre » au monde civilisé	197-199
Un manifeste américain où les Ukranien ne sont pas oubliés	199-200

Nouveaux livres et journaux 71, 136^a, 200^a

Cartes géographiques 68-70

Photographies et gravures.

Vallée dans les Carpathes	7
Les marais de Polisie	9
Peremychl	10
Le Dniepre près de Kiev	11
Les « porohy » (les seuils) du Dniepre	12
Prof. Michel Hrouchevsky	hors texte
Le siège de la Société à Lemberg	22

Gravures hors texte.

Les légionnaires ukraniens.

Dans les tranchées	88
L'état-major du commandant Halouchtchinsky	88
La volontaire M ^{lle} Sophie Haletchko	88
La volontaire M ^{lle} Olena Stepaniv	88
La volontaire M ^{lle} Mychaïlichine	88
Repos des légionnaires	88
Lazar Melnytchouk, jeune héros	88

Types ukraniens.

Jeune fille de Kiev	152
Vieillard de Kharkoff	152
Jeune fille de Galicie	152
Paysans ukraniens de Bukovine	152
Groupe de paysans de Stanislaviv	152
Prof. M. Dragomanoff	153

RevueS ukraniennes

Couverture N^o 3

Nouveaux livres et journaux envoyés à la rédaction.

- Die Ukraine und der Krieg.* Edition de la « Ligue pour la Libération de l'Ukraine », Munich, 1915. 24 pages avec une carte.
- D^r EUGEN LEWICKY. *Ukraine, Ukrainer und die Interessen Deutschlands.* Berlin, 1915. 65 et VII p. avec une carte.
- D^r EUGEN LEWICKY. *Die Ukraine der Lebensnerv Russlands.* Berlin, 1915. 32 p. avec une carte.
- La Voix de Austria.* N^o 6, 1915. Directeur D. Aniceto Sardó y Vilar.
- Oesterreich-Ungarns Kulturmission in Worten und Werken, besonders in diesem Weltkrieg.* Wien, 1915. 67 p.
- D^r M. LOZINSKY. Fondation d'une province ukrainienne autonome en Autriche (en ukrainien). « Bibliothèque politique ». 75 p., in-8.
- D^r S. TOMACHIVSKY. La Galicie, essai politico-historique à propos de la guerre (en ukrainien) « Bibliothèque politique ». 30 p., in-8.
- Esperanto.* N^o 185, 1915. Genève.
- Biblioteca Nova.* N^{os} 1-2, 1915. Barcelona.
- Prof. M. DRAGOMANOF. Lettres sur l'Ukraine des bords du Dniepre (en ukrainien). 144 p., in-8.
- Etranges pensées sur la question nationale ukrainienne (en ukrainien). 121 p., in-8.
- Les vieilles chartes de la liberté (en ukrainien). 80 p., in-8.
- La religion et la question communale. 14 p., in-16.
- Contes des dieux envieux. 38 p., in-16.
- L'Avenir del Lavoratore.* N^o 28. Zürich.
- K. RENNER. Problèmes de l'Orient (trad. de l'allemand en ukrainien) 44 p., in-16.
- L. KULCZYCKY. Le Fédéralisme et la politique socialiste (trad. du polonais en ukrainien). 39 p., in-16.
- Polnische Blätter.* Berlin.
- Alpina.* Zürich.
- Skrifter utgifna af Kungl. humanistiska vetenskaps-Samfundet i Uppsala.* N^o 15, 1915. 476 et XIV pages.
- General-Anzeiger für Hamburg-Alltona.* N^o 226, 1915.
- D^r M. LOZINSKY. Dokumente des polnischen Russophilismus et Die russische Propaganda und ihre polnischen Gönner in Galizien. Berlin, 1915. 228 p.
- Volksfreund.* 1915. Sao-Paulo, Brésil.
- The British Review.* 1915. London. 160 pages.
- Revista de Austria-Ungria.* N^o 8.
- Prof. M. HRUSHEVSKY. The historical evolution of the Ukrainian problem. Traduction et préface, G. Raffalovitch. Edition « S. V. U. », London 1915, 59 p.
- D^r L. CEHELSKYJ. *Ukraina sveriges bortglömda bundsförvant.* Stockholm, 1915, 21 p.
- L'Albanie.* N^{os} 1, 2, 3, 4 et 5. Lausanne, 5, avenue Beauregard.
- Juedische Rundschau.* N^{os} 41-45, 1915, Berlin.
- The American journal of Sociology.* VI, 1915, 144 pages. Chicago, Illinois, U. S. A.
- Süddeutsche Illustrierte Zeitung.* N^o 42.
- La Semaine catholique.* Fribourg, 38, av. de Pérolles.
- Conferenze e Produzioni.* N^{os} 20 et 21. Roma, Via Ulpiano.
- G. F. STEFFEN, Ph. D. *Russia, Poland and the Ukraine.* 36 et IV pages.
- V. STEPANKOVSKY. The Russian plot to seize Galicia. 2^{me} édition, 55 et VII p. avec 3 cartes.
- S. RUDNITSKY, Ph. D. *The Ukraine and the Ukrainians.* 36 et IV p. avec 3 cartes. Tous les trois livres édition du « Conseil National Ukrainien » à Jersey-City, 1915.
- Colonia und Heimat.* N^o 4. Berlin.
- Armenia.* N^o 1, 1915. Torino
- Magazin für Technik und Industrie-Politik.* N^o V-VI, 1915. Berlin.
- Revista de la universidad.* N^o 8, 448-512 p. Tegucigalpa, Honduras.
- L'Eclair des Balkans.* Bucarest.
- La libre Fédération.* N^{os} 1-4. Lausanne, 4, av. Dickens.
- La Turque Jourdan.* N^{os} 88-91, 1915. Directeur, M. D^r Ahtshoré Oglou Joussouf-Bei, Constantinople.
- Pro Lithuania.* N^{os} 8-9. 1915. 41, Bd des Batignolles, Paris.
- Les Documents du progrès.* VII, 1915. Lausanne.
- Die Wartburg.* Zeitschrift für den ostmärkischen Burschenschaftler. N^o 10, 1915. Wien.
- Rabotcheye Znamia.* N^o 4, 1915. Lausanne.
- Xabate (Le Tocsin).* VIII, 1915. Genève, 39, Bd de la Cluse.
- D^r L. CEHELSKYJ. Die grossen politischen Aufgaben des Krieges im Osten und die Ukrainische Frage, IX 1915, 44 pages avec 3 cartes.
- D^r jur. M. LOZINSKY. Wie die Polen ihre Freiheit verstehen. 28 pages.

RevueS ukraïniennes.

- Ukrainische Nachrichten*, éditées par la Ligue pour la libération de l'Ukraine; rédacteur O. Batchynsky, Wien VIII, Josephstätterstrasse, 79.
- Vistnyk Soïouza*, Messenger de la Ligue pour la libération de l'Ukraine, en ukrainien, mêmes détails.
- Ukrainisches Korrespondenzblatt*, édité par D^r K. Levytsky; Wien VIII, Josephstätterstrasse, 43-45.
- Dilo* (Action, en ukrainien), rédacteur V. Panciko, Lwiw, Rynok, 10.
- Ukrainische Rundschau*, mensuel, sous la direction de M. D^r W. Kouchnir, Wien VIII, Gersthofstrasse, 68.
- L'Ukraine*, journal hebdomadaire en français, Lausanne, Imprimeries réunies, avenue de la Gare.
- The Ukraine*, en anglais, mêmes détails.
- Scoboda*, journal officiel de l'Association nationale ukrainienne. Jersey-City, Etats-Unis.
- Oukraïnske Slovo* (La parole ukrainienne). Lwiw, Rynok, 43, Galicie.
- Boukovina*, édité par « l'Union des députés ukrainiens en Bukovine » ; rédacteur, E. Schouschounovsky, Tchernovitz, 2, Ul. Petrovitcha.
- Nachrichten der ukrainischen Pressbüros*, édité par D. Donzow, Berlin W. 02, Bayreutherstrasse 8.
- Robotnyk* (Le travailleur). Cleveland, O. 2335 W. 11 St. Détroit Michigan.
- Narodnia Wola* (La liberté nationale). Scranton Pa. (California) 524-530 Olive Street (The Ruthenian National Union).
- Nowyny* (The news) 10322 96-th Str. Edmonton, Alberta (Canada).
- Oukraïnskyi Holos* (Ukrainian voice), Box 3026 Winnipeg, Mein (Canada).
- Oukraïnskaïa fiżgne* (La vie ukrainienne) en russe, Moscou B. Dmitrovka, 14.
- Borotba* (La lutte), édité par M. Jourkevitch, Genève.
- Soidoma Sylva*, 405, Queen St. W. Toronto, Canada.
- Ridny Kraï* (Le pays natal), édité par O. Kossatch, Gadiatch (Poltava, Russie), en ukrainien, mais en orthographe officielle russe.

Lausanne

PIERREFONDS

Pensionnat de Demoiselles.

Langues, Sciences, musique, peinture.

Ouvrages manuels ; cours de cuisine.

Références en Suisse et à l'étranger.

Mesdames FRIEDERICH-SANDOZ.

IMPRIMERIE LA CONCORDE

Jumelles, 4

LAUSANNE

Téléphone 85.95

ASSOCIATION COOPÉRATIVE

Directeur : TH. PACHE-TANNER

Impressions artistiques. Tirages en Couleurs. Illustrations. Clichés. Photographie. Phototypie. Dessins d'Art décoratif. Chromogravure. Travaux en tous genres. Volumes. Thèses. Journaux. Brochures. Circulaires. Prospectus. Musique. Cartes d'adresse. Cartes de visite. Faire-part. Enveloppes. Factures. Programmes. Affiches, etc., etc. :: :: :: :: ::

APPEL

L'appel que nous avons publié dans notre second numéro nous a valu des expressions de chaude sympathie, nous avons aussi reçu des livres et des matériaux pour nos archives. Le Comité de la bibliothèque exprime à ses correspondants sa reconnaissance pour l'envoi des publications utiles et des manuscrits, ainsi que pour les sentiments affectueux qu'on lui a témoignés. Depuis quatre mois qu'elle existe, la bibliothèque compte déjà neuf cent quinze volumes et brochures et un grand nombre d'objets ayant de la valeur pour le musée et les archives.

Nous adressons de nouveau à tous les Ukranien et à ceux qui ont de la sympathie pour notre cause la prière d'envoyer à notre bibliothèque toute espèce de livres, de vieux journaux en toutes langues, des cartes postales, des plans, des dessins, des photographies, des affiches, etc., en un mot tout ce qui se rapporte de près ou de loin au peuple ukrainien chez lui et à l'étranger.

Nous prions tous ceux qui ont à cœur de conserver le souvenir du passé de l'Ukraine de s'occuper activement, tant en Galicie qu'en Ukraine russe, au Canada et ailleurs, de faire des collections de documents touchant les temps anciens et actuels. N'oubliez pas que tout ce qui n'a pas été recueilli à temps est perdu pour toujours !

Pour la bibliothèque, tout ce qui touche aux rapports internationaux a un intérêt particulier, non pour les peuples organisés en gouvernement, mais pour les peuples soumis à d'autres dans le monde entier.

Nous prions nos compatriotes ukraniens en France de recueillir pour nos archives des documents, des souvenirs, des lettres, des photographies, des coupures de journaux, etc., se rapportant aux volontaires ukraniens sur le théâtre occidental de la guerre et aussi aux Galiciens ukraniens internés en France.

Nous serions aussi heureux si les rédacteurs des revues et les sociétés savantes voulaient bien nous envoyer leurs publications en échange de la *Revue ukrainienne*.

Prière à tous les Ukranien des Etats-Unis et du Canada de nous envoyer toutes leurs publications.

EUGÈNE BATCHINSKY,
17, Ch. Mornex, Lausanne (Suisse).